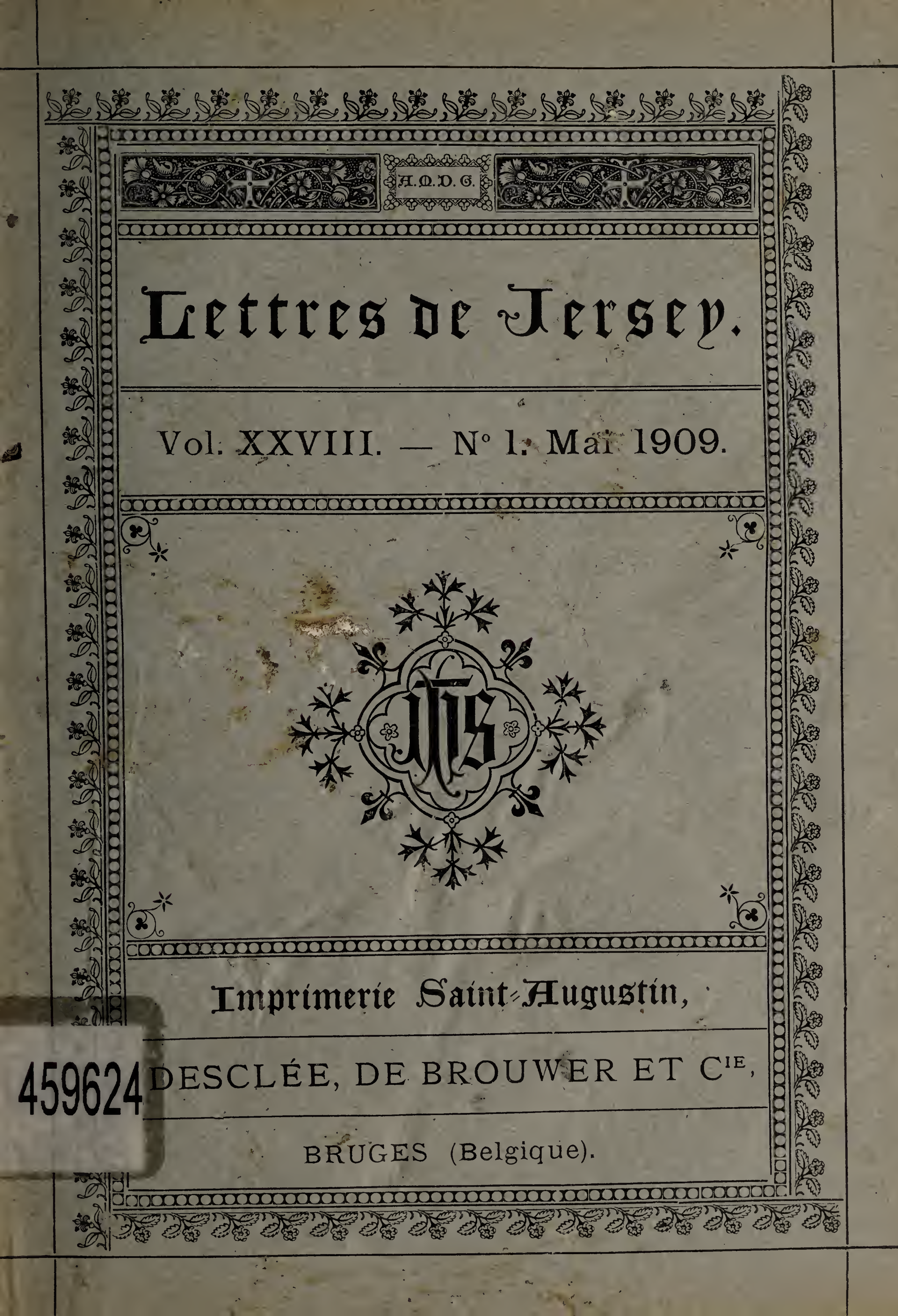


A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXVIII. — N° 1. Mai 1909.

Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie,
BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE:



Lettres de Jersey.

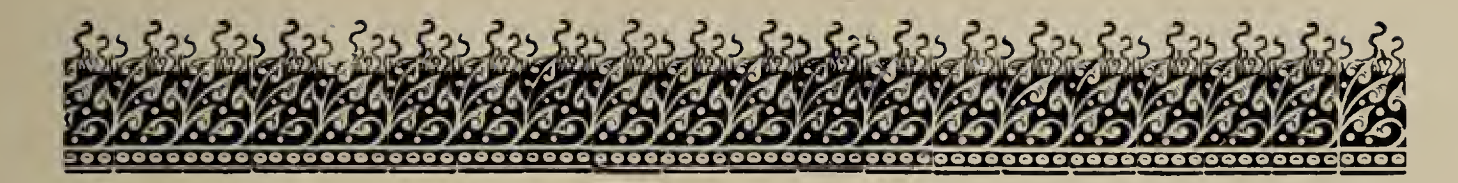
Vol. XXVIII. — N° 1. Mai 1909.

Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,
BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

La Chine en deuil. — *(Du P. Chevestrier.)*

QUELQUES jours après la mort de l'Empereur et de l'Impératrice Douairière, le peuple chinois recevait l'ordonnance prescrivant le deuil national. La voici ; il y aurait peu de chose à y ajouter.

« Rites et cérémonies que le peuple des provinces doit observer après avoir reçu le décret impérial annonçant la mort de l'Empereur. Le Ministère des Rites déclare ce qui suit :

« Lorsque ce décret impérial arrive dans une province, tous les mandarins du pays, tous les notables, accompagnés de vieillards de l'endroit, doivent se présenter en vêtements blancs et se prosterner à terre pour recevoir le décret avec le respect convenable. Ils feront ensuite trois prostrations, et l'honoreront de neuf salutations profondes, écoutant respectueusement le lettré qui donne lecture du décret. Ensuite de quoi, ils verseront des pleurs, observant le rite prescrit. De retour à la maison, chacun prendra le deuil pendant vingt-sept jours durant lesquels il portera les habits blancs. »

Le règlement du deuil est comme suit :

1. Les mandarins porteront le bouton bleu (ou noir) pendant 27 jours. Trois jours durant, à dater de la notification du décret, matin et soir, ils pleureront leur souverain.

2. Les femmes des mandarins porteront des habits de deuil pendant 27 jours.

3. Les mandarins ne pourront contracter mariage d'ici 100 jours. Pendant un an, ils s'abstiendront de faire de la musique.

4. Le peuple portera le deuil 27 jours. Les gens du peuple ne pourront, pendant un mois, célébrer aucun mariage. Il leur est interdit durant 100 jours de faire de la musique.

5. Tout le monde, (mandarins et hommes du peuple), s'abstiendra de se faire raser les cheveux pendant 100 jours.

Outre ces prescriptions générales, il en est beaucoup d'autres indiquées par l'usage et que les loyaux sujets de l'Empire observent. La douleur publique s'affiche partout. Aux devantures des magasins, des tentures blanches bordées de bleu ou de noir remplacent les banderoles rouges à franges multicolores qui donnent aux rues chinoises leur cachet oriental. Les caractères rouges des enseignes

de boutique sont peints en bleu ou en noir. On voit de pauvres échoppes, effrayées par la dépense qu'aurait nécessitée la modification temporaire de leur enseigne, se contenter de couvrir de papier blanc, ou bleu, mais transparent, les trois ou quatre caractères au minium destinés à allécher le client. On ne peut nier que le blanc ou les teintes sombres qui remplacent partout le miroitement ordinaire du jaune, du vert et du rouge, ne donnent au passant l'impression d'une tristesse générale dans le pays. Faut-il dire que c'est pure formalité? Des journaux chinois ont relevé cette assertion de quelques feuilles européennes, tout en concédant que les façons de faire de certains de leurs compatriotes fournissaient un prétexte aux plaisanteries de l'étranger.

Pour que l'on ne s'imagine pas que les Chinois se sont promenés tout de blanc habillés pendant 27 jours, il faut comprendre les termes du décret. L'habit de toile blanche, ou tout au moins la ceinture et la coiffe, ne sont de rigueur que pour les cérémonies prescrites aux mandarins en charge. En dehors de ces heures, le deuil exige seulement le port de vêtements simples (la soie est proscrite), et de couleur peu voyante. Les fêtes et réceptions se trouvent pareillement prohibées pendant les cent jours indiqués.

A Chang-hai, les Consuls de toutes les nations se sont rendus chez le tao-tai, et là, après s'être inclinés profondément par trois fois devant le tableau portant le nom de l'Empereur, ont exprimé, par le doyen du corps consulaire, les condoléances de l'Europe.

(Du P. Haouisée.)

Zi-ka-wei, 19 novembre 1908.

Hier, mercredi 18 novembre, les fonctionnaires du gouvernement sont allés à Chang-hai offrir de l'encens dans la pagode de l'Empereur. Bien plus, même cérémonie a eu lieu chez nos voisins du Nan-yang college. Pour vous montrer combien sous les dehors semi-européens transpire encore la vieille Chine, superstitieuse et païenne, voici un coup d'œil sur cette cérémonie.

Au fond d'une grande et belle salle, dite de Confucius, car c'est là qu'on garde sa tablette et qu'on lui fait les prostrations d'usage, on avait placé sur fond blanc, en noir, le caractère qui signifie: Vide, porte de ville, ville impériale, trône de l'Empereur et par suite ici l'*Empereur* (car vous savez qu'on ne peut jamais écrire le nom même de l'Empereur). Devant ce caractère brûlait de l'encens avec deux cierges. (L'encens n'est pourtant pas, paraît-il, un signe évident d'adoration; on en mettrait dans la chaise même d'un grand personnage, voire même sur la table des Pères.)

Dans toute la salle des coussins disséminés. Bientôt en grand habit de deuil, le Directeur de l'École, M. Dang, entre majestueusement, pleurant à chaudes larmes et poussant de profonds soupirs. Il s'avance vers le fond de la salle et s'arrête devant le caractère exposé. A sa suite, en habit de deuil, le corps professoral chinois, puis les élèves en robe bleue.

Quand tout le monde est entré, au signal du maître des cérémonies, grande prostration pendant laquelle on touche trois fois la terre, puis un nouveau signal pour se relever et regémissement du Directeur. Ils firent ainsi trois prostrations toujours accompagnées des soupirs de M. Dang. A la fin de la cérémonie, on se retira en grand silence (ce jour-là les élèves ne jouèrent pas au ballon). Les professeurs soutenant le Directeur, l'accompagnèrent dans sa chambre, comme pour le consoler. Voilà ce que fait la classe que l'on croirait le plus au-dessus de toutes ces vieilles habitudes; et vraiment on ne peut nier qu'ils y attachent un caractère superstitieux. Eux-mêmes répondaient quand on les interrogeait sur ce qu'ils allaient faire: *Worship the soul of the Emperor.* — C'est une question bien délicate, quand ils la mettent sur le tapis, que cette question des rites. Un de mes anciens élèves me disait que lui et les Lettrés ne croyaient nullement que l'âme était dans cette tablette. Une autre objection. « Pourquoi mettez-vous des fleurs sur vos tombes, pourquoi encensez-vous les prêtres, les cercueils?... C'est la même chose que nos rites... »

Laissons les superstitions pour les marques du deuil de l'empire. Le pompon rouge du bonnet chinois (mao-tse) doit faire place au pompon noir. Aussi, hier soir, au cercle, les séminaristes arrivèrent-ils tous avec leur pompon noir. Seuls les scolastiques presque honteux gardaient le pompon rouge. Le 19, vendredi, commençait le deuil officiel, et tout le monde pratiquement — les Pères évidemment — ne sortaient qu'avec le pompon noir. Il paraît même que sur les concessions, des fonctionnaires veillaient à l'exécution du deuil, coupant, ni plus, ni moins, le pompon rouge aux récalcitrants.

L'autre signe de deuil consiste à laisser pousser barbe et cheveux, pendant 100 jours, disent les livres. (Durant ce temps sont défendus: fêtes, mariages.) Triste métier que d'être barbier à pareille époque, me direz-vous? Ne vous inquiétez pas; on a tout prévu et le trésor public se charge de les indemniser. Qu'ils veillent seulement à ne pas laisser leurs rasoirs se rouiller. Allons-nous suivre cette coutume? On l'a suivie autrefois, non sans quelque désagrément. En ce moment, rien de décidé.

Apostolat au Nang-yang College. — *(Du P. F. Schèrer au R. P. Provincial)*

Zi-ka-wei, 15 novembre 1908.

Mon Révérend Père Provincial, P. C.,

Lors de votre séjour parmi nous, vous m'avez exprimé le désir d'avoir des détails sur le « Collège Impérial Polytechnique », communément appelé: Le Nan-Yang. Ce collège fut bâti il y a environ 8 ans, par le Gouvernement Chinois. Comme il devait être soutenu et dirigé par le ministère du Commerce à Péking, on obligea 2 grandes compagnies de Chang-hai, la Compagnie des Télégraphes et celle des Vapeurs du Kiang, à verser chaque année 200,000 piastres pour les frais du collège.

Ce qui fut statué, fut fait et se fait encore à présent. On donna au nouveau collège, le nom de Nan-Yang, pour faire pendant au Po-Yang, grande école supérieure, fondée à Tien-tsin, pour les provinces du Nord. Le collège fut d'abord confié à un ancien ministre protestant, M. Fergusson, brave homme du reste, qui envoya son fils prendre des leçons de français chez nous à Zi-ka-wei, mais qui ne pensa jamais à nous offrir une chaire quelconque dans son école. Trois à quatre années se passèrent ainsi, sans qu'aucune relation existât entre le Nan-Yang et Zi-ka-wei: j'excepte deux occasions, où le bon F. Arvier put donner les premiers soins à un élève blessé pendant les jeux. Une autre fois un typhon faisant subitement crouler la cuisine, le R. P. Pigot accourut lui aussi pour donner du secours aux blessés. Le collège Nan-Yang élevait donc une brillante jeunesse à côté de nous sous la direction de M. Fergusson avec un corps professoral presque exclusivement composé de Chinois, qui avaient fait leurs études en Amérique, ou dans d'autres écoles du Céleste Empire. Seulement 3 ou 4 professeurs Anglais ou Américains faisaient les cours supérieurs; je dis supérieurs, car tout de suite, l'école visa à former des ingénieurs et partant, dès le début, les mathématiques furent toujours fortement étudiées. M. Fergusson resta environ un an. Trouvant une place plus lucrative, il quitta la direction de l'école et on mit à sa place un haut fonctionnaire chinois, qui demeurant ordinairement à Péking dirigeait l'école de loin par son représentant, résidant à l'école même. Bien souvent les Scolastiques en promenade, passant près de ce superbe bâtiment, se disaient: « Quand donc nous sera-t-il donné de pénétrer dans ce beau collège du Gouvernement? » Les uns répondaient « jamais le Gouvernement ne nous permettra de mettre le pied au Nan-Yang. » Telle était, par exemple, la pensée du P. Ma, qui, quoique optimiste, croyait la chose impossible. D'autres étaient

à l'espérance; j'étais de ces derniers. Dieu s'est servi d'une promenade que je fis à la salle des ancêtes du fameux Vice-Roi, Li-hong-tchang, pour nous introduire comme professeurs au Nan-Yang. Voici comment. Je me promenais donc au milieu de ce temple. Trouvant les portes intérieures fermées, je vois par hasard (disons plutôt par une délicatesse de la Providence) deux Messieurs bien habillés, qui inspectaient, eux aussi, les bâtiments. Je me hasarde à leur demander, s'il était possible de faire ouvrir les portes. « Certainement », me répondit-on aimablement. Je m'empresse de demander qui étaient mes aimables interlocuteurs. L'un me dit qu'il était l'architecte du temple, et que l'autre était un nommé Tang, directeur du Nan-Yang. Adressant quelques compliments à l'architecte sur son talent et son habileté, je n'oublie pas le directeur du Nan-Yang. « Mon vieux frère, lui dis-je, voici bien des années que je soupire après vous. Que je suis heureux de vous rencontrer! Vous connaissez sans doute Zi-ka-wei. Que je serais heureux de vous recevoir et de vous montrer tout en détail. Moi, de mon côté, je serais heureux de voir votre beau collège et de faire connaissance avec votre brillante jeunesse. Moi, je suis un vieux Chinois, et j'aime bien la Chine. Du reste nous autres, missionnaires, nous ne voulons autre chose, que d'avoir d'excellentes relations avec le peuple chinois; nous l'estimons, nous l'aimons et nous tâchons de toute façon de lui faire du bien. » Le jour de la visite de M. le Directeur du Nan-Yang à Zi-ka-wei, fut fixé sur l'heure. En effet deux jours après notre entrevue, M. le Directeur arriva avec quelques amis pour visiter les établissements. Il partit ravi et revint quelque temps après pour voir ce qu'il n'avait pas vu la première fois. A mon tour je fus reçu amicalement, avec le R. P. P'é, préfet du collège de Zi-ka-wei, par M. le Directeur du Nan-Yang. Après avoir inspecté en détail toute l'école, nous nous retirâmes, nous promettant, de part et d'autre, d'entretenir de chaudes relations entre le Nan-Yang et Zi-ka-wei. L'occasion ne manqua pas. Quelque temps après, nous fûmes invités pour la première fois à assister à un grand concours de jeux entre quatre grandes écoles, qui devait avoir lieu sur la pelouse qui se trouve devant les bâtiments du collège. Tout le collège de Zi-ka-wei assista en uniforme; on lui avait réservé une place spéciale. Quelques Pères acceptèrent également l'invitation et se rendirent avec le R. P. Charles Baumert, recteur de Zi-ka-wei. Ils furent placés au premier rang. Quel beau spectacle! Près de 2 à 3000 élèves avec l'uniforme de leurs écoles respectives, musique et drapeau en tête, s'étaient rendus au Nan-Yang. Tout ce petit monde était païen. Quand on vit arriver notre collège, on se demanda:

« Qu'est donc cette école jusqu'ici inconnue? » — « C'est l'école du Bon Dieu, du Maître du Ciel », fut la réponse, et le bataillon des soldats du Bon Dieu s'avança fièrement pour la première fois vers la place préparée pour lui. Je n'oublierai jamais, mon Révérend Père, cette première entrée officielle au Nan-Yang. Le jour de S. Louis, on invita le Nan-Yang pour l'illumination et la pièce que nos élèves avaient préparées pour honorer leur S. Patron. Depuis, les relations, soit entre les professeurs, soit entre les élèves des deux écoles, sont on ne peut plus amicales. Le premier pas était fait. Il restait à en faire un second. C'est encore la bonne Providence qui en fournit le moyen. Lors de ma première visite au Nan-Yang, je liai connaissance avec leur meilleur élève, M. Zi-en-yen, jeune homme de 18 ans, que M. le Directeur ne manqua pas de me présenter comme la perle de l'école. Ce jeune homme parlant couramment l'Anglais, fut désigné à M. Wang-tè-koei, — alors grand mandarin de Péking venu à Chang-hai pour inspecter le Nan-Yang, confié à ses soins, — comme interprète dans un voyage que le grand homme devait entreprendre. Quelques jours avant le départ, le jeune élève vint me voir. « Mon ami, lui dis-je, tâchez donc pendant votre voyage de suggérer au grand homme d'inviter les Pères de Zi-ka-wei pour enseigner le français dans les cours supérieurs. Le français vous sera nécessaire dans la suite, surtout pour ceux des élèves, qui, de meilleure famille, se destineront à la carrière diplomatique. » Il me le promit et nous nous quittâmes. Ce fut vers cette époque que l'Aurore fut fondée. Tout en étant professeur à l'Aurore me dévouant tout entier à mes élèves, je n'oubliais pas le Nan-Yang. Un soir vers 6 heures, j'étais en classe. Voilà qu'on m'apporte une carte. C'était mon jeune ami Zi-en-yen, qui venait me voir à son retour. Quelle fut ma joie et ma surprise! « Père, me dit-il, demain le grand mandarin viendra vous faire la demande officielle de vouloir bien occuper trois chaires de français au Nan-Yang. » La classe finie, je cours chez le R. P. Baumert, recteur de Zi-ka-wei. Il n'est pas moins surpris que moi. L'affaire était grave. Le jeune ami demandait une réponse immédiate, car en cas où nous n'accepterions pas, le grand homme ne viendrait pas faire la demande. Le temps pressait. Le R. P. Louail, Supérieur de la Mission, était absent de Zi-ka-wei. Heureusement il n'était pas loin; il était à notre résidence de Yang-king-pang. Je dis au jeune homme: « Vous aurez la réponse avant midi. » Le lendemain de bon matin, le R. P. Recteur part pour Yang-king-pang, exposer le cas au R. P. Supérieur. Celui-ci, voyant en tout ceci une délicatesse de la Providence de nous introduire, à une époque où toute la jeune Chine se lançait à

corps perdu dans l'étude des sciences européennes, dans le plus beau collège que le Gouvernement chinois possède encore aujourd'hui, accepta l'offre et dit de faire un contrat pour 2 années. Je transmis la réponse à mon ami, qui à son tour en avertit le grand homme. Le soir même Wang-tè-koei est chez nous à Zi-ka-wei, heureux de savoir d'avance, que sa demande sera acceptée. Après quelques délibérations sur les conditions du contrat, le R. P. Recteur, chargea le P. P'é, préfet du collège à Zi-ka-wei et le R. P. Perrin, préfet d'étude à l'Aurore, de faire, de signer et de sceller le contrat. Nous nous engageâmes à faire 3 heures de français par jour, en trois cours différents, pendant deux ans. Le grand homme voulait payer les professeurs. Mais sur la défense formelle du R. P. Louail, d'accepter un salaire proprement dit, le grand homme tint à verser une somme de 600 taëls par an, pour les bonnes œuvres de la Mission. Quelques jours après, les classes commencèrent. Trois professeurs se rendaient tous les jours en voiturette japonaise louée par le Nan-Yang, au collège Impérial, pour enseigner le français, à près de 160 élèves. Les premiers élus furent les Pères Perrin, Haouisée et Henry. Le choix était des plus heureux. Les Pères étaient fort goûtés de leurs élèves et les Pères appréciaient, tous les jours de plus en plus, la bonne tenue et le travail de leurs élèves. Dans la suite se succédaient dans l'enseignement les Pères Chevestrier, Maujay, Van Hée. A présent les Pères Schérer et Ancel se partagent la besogne. Sur les entrefaites, M. Tang cessa d'être préfet des études de Nan-Yang, et fut remplacé par M. Vong, du Fou-kien, officier de marine dans la flotte du Nord. Ce Monsieur est très instruit, et en même temps d'une humilité et d'une délicatesse étonnantes. Sous ce préfet des études, les relations s'établirent de plus en plus entre les deux collèges, et même entre le collège et toute la Mission. La jeune Aurore ressuscitée et dirigée par son zélé préfet le R. P. Perrin, se lia d'amitié avec le Nan-Yang. Tous les dimanches matin, on fait ensemble, sur la pelouse du Nan-Yang, une bonne partie de ballon. De temps à autre, ce sont de vrais matches entre le Nan-Yang et ses amis de l'Aurore ou du collège de Zi-ka-wei. Vainqueurs et vaincus se félicitent de la bravoure avec laquelle chaque champion a défendu son camp. De tous ces jeunes cœurs sortent des cris de joie et d'enthousiasme : « Vive l'Aurore ! vive le Nan-Yang ! vive Zi-ka-wei ! » M. Vong n'a cessé de me répéter : « Pères, venez le plus souvent que vous pouvez chez nous ; conduisez-y vos élèves, car, je vous le dis en toute sincérité, à ce contact, l'esprit de nos étudiants s'améliore de plus en plus. Les élèves vous admirent, vous estiment et vous aiment. »

Vous voyez donc, mon Révérend Père Provincial, quel grand pas nous avons fait. Nous sommes aimés de plus de 500 élèves; ils louent, apprécient et goûtent notre enseignement, nos méthodes, notre dévouement; et tout ceci est connu à Péking. Sur leurs catalogues, les Pères sont marqués, comme professeurs du T'ien-tchou-tang, comme missionnaires catholiques. L'influence que nous exerçons par nos différentes œuvres scolaires n'atteint donc pas seulement le Nan-Yang, mais va par toute la Chine. Les Pères étaient jusqu'à présent connus comme missionnaires évangélisant les pauvres: « pauperes evangelizantur »; aujourd'hui, on sait aussi que, comme jadis nos anciens Pères, ils enseignent et dirigent la classe des lettrés, les fils des hauts fonctionnaires de Chine. Du fait de la fondation de l'Aurore et de celle de *Stella Matutina* (le pendant de l'Aurore pour les filles), ainsi que de notre entrée au Nan-Yang, il y a donc pour l'Église catholique augmentation de respect et de considération, non seulement chez le peuple, mais encore chez la classe dirigeante du Céleste Empire. C'est un fait d'expérience déjà constaté par tous nos missionnaires, qui se dévouent corps et âme à porter la bonne nouvelle au peuple de la campagne, pendant que leurs frères se vouent à l'enseignement des langues et des sciences dans ces écoles suscitées merveilleusement par la Bonne Providence, « Ad Majorem Dei gloriam. »

Lors de la dernière famine, le Bon Dieu amena encore une occasion excellente de rapprocher les deux collèges. En effet l'Aurore et le Nan-Yang s'unirent pour donner deux séances dont le profit était distiné à secourir les affamés. L'Aurore joua à la perfection la pièce française: « l'Ours et le Pacha », ainsi qu'une autre pièce française exécutée avec une élégance étonnante. L'élocution était parfaite. L'assistance applaudit vivement. Le Nan-Yang donna une pièce anglaise, une pièce chinoise et une pièce française « Brouillés depuis Wagram ». Sans parler des deux premières pièces, j'atteste que la dernière était vraiment bien exécutée. Pour des jeunes gens, qui n'apprenaient le français que depuis un an, c'était merveilleux. Une petite anecdote en passant. Un des professeurs Anglais, voyant les progrès faits en si peu de temps par nos élèves, demanda à un de nos Pères, de lui permettre d'assister, pendant une ou deux semaines, à ses classes, pour voir la méthode employée par les Pères, pour faire avancer leurs élèves. Le Père, après s'être excusé, dut enfin permettre, et le professeur se fit élève pendant deux semaines. A-t-il senti tout le cœur, tout le dévouement, tout l'esprit surnaturel que le Père met à faire sa classe, je l'ignore; au moins aura-t-il vu que le Père aime ses élèves, qu'il cherche à leur donner l'amour

du travail et qu'il emploie tous ses efforts à faire d'eux des hommes utiles à leur pays. Les pièces furent jouées non loin de Zi-ka-wei dans le théâtre privé de la famille Li (famille du Vice-Roi Li-hong-tchang). Le Nan-Yang fit de nombreuses invitations. L'Aurore, de son côté, fit de même. Le jour venu, une nombreuse et brillante assistance européenne et surtout chinoise ne ménagea pas l'encouragement de ses applaudissements à nos jeunes acteurs. Les billets d'entrée, qui étaient payants, ainsi que les quêtes qui se firent pendant les différentes pièces, rapportèrent une jolie somme, qu'on envoya aux affamés du Nord. Je dois ici noter encore une délicate attention du Nan-Yang et de son aimable Directeur, M. Vong; il voulut absolument que la somme ramassée fût entièrement remise entre les mains des Pères, pour être distribuée aux affamés du Kiang-sou et du Ngan-hoei par l'intermédiaire des missionnaires. Les 2 années étaient écoulées, le contrat touchait à son terme. L'Aurore augmentant, le R. P. Perrin avait obtenu qu'on bâtît pour les Auroriens une école spéciale, séparée de Zi-ka-wei. C'était l'Aurore surtout, qui, jusqu'à ce jour, avait fourni des professeurs au Nan-Yang; et il était à craindre, que, l'Aurore quittant Zi-ka-wei, Zi-ka-wei seul ne fût plus en état de fournir les professeurs au Collège Impérial. Devant le désir d'un grand nombre de missionnaires que l'on continuât et que l'on renouvelât le bail, le R. P. Louail, encore Supérieur de la Mission, de sa voix déjà presque éteinte, pria le R. P. Recteur de Zi-ka-wei, de continuer l'œuvre et de renouveler le contrat pour 2 ans, et, de sa main mourante, il bénit encore une fois cette œuvre entreprise par lui pour la gloire de Dieu. Le R. P. Recteur refit donc le contrat pour 2 ans. Ce contrat doit expirer au mois de septembre 1909. Au second contrat la rétribution avait été augmentée de 600 taëls à 800. Elle est présentement de 1600 taëls par an, somme suffisante pour entretenir huit missionnaires. Actuellement le P. Schérer fait trois classes par jour et le P. Ancel une. Depuis, les rapports entre élèves et professeurs sont devenus encore plus faciles et cordiaux. Vous n'avez pas oublié sans doute, les présents offerts au R. P. Recteur et aux Pères Professeurs, le jour de leur fête, les vœux adressés chaque année au 1er jour de l'an, par le grand homme, par le préfet des études et par les élèves, au R. P. Recteur et aux Pères Professeurs. Vous vous rappelez également l'aimable invitation que l'autorité compétente vous fit de visiter et d'inspecter l'école, les vœux de bonne année qu'on offrit à Votre Révérence, au nom de tout le collège. Souvenez-vous aussi du désir que le collège vous a exprimé d'avoir un plus grand nombre de professeurs, et surtout du dernier mot

de M. Vong: « Père, ne nous oubliez pas à votre retour en Europe. »
Depuis que le bail a été renouvelé, rien de bien remarquable à noter, sinon que nous avons eu le bonheur de posséder le R. P. Gauchet, pendant ½ année, comme professeur de descriptive. Ce Père avait conquis l'estime et l'affection de ses élèves. Le status l'a enlevé brusquement au Nan-Yang; malgré son éloignement du collège, sa mémoire y survit et on ne désespère pas de l'y revoir reprendre un jour ses cours si appréciés. Si le R. P. Gauchet n'est plus au Nan-Yang, ce n'est pas la faute de l'école, qui a fait tout son possible pour le garder; pour des raisons majeures, les Supérieurs ont dû l'appeler ailleurs. Autre chose à noter: au mois de juillet, à la distribution des diplômes donnant droit aux élèves du cours supérieur à faire des spéciales, le P. Schérer a été invité à prononcer un discours en Chinois devant un nombreux auditoire de près de 1000 personnes, composé d'élèves, de professeurs, d'amis et de parents des élèves. Parmi les invités, citons seulement Cheng-kong-pao, un des plus hauts mandarins de Chine, le Tao-tai de Chang-hai et d'autres fonctionnaires de l'État. Le sujet du discours était « l'Éducation ». Premier point, la formation de l'esprit; deuxième point, la formation du cœur. Le Père a été fortement applaudi par son auditoire et chaudement félicité des mandarins, d'avoir cherché à inspirer aux élèves un amour de plus en plus grand pour la Chine et pour la littérature chinoise, tout en les exhortant à se livrer de tout cœur à l'acquisition des sciences européennes. Le même Père, dans une autre occasion, le jour de la distribution des prix, remportés au concours des jeux, parla encore aux élèves. Cette fois le sujet du discours chinois fut l'utilité des jeux, de la gymnastique et des exercices militaires. Le Père a été surtout applaudi, quand il a dit, que la Chine actuelle demandait des hommes d'énergie, de volonté, de discipline et de dévouement; et que le Nan-Yang, par ses exercices corporels si variés, développait dans les jeunes gens la force de volonté pour tout endurer et pour être des hommes de caractère, utiles à la Chine. « Former des hommes de vertu, des hommes instruits, des braves, voilà le but de l'école. » Vifs applaudissements. — Inutile de dire, qu'à chaque concours de jeux, les Pères sont toujours nommés juges et arbitres avec un grand S. J. imprimé sur la feuille à la suite de leur nom. Le F. Helg a été appelé déjà une fois cette année à 6 h. du soir pour donner les premiers soins à un malade. Le F. Foucret y est allé aussi pour réparer leur horloge. Il a tout réparé et mis en place dans une journée. Bref, à Zi-ka-wei, on doit tout savoir et on sait tout, comme ils disent. C'est touchant de voir, comment directeurs et élèves ont confiance dans

les Pères. Un trait à ce propos. Une soixantaine d'élèves avaient naguère la maladie des « gros pieds » (béribéri) ; et même deux élèves en étaient morts. Après avoir consulté plusieurs médecins européens et chinois, mais inutilement, l'idée leur vint de s'adresser au P. Scherer, car ils avaient entendu dire, qu'à Zi-ka-wei, un Père avait un remède contre cette maladie. Je leur promis d'aller aux informations. Quand j'eus raconté aux Pères de résidence ce qui s'était passé au Nan-Yang, le R. P. Sédille m'indiqua le remède, mêler le riz avec des fèves rouges, deux tiers de riz et un tiers de fèves ; m'assurant que ce remède avait réussi aux japonais pendant la dernière guerre Russo-Japonaise, et tout dernièrement à T'ou-sè-wè sur nos orphelins. Le lendemain, je transmis ma consultation. Aussitôt tout le collège, les malades ainsi que les non-malades, furent mis à ce régime, et chose étonnante, est-ce la vertu du remède, ou une autre cause? le fait est, qu'après 3 semaines, tous ont été guéris, et depuis aucun cas ne s'est présenté. Le R. P. Sédille attribue l'efficacité du régime à la grande quantité d'azote, qui se trouve dans cette fève. Ce sont des faits de ce genre qui, sans cesse renouvelés, augmentent de jour en jour l'estime et l'affection qu'on a pour les Pères. L'an dernier, le collège a été très éprouvé. Pendant près de 3 à 4 mois il a dû être fermé, à cause de la petite vérole, qui y avait éclaté. Parmi les élèves il y a eu plusieurs morts, dont trois au collège même.

Cette année-ci, M. Vong a dû quitter, à cause de quelques difficultés, qu'il a eues avec le nouveau directeur, M. Tang, vice-Président du tribunal de Commerce. Ce dernier est actuellement en grand deuil de sa mère, donc d'après les rites chinois, pendant trois ans, il ne peut exercer aucune charge publique ; en conséquence, on lui a donné la succession de M. Suen-wen-tsing, qui lui-même avait succédé à M. Wang-tè-koei, celui qui nous avait introduits à Nan-Yang.

Le départ de M. Vong fut un grand coup pour nous. Nous perdions un vrai ami. Il est resté depuis toujours en relations avec Zi-ka-wei par de fréquentes lettres. Il est à présent chargé par un haut mandarin d'une école à S'ou-tsen. Le nouveau grand homme, que Votre Révérence a vu à Zi-ka-wei, le 1er janvier 1908, M. Tang, réside, contrairement aux habitudes de ses prédécesseurs, au collège, dans une maison séparée, avec son père et toute sa petite famille. Il est extrêmement fort en chinois et bien vu à Péking. Une fois son deuil fini, il nous quittera pour retourner à Péking, et devenir probablement un des plus hauts mandarins de l'Empire. Cet homme est charmant, d'une simplicité et d'une humilité rares, tout en étant extrêmement poli et fort sur l'étiquette chinoise. Il nous a honorés

déjà de plusieurs visites. Une fois il est venu avec son vieux père et avec son fils dîner à Zi-ka-wei, pour en faire ensuite la visite. Le R. P. Recteur de Zi-ka-wei, naguère le R. P. Allain, nouveau préfet d'études à l'Aurore, ainsi que les autres Pères, qui ont eu des rapports avec lui, sont partis de Nan-Yang avec la meilleure impression. Jusqu'à présent, le Bon Dieu semble donc avoir tout fait pour nous ménager au Nan-Yang une position de jour en jour plus nette et plus assurée; c'est encore lui qui a disposé les circonstances de telle sorte que M. Sites, ancien ministre protestant, a quitté le Nan-Yang pour reprendre ses fonctions de ministre protestant; c'était presque immédiatement après le départ de Votre Révérence pour la France; M. le Directeur et le préfet d'études auraient voulu remettre alors entre nos mains presque tout le cours supérieur et les spéciales, comprenant les hautes mathématiques, le calcul intégral et infinitésimal, l'analytique et la descriptive, etc., la physique, chimie, astronomie, etc. On nous a fait, il y a quelques mois, avec de nouvelles instances, la demande officielle de prendre tout le cours supérieur et les spéciales. D'ici quelques mois on reviendra à la charge une troisième fois. La dernière fois, on voulait télégraphier à Votre Révérence, et on était prêt à payer tous les frais de déplacement. L'avenir est au Bon Dieu! En finissant permettez-moi de rappeler de nouveau à Votre Révérence ce dernier mot du Nan-Yang: « Père, ne nous oubliez pas à votre retour en Europe », et encore la parole de l'Évangile: *Messis quidem multa, operarii autem pauci; rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.* N'êtes-vous pas un peu le maître de la moisson?

Je suis de votre Révérence l'humble serviteur en N.-S.

F. SCHERER.

(Du P. E. Beaucé.)

4 novembre 1908.

L' « Imperial Polytechnic School » se trouve à un quart d'heure à peu près au Nord de Zi-ka-wei. De nos vérandas nous la voyons très bien: d'abord, un peu en avant et à l'Ouest, l'école préparatoire, construite il y a 18 mois; — puis, un peu en retrait, trois immenses bâtiments, sur une même ligne, pour les cours moyen, supérieur et spécial; — enfin à l'extrémité Est, trois pavillons séparés, pour les professeurs européens. Et devant ces bâtiments superbes, un immense *ground* où se font exercices militaires, foot-ball, courses, fêtes de jeux, etc., puis des jardins. L'emplacement est magnifique.

Le but actuel de ce collège est surtout de former des ingénieurs;

« actuel », car depuis sa fondation il y a eu des modifications dans la direction, l'administration, le personnel, etc. — En ce moment il dépend du Ministère des Postes, et a, comme directeur, le Vice-Président du ministère du Commerce, M. Tang. De plus il est reconnu comme école du gouvernement et a obtenu le placet impérial. C'est le gouvernement qui paie tous les frais.

Les Professeurs sont Chinois, plus quelques Européens, M. Porter, M. Mitchels, le P. Schérer, le P. Ancel. Les années précédentes, y ont aussi enseigné: le P. Gauchet (dessin, épures), le P. Perrin, le P. Piet, le P. Tosten, le P. Haouisée, le P. Henry, le P. Chevestrier (français).

Parmi les élèves, quoique la plupart soient des fils de commerçants de Chang-hai ou d'ailleurs, pas mal cependant appartiennent à des familles de Lettrés; plusieurs aussi à des familles mandarinales. Il y a en ce moment 528 élèves qui se répartissent en quatre cours.

Le premier cours ou école préparatoire (150 élèves environ) dure quatre ans, presque exclusivement consacré à l'étude du chinois; tout l'enseignement, histoire, géographie, arithmétique, s'y donne en chinois.

Le second cours, ou cours moyen, dure trois ans. On apprend l'anglais; l'enseignement commence à se donner en anglais; la troisième année on commence l'allemand ou le français.

Le troisième cours ou cours supérieur; on est censé y savoir l'anglais; tout l'enseignement s'y fait en anglais: géométrie, trigonométrie, physique, chimie, etc. Il dure aussi trois ans.

Le quatrième cours ou cours spécial, qui dure aussi trois ans, est plus immédiatement destiné à former des ingénieurs. — Le P. Gauchet qui y a enseigné pendant quelques mois, l'an dernier, disait que les épures des élèves étaient dignes de ses meilleurs élèves de France.

A la fin de leurs études, les élèves passent un examen final; s'il est satisfaisant, ils reçoivent un diplôme d'ingénieur qui, sans leur donner un débouché spécial, favorise leur entrée dans les chemins de fer, les usines, les chantiers de construction, etc.

Sur ces 528 élèves, 166 apprennent le français avec le P. Schérer et le P. Ancel; 72, l'allemand avec le P. Schérer, qui, de plus, enseigne la géométrie à 62, et l'astronomie à 6. — Le P. Schérer se trouve avoir ainsi une moyenne de trois classes par jour, quelquefois quatre, au Nan-yang College. Le R. P. Supérieur lui a donné carte blanche pour accepter toutes les classes qu'il pourrait faire; aussi y passe-t-il une grande partie de ses journées, dit son Bréviaire là-bas, tout comme dans une maison religieuse, etc.; — il enseigne en chinois, en français, en anglais, en allemand, est prêt

à tout et sur tout. N'a-t-il pas été jusqu'à remplacer le directeur de musique! Il faisait sa classe, il y a une dizaine de jours, dans la soirée, lorsqu'arrive à l'improviste le Prince Impérial (qui va au devant de la flotte américaine à Amoy, et qui était venu à Zi-ka-wei, deux jours auparavant). Les musiciens se réunissent, mais personne pour diriger la fanfare: on n'avait pas eu le temps de prévenir le directeur. Ils viennent conter leur misère au P. Schérer, et lui proposer de diriger lui-même; il accepte, et quelques instants après, baguette en main, il battait la mesure en l'honneur de son Altesse.

Le Prince admira la fanfare et voulut savoir qui en était le directeur. M. Dang, le directeur du collège, s'informa, et fut très surpris de voir notre P. Schérer maître de musique, car il ne lui connaissait pas encore ce talent. « Il sait tout, ce Père-là! » dit-il au Prince, qui, lui aussi, était non moins surpris de reconnaître celui qui lui avait expliqué tant de choses, l'observatoire surtout, deux jours auparavant à Zi-ka-wei.

Tout cela donne une très réelle et très grande influence au P. Schérer dans le collège. On le consulte pour tout, il est de toutes les fêtes, et, à chaque fête, on lui demande un discours. — A la distribution des prix, il y a six mois, sur la demande du Directeur, il parla après les autres professeurs étrangers en chinois; tous avaient loué les sciences européennes, le progrès, etc.; lui, parla sur l'éducation. Il en prit occasion de recommander en particulier et avant tout l'étude de la langue et des livres chinois, ce qui plut vivement à l'auditoire. — Un mois plus tard, à la rentrée des élèves, les directeurs et professeurs discutaient entre eux des programmes pour le nouveau semestre .M. Dang, qui pousse beaucoup les études chinoises, dit entre autres choses: « N'est-ce pas une honte pour nous Chinois et une leçon que ce soit un Européen qui nous recommande l'étude de notre langue et nous rappelle que nous sommes Chinois?... » Il faisait allusion au discours du P. Schérer.

Nos cours au Nan-yang ont amené un rapprochement entre nos deux collèges, et des rapports très fréquents et très amicaux entre professeurs et directeurs anciens ou nouveaux de Nan-yang et les Pères de Zi-ka-wei, avec le R. P. Recteur en particulier qui a accepté, encouragé, soutenu les cours de nos Pères dans ce grand collège païen. Un fait: hier au soir ou ce matin, est arrivée à l'adresse du R. P. Recteur, comme cadeau de fête, une très belle lampe-suspension de sanctuaire, offerte par le collège de Nan-yang. De plus, ces Messieurs font connaître les Pères, les missionnaires dans des milieux où nous ne pourrions guère pénétrer: bien des préjugés et des barrières tombent.

(Du P. de Prunelé.)

5 novembre 1908.

Le 25 octobre, à midi ½, le P. Schérer et moi prenions en pousse-pousse le chemin du Nan-yang, pour y assister à la distribution des prix de jeux. — Nous y voilà.

Une salle splendide. A 2 h., 500 élèves de 10 à 23 ans y entrent en causant discrètement, défilent en regardant avec une curiosité respectueuse, l'habit européen (j'étais en soutane). Au concours de jeux, dont je dirai un mot à la fin, ils avaient surtout remarqué notre chapeau à brides.

J'étais plutôt embarrassé, le P. Schérer m'ayant laissé là pour aller diriger la fanfare qui n'avait pas de chef de musique.

J'avais été présenté à deux ou trois professeurs chinois, en habits de soie magnifiques, mais en fait de langue européne, ils parlaient l'anglais à la chinoise, et l'eussent-ils parlé à la française, je ne les aurais pas compris davantage, hélas !

Mais voilà le corps professoral qui se groupe empressé à la porte du Directeur; je me groupe avec non moins d'empressement. — On fait la haie; voilà le grand homme! Il est petit, le grand homme, rond, souriant, très aimable, en habits de demi-deuil, le pompon en sucre sur le mao-tse (calotte). Et voilà les courbettes qui commencent les lunettes en main, le petit doigt en l'air, à la hauteur des épaules. Il n'a pas le temps d'arriver à moi, qu'on me fait signe d'entrer et de suivre le défilé.

Arrivé au haut de la salle, je vois tous les premiers se diriger à droite. Bon! on me fait signe d'aller à gauche. De trois quarts entre l'estrade et les élèves, je vais être un point de mire. N'importe. Je me retourne, je suis suivi du Directeur et de son état-major. Me voilà de plus en plus embarrassé. Je vois des chaises dans l'angle de la salle. Je m'y dirige, pour laisser à ces Messieurs les chaises face à l'estrade. Malchance!! Ce sont justement, le P. Schérer me le dit ensuite, les places d'honneur. La musique qui joue furieusement faux me donne de l'aplomb. Je m'assieds derrière le Directeur et les discours commencent.

Les orateurs étaient inscrits en beaux caractères à la céruse sur un grand tableau noir verni. Sept discours annoncés : en voilà pour jusqu'à 5 h. Je ne me trompais pas.

Le grand homme ouvre le feu, monte sur l'estrade. (Applaudissements.) On se lève. Il enlève ses lunettes. Grand salut réciproque. Discours. Même salut et applaudissements à la fin. — Conférence en chinois (avec graphiques) sur l'isthme et le canal de Panama

(par un ancien élève). Puis discours en anglais, et enfin en chinois, par le P. Schérer que le Directeur envoya chercher et prier avec instance à la tribune où se tenait la fanfare. Il est de bon ton en Chine de se faire attendre et de se faire prier. — Le Père traverse la salle au milieu de sourires sympathiques car, serviable, simple et avenant, il est très populaire au Nan-yang. — Les salamalecs recommencent; encouragements et prières du Directeur qui est allé au devant de lui; voilà qui est de bon augure.

Le Père commence son speech, c'est tout simplement un sermon, mais au lieu des textes empruntés à la Ste-Écriture, c'étaient des textes tirés des Livres Chinois, des quatre Livres canoniques. Il commence par les féliciter de l'esprit de famille qui règne dans le collège; le grand homme, à l'instar d'un bon papa, récompense le travail par de bonnes récréations et les enfants par leur diligence tâchent de répondre à ces délicatesses. Puis l'orateur entre dans son sujet par une citation classique: « Il y a en toutes choses le *pen* et le *mo*, le principal et l'accessoire. » Le principal, c'est l'étude; l'accessoire, les sports. L'âme est immortelle, pour elle l'étude. Mais la récréation, le sport est nécessaire au corps, par suite utile à l'étude; de plus il donne l'esprit militaire, développe la volonté, fait des hommes d'énergie. Il finit par un commentaire du texte des Livres: « Le sage ne craint pas le labeur », et termine par quelque chose d'analogue à la phrase de Bossuet: « Il faut montrer qu'une âme énergique est maîtresse du corps qui l'anime. » Tout cela à condition que l'étude reste au rang de *pen*, à savoir de principal, et le sport au rang d'accessoire, de *mo*. D'où modération.

Cette analyse n'est point de moi qui ne comprends pas encore le chinois, mais d'un autre Scolastique qui assistait également. Ce que j'ai par contre pu admirer à mon aise, c'est la chaleur et l'humour du débit, c'est la prodigieuse facilité avec laquelle le Père parle aux Chinois dans leur langue avec des textes tirés des « Grands Livres » sans jamais perdre l'occasion de faire un peu de morale. Puis je me réjouissais quand on l'applaudissait, parce que c'était autant de gagné pour la face et le prestige de la Compagnie dans ce milieu tout païen.

La distribution des prix se fit enfin. Les gagnants des différentes courses et des sports vinrent successivement à l'appel de leur nom, recevoir une jolie petite bande de soie jaune, rose, bleu-ciel, où leur nom était inscrit au pinceau. M. Tong, le Directeur, faisait à chacun un petit salut avec un sourire; et le P. Schérer et moi admirions la simplicité et l'aménité de ce grand homme, qui ne doit qu'à son grand deuil de n'être pas ministre.

L'élève chargé du plus grand nombre de ces petites banderoles de soie vint ensuite recevoir une magnifique coupe, les suivants des croix ou médailles chinoises, en vermeil, et la séance fut levée. Entre temps, le P. Schérer m'avait présenté au Directeur, qui nous invita à aller prendre un petit goûter chinois préparé, comme toujours ici, dans le salon de réception.

Sur des coupes de cristal, 4, 5 ou 10 espèces de petits gâteaux — ma foi, très bons — des cigares et des cigarettes et l'inévitable thé.

Il faudrait maintenant, pour les anciens surveillants et pour ceux que cela intéresse, donner quelques détails sur les jeux et la manière dont est élevée cette jeunesse païenne naturellement très corrompue.

J'ai visité le petit collège (élèves de 10 à 16 ans) sous la conduite d'un ancien élève chinois « jeune Chine » qui faisait fonctions d'interprète pour le Préfet. — La cour, un ground avec des « goals » comme en Angleterre. Le jour du concours des jeux, les élèves avaient arboré le petit pantalon et la chemisette. Avoir les jambes nues est, pour la classe au-dessus des porte-faix, une innovation; le Chinois de la classe aisée s'y habitue difficilement, étant bien plus *susceptible* que nous extérieurement sur l'étiquette et la bienséance. Au collège de Zi-ka-wei nous avons les bas noirs et le petit pantalon par dessus le caleçon de toile chinois. Au Nan-yang, il était comique de voir ces pauvres Chinois maigrichons et jaunes, la queue au vent, s'envelopper entre leurs courses, dans leurs couvertures de lit multicolores.

Ce jour-là, il n'y avait pas de match de foot-ball, mais des courses, des sauts et des exercices militaires. Ceux qui ont vu à Jersey la fête des jeux de Victoria College ne trouveraient rien de nouveau ici. Tout y est très solennel, à l'anglaise ou à l'américaine.

Je reviens au collège. Les réfectoires: de belles salles avec de petites tables carrées où ils s'asseoient huit, deux de chaque côté. Dans un coin deux buffets remplis de gâteaux, qui s'ouvrent trois ou quatre fois par jour, quand les élèves ont faim. Ils ont toujours du thé à discrétion à tous les étages. A Zi-ka-wei, il n'y a que cela à la pompe.

Les dortoirs sont des salles contiguës de 16 à 18 lits, où les élèves couchent enfermés dans leur moustiquaire de gaze blanche, sans l'ombre d'un surveillant. Ils peuvent, du reste, à toute heure, y monter pendant leur récréation. Je manifestai mon étonnement de ce que ces jeunes gens étaient ainsi laissés la nuit et le jour sans surveillance; « un serveillant fait le soir une tournée de ronde », me fut-il répondu.

En bas, les classes, une belle salle de lecture où ils ont les journaux et des livres pris à la bibliothèque. Une belle salle de théâtre, distincte de celle de l'Université, tout à l'européenne. A l'Université (bâtiments distincts) les élèves des cours moyen et supérieur sont quatre par chambre, la porte est vitrée. C'est là qu'ils étudient et repassent leurs cours.

Un cabinet de physique médiocrement monté, mais une commande de 3000 piastres (la piastre de 2 fr. 75 à 3 fr., je ne me rappelle plus au juste) doit arriver d'Europe. — Un laboratoire de chimie où chaque élève a sa table, son bec Bunsen, ses drogues, ses instruments, fioles et tubes. Le maître sur une petite estrade enseigne et dirige les préparations et expériences. Mais dans tout ce programme d'enseignement, durant ce cycle suffisamment cohérent de 12 années d'études, pas une voix officielle pour donner l'instruction religieuse! Aucune chaire n'est instituée pour faire connaître à ces païens d'où ils viennent et où ils vont!

(Du P. Haouisée.)

24 décembre.

Une des classes supérieures du Nan-yang est allée avec le Professeur, M. Mitchells (un Américain), faire des études de magnétisme à l'observatoire de Lao-ka-pang, nouvellement installé. Le P. de Moidrey les a reçus avec son affabilité ordinaire et, pour le remercier, les élèves d'eux-mêmes ont tenu à lui envoyer l'inscription parallèle suivante: 1° « Imitant le philosophe Yangtse vous avez érigé un observatoire et publié des livres »; — 2° « Comme le philosophe Yuen-kong vous avez établi une société pour prêcher la religion. » Autrement dit: vous unissez l'apostolat à la science. Les caractères sont écrits sur soie et feront un joli décor pour la salle de réception de l'observatoire magnétique de Lao-ka-pang.

Au collège St-Ignace. — *(Du P. H. Dugout.)*

11 février 1909.

La rentrée du collège s'effectue après vingt-huit jours de vacances au premier de l'an chinois. Je dis « s'effectue », car ici il s'en faut de beaucoup que tout le monde rapplique au jour fixé. Ce jour était samedi, où on a vu apparaître à peu près la moitié des inscrits, dimanche une quarantaine, lundi une trentaine, etc..., au total on compte sur une augmentation d'environ 30 à 40 élèves sur le semestre dernier. Rentrer en retard n'est du reste pas du tout un signe défavorable, les meilleurs élèves ne s'en font pas faute. Et chez nous, grâce à la discipline acquise par la régularité

du règlement ordinaire, c'est infiniment mieux que dans les établissements chinois où, sous le rapport de l'exactitude, en petit et en grand, l'éducation indigène est toute à faire.

Un des petits moyens — mais pas négligeable surtout en ce moment — qui sous ce rapport font du bien aux Chinois, c'est le foot-ball.

Le jeu, en général, le jeu de garçons au moins où l'on court, où on se houspille, etc..., est inconnu du jeune « Céleste » qui s'amuse, comme font chez nous les petites filles, à des petits riens qui ne demandent tout au plus que de l'adresse, mais pas d'effort. Même chez nous, le jeu général en récréation, si conforme à notre éducation, était à peu près irréalisable. Quand tout à coup, à travers toute la Chine qui s'ouvre, la mode s'est mise au foot-ball : emballement, vraie fureur. Il n'est pas un établissement scolaire de 18e ordre qui n'ait son équipe ou même ses équipes et qui ne cherche à la matcher ; les plus « up to date » coupent la queue, tous se nippent en maillots et petites culottes, etc..., on parle anglais. Un exemple, notre voisin, le grand Polytechnic College de Nan-yang (où le P. Schérer est professeur de philosophie dans un milieu exclusivement païen !) possède trois séries d'équipes : (séniors, moyens et juniors) et a fourni plus d'une douzaine de matches au dernier trimestre.

Naturellement, nos surveillants, et surtout le P. Savio, ont sauté sur l'occasion. Nous avons une bonne équipe première (moyenne, 17 à 18 ans), et nous formons une équipe de jeunes qui promet. Dans ce but les PP. Savio, Robinet, de Prunelé et moi jouons trois fois par semaine (une heure et demie pendant chaque promenade, plus le dimanche) avec les jeunes contre les grands ou en mélange.

Résultats : sur quatre matches disputés contre d'autres collèges sur notre excellent terrain, au dernier trimestre, notre équipe en a gagné trois ; d'où une face énorme pour l'établissement.

Conclusion : dépêchez-vous de venir nous aider à former des hommes qui ne craignent pas les coups physiques et qui puissent avec des provisions d'énergie lentement amassées, affronter les épreuves morales.

A l'Aurore. — *(Du P. Allain.)*

Chang-hai, le 29 janvier 1909.

Les scolastiques vous ont dit ce que nous faisions à l'Aurore. Ils nous viennent fidèlement le dimanche comme colleurs, sacrifiant généreusement leur temps libre pour nous aider. Mais voulez-vous en bloc notre histoire depuis juillet ? voici.

J'arrivais donc en vacances le 1er juillet. Après deux jours con-

sacrés à revoir les Pères quittés depuis un, deux, trois ans ou plus, je me décide à faire quelque chose. Il y a à Zi-ka-wei des notes précieuses du P. Gaillard sur Nanking, qui sont restées dans leurs cartons. Je me présente au R. P. Supérieur : « J'aurais une prière à vous faire. — Moi aussi, j'ai une nouvelle à vous annoncer. — Dites, mon Révérend Père. — Non, dites d'abord ce que vous désirez. — Je crois qu'il y a ici en dépôt, des notes du P. Gaillard, et je viens vous demander s'il ne serait pas à propos de les trier pour voir quel parti on en pourrait tirer. Comme je connais un peu Nanking... — Mon Père, je vous ai désigné pour être préfet de l'Aurore. » Comme ça, je ne dis plus mot, d'autant que ce n'est pas une chose banale que l'Aurore.

Deux jours après avait lieu la Consulte de Mission. Le soir même, le R. P. Supérieur me faisait appeler : « C'est entendu, l'Aurore devient externat, et est transporté à Lo-ka-wè. Vous allez vous arranger avec le P. Diniz (architecte de la Mission) pour disposer les bâtiments à recevoir les Pères et les élèves. Le F. Tsu est chargé de l'aménagement. » — Lo-ka-wè ! Je ne savais pas où était Lo-ka-wè. Le P. Diniz m'y conduit. Nous arrivons par la rue Stanislas Chevalier, sur l'Avenue Dubail et laissant, vers la droite, l'usine d'électricité, nous tournons à gauche et nous nous trouvons bientôt sur un chantier, — un espace assez resserré et entouré d'une haute claie de bambous. On n'y travaillait presque plus. Les travaux avaient été suspendus il y avait quatre ou cinq mois. Deux bâtiments parallèles orientés vers le Sud. Au Nord, une longue et large salle destinée primitivement à servir de réfectoire, sans étage, assez vaste pour recevoir cinq cents convives. Au Sud. un bâtiment lourd, un étage, dix fenêtres, cinq grandes salles séparées par des murs, avec un escalier à chaque bout, regardant au Sud sur un terrain peu profond encombré par les chantiers, dominé à quatre ou cinq cents mètres par la haute cheminée de l'usine, et dominant lui-même, au Nord, à 8 ou 10 mètres, la première salle.

Nous improvisons un plan. Le P. Diniz donne des ordres à l'entrepreneur. On fera des cloisons dans la grande salle divisée en cinq classes. On coupera en deux assez de salles dans l'autre bâtiment pour y loger les Pères. Les autres serviront à la chapelle, au réfectoire, à la récréation ; on en réserve deux pour des classes. Il y a à faire des cloisons, des planchers, des escaliers, des portes et fenêtres ; à établir le gaz et l'eau ; des cabinets. L'ameublement, la chapelle regardent le F. Tsu... Avant de quitter, nous décidons l'emplacement des cuisines, etc., — de la porte d'entrée, — du parloir. Tout cela doit être achevé pour le 8 septembre !...

Nous rentrons peu à peu, dans les premiers jours de septembre. Il y a environ 50 ouvriers dans la maison. Nous n'avons ni eau, ni gaz. Or, comptant sur le gaz, nous n'avons pas préparé de lampes. Nous allumons des bougies dans les chambres. Nous avons un fourneau et notre cuisine. Nous célébrons la sainte messe où nous pouvons. Enfin le 15 est arrivé. C'est la rentrée des élèves. Sont-ils rentrés? Oui, presque tous les anciens sont là. Ils ont pu trouver de mauvais logements plus ou moins loin de nous. Les nouveaux sont au nombre de 14 ou 15 seulement. Quelques-uns, dit-on, n'ont pas trouvé d'habitation.

Pour ce jour-là, nous nous contentons de prendre leurs noms, de leur remettre un règlement, un horaire des cours, et de recevoir la modeste somme de 20 dollars comme frais d'École pour le semestre. Ils ne sont pas satisfaits du changement, surtout parce qu'ils auront à s'occuper de tout et que Lo-ka-wè n'offre aucune ressource.

Le lendemain ils étaient tous présents, environ 120. Et nous voilà partis. La grande difficulté est d'obtenir la présence au cours. Le mois d'octobre pluvieux, l'esprit d'indépendance, la paresse en arrête chaque jour quelques-uns. J'ai même cru, dans le cours du semestre, qu'il ne fallait pas toujours fermer l'œil sur le règlement et j'en ai remercié 6 ou 7 uniquement pour cette raison. D'autres ont quitté découragés, rappelés par leur famille, ainsi que cela se voit partout en Chine, ou par l'unique plaisir de voir une autre école, en sorte que nous avons fini avec une centaine. Là, rien d'anormal.

Tout ce temps, nous avons continué les travaux, qui n'ont été vraiment achevés qu'en décembre. Encore bâtissons-nous une maison d'habitation de l'autre côté de la route pour les élèves. Nous la louons à un chrétien qui doit la sous-louer uniquement à des élèves de l'Aurore. Nous ne surveillons pas, nous n'y tenons pas table, nous recevons seulement les loyers. Ils ont paru contents au départ. Mais je prévois bien quelques difficultés, et il en surviendra plus d'une que je ne prévois pas. Enfin, nos jeunes gens ne pourront plus venir me dire: « Il pleuvait, la route est longue. »

Cela n'empêchera pas les absences. Il faut bien se marier, marier les autres, — conduire ses morts au cimetière, célébrer le 50e, 60e, 70e, 80e anniversaire de papa, maman, de grand-père et grand'mère, d'un oncle qui s'est chargé de vous, d'une tante qui vous a gâté particulièrement. Puis, il y a madame qui est souffrante... Une raison! Cela me suffit, car je ne puis obtenir davantage... D'ailleurs, le meilleur esprit du monde à l'école. Même pas un essai de grève! Remercions Dieu, qui nous a particulièrement protégés.

Pourrait-on dire déjà quel sera le développement de l'école? Il faut, quelque temps encore, laisser faire les circonstances, — attendre que la Chine soit mieux assise ,— que l'étudiant soit forcé à reconnaître par des échecs dans la vie que Confucius n'est pas devenu le grand Confucius en 48 heures, si tant est qu'il fût grand. Un grand jeune homme (20 à 25 ans ou 30, pour entrer ici ils ont toujours de 16 à 22 (?), selon le règlement) nous quittait. Il veut aller au Japon! « Ici, les études sont trop longues. Je veux rentrer dans ma famille avec un diplôme. » Il l'aura, avant deux ans, vous verrez et il reviendra au Chan-si, bien loin de Chang-hai! et ses compatriotes seront persuadés qu'il a tout appris.

La longueur des études est un obstacle. L'âge des élèves qui nous arrivent et qui ont le cerveau souvent comme figé en est un autre. Malgré leur bonne volonté, ils demeurent rebelles à toute formation sérieuse, hors celle qu'ils nous apportent. — Les examens pour les bourses d'étudiants à l'étranger sont une grande tentation aussi: ils nous ont enlevé, en août, les trois meilleurs de l'Aurore, partis pour Louvain. 1500 taëls par an, voyage gratuit, et le plaisir de fumer de bons cigares en tête à tête à la brasserie! Ce n'est pas la brasserie sans doute. Mais les étudiants chinois en Belgique, comme partout, passent le temps à s'amuser et ne rapportent pas toujours de saines idées, ni une haute opinion des hommes d'occident. La formation en Chine, du moins généralement, serait de beaucoup meilleure pour eux; et, s'il s'agit de nos élèves, il n'est pas douteux qu'il y aurait grand avantage à compléter ici leur instruction, leur éducation. Nous le ferons peu à peu, j'espère, à condition que quelques hommes bien dévoués, bien préparés aux études pratiques, assez jeunes (j'ai été jeté là à 46 ans passés!), veuillent bien se dire qu'il y a du bien à faire là-bas. Je le souhaite de toute l'affection que j'ai pour la Compagnie et pour la Chine. Et, n'en déplaise à M. le Chanoine, nous pouvons avoir à l'Aurore païenne un solide point d'appui pour l'apostolat. Car vraiment, nos élèves sont bien disposés pour nous, — par intérêt, c'est vrai, mais qu'importe au début? La barrière tombée, qui sait si nous n'entrerons pas dans le camp des Lettrés? Entrons par leur porte, avec la grâce de N.-S., nous pourrons quelque jour sortir par la nôtre. A voir les efforts des protestants pour prendre l'âme chinoise, pourrions-nous n'être pas stimulés à faire effort?

Aurons-nous une rentrée nombreuse? Je l'ignore. Nous avons annoncé des examens pour le 6 et le 8. Mais l'important, c'est que nous allions très bien et *de l'avant* (pour cela il faudrait un Père ou deux) durant deux ou trois ans.

Poussons quelques bons élèves assez loin et on viendra nous écouter. Cela paraît être la vraie voie. Toutefois on ne saurait répondre de rien, car la Chine n'est pas d'ordinaire comme les autres pays.

Vous avez dû recevoir notre programme. Je ne vous dis rien de l'enseignement que nous y donnons. L'asthme du P. de Mathau supporte assez bien son cours de Mathématiques. Les autres vont très bien. Pour ma part, j'ai mon petit cours de français que j'ai dû prendre au P. Doré, qui a dû lui-même prendre, au prix d'une très grande fatigue, une partie des élèves du P. Suen qui en avait beaucoup trop. Cela, ajouté à l'histoire contemporaine générale que j'improvise, me gratifie de deux heures de classe presque chaque jour, ce qui serait aussi beaucoup trop, si l'on pouvait faire autrement. Plus tard sans doute on avisera.

(Du P. Haouisée.)

24 décembre 1908.

Et l'Aurore? Vous serez peut-être surpris qu'après y avoir passé presque toute ma régence, je vous en parle si peu. C'est que les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

De fait, tout s'y passe dans le calme, ce qui n'est pas pour inquiéter. Les élèves travaillent bien, stimulés par des colles hebdomadaires que font passer les professeurs et scolastiques de Zi-ka-wei. Un peu excités au commencement par le changement de régime, par l'externat inconnu en Chine, les élèves, appréciant surtout le côté sérieux des études, ont vite accepté la nouvelle situation; ils sont contents. On construit d'ailleurs en ce moment tout près de l'Aurore des bâtiments à la chinoise que pourront louer à la prochaine rentrée les élèves actuellement trop éloignés.

On a déjà annoncé dans les journaux l'examen d'admission pour le prochain semestre. Une difficulté se fera de plus en plus sentir pour le recrutement; il serait à désirer qu'on pût avoir des élèves encore assez jeunes, souples, formables aux sciences Européennes, ouverts, et cependant déjà forts en chinois. Mais ces deux qualités se font de plus en plus rares, d'autant que les études de chinois ne semblent pas en progrès. — Si l'œuvre se développe enfin, il faudra songer encore à bâtir, tout sera pris au prochain semestre.

Continuez de prier pour cette œuvre, pour l'opportunité de laquelle tout le monde est d'accord, personne ne pouvant nier les résultats qu'elle peut donner à la religion en Chine.

***

4 mars 1909.

Il y a actuellement 94 élèves, presque tous anciens. Pour obvier enfin aux incertitudes, au vague du programme, on va essayer de préciser quelques buts par une préparation plus directe à certaines carrières qui semblent devoir être plus pratiques, qualité requise pour attirer nos étudiants.

La grosse difficulté, c'est que la préparation immédiate de branches spéciales réclame nécessairement un personnel considérable, sacrifice très dur pour la Mission qui a besoin de tant d'hommes pour l'apostolat direct. Un Père en district c'est facilement deux cents chrétiens de plus en un an ; vous comprendrez qu'on hésite à l'en retirer.

A l'Observatoire Magnétique de Lo-ka-pang. — *(Du P. de Prunelé.)*

Lo-ka-pang est une petite chrétienté du P. King (un P. Chinois) où le P. de Moidrey transporta en 1908, le matériel de l'Observatoire magnétique de Zi-ka-wei. Une petite résidence avec un bureau, une salle à manger, un cabinet de photographie, 5 ou 6 chambres, plus deux autres petites maisons situées dans le jardin, et spécialement aménagées pour les instruments, voilà ce qu'entoure en pleine campagne un grand mur hérissé de verres, que l'on aperçoit plus d'une demi-heure avant d'arriver.

Lo-ka-pang possède aujourd'hui à une heure de distance son chemin de fer et sa petite gare sur la ligne de Chang-hai à Nankin.

En la fête de S. Thomas avait lieu le dîner d'inauguration.

Les provisions vinrent en barque de Zi-ka-wei, par les canaux. Il y en a partout des canaux dans ce pays-ci, en plus grand nombre même que les routes en France. A tel point que les Chinois, ayant proposé au P. de Moidrey de relier par une route à leurs frais, son nouvel observatoire à celui de Zi-ka-wei, moyennant que lui, P. de Moidrey, paierait les ponts, il s'en trouva *seize* à faire sur le parcours. A 400 ou 500 piastres le pont, calculez celui des 2 partis qui gagnait au marché ! — Les scolastiques vinrent à pied, méditant jusqu'à Chang-hai. A 8 heures le tramway cueillit en route les retardataires et, ronflant comme une toupie sous l'afflux du courant, piqua sur la nouvelle gare située sur la concession Anglo-Américaine.

Nos vieux missionnaires n'en reviennent pas de voir aujourd'hui circuler partout ces jolies petites voitures électriques en des lieux qui n'étaient que des terrains vagues et marécageux, il y a 5 ans.

— La gare Sino-Anglaise de Chang-hai-Nankin, à peine achevée, est faite de briques rouges et jaunes, avec des arcades et des colonnes. Elle est haute, lourde et mastoque, mais confortable.

Les wagons aussi sont confortables. Les Chinois, se lançant dans le progrès, ont pris là encore, comme point de départ de la civilisation, ce qui se fait de mieux en Europe. Les 3[es] classes en pitchpin, à couloir, ont de grandes et larges vitres, un lavabo dernier genre avec une épaisse glace d'un mètre carré (taillé en biseau), un W. C. washdown, avec son bloc de gazoline rose, ses serviettes hygiéniques, etc...

Les secondes, très élevées, sont à couloir et disposées comme les wagons suisses. Les voyageurs se font vis-à-vis deux à deux, séparés par une table à bascule sur laquelle le restaurateur en livrée, apporte à toute heure les élucubrations culinaires du Wagon-Restaurant. A la portière, glace, volet ou moustiquaire, à votre gré. Lumière et sonnette électrique à portée de la main. Enfin tout ce qui se fait de mieux. Et même quelque chose que vous n'avez pas dans vos trains de luxe. Un domestique passe de temps en temps avec une pyramide de petites serviettes échaudées (trempées dans l'eau bouillante et tordues), moyennant quoi vous pouvez à toute heure vous donner sur la figure une sensation de fraîcheur et l'illusion de la propreté.

En revenant nous avons écrasé un homme, un Chinois. Le train s'est arrêté un instant et est reparti. Cela vous fait frémir. Ici cela paraît presque ordinaire, tant cela est arrivé souvent. On est presque tenté de dire : « Que ça ? » Tout de même le P. Hermand qui était dans le train, tout crotté, et s'était pour cela caché en 3[e], entendant parler d'accident, descendit et donna sous condition l'absolution à un cadavre affreusement mutilé. Il y a 2 ou 3 mois, le tramway de Zi-ka-wei coupa de la sorte une femme en deux. Insouciance, désir de créer des ennuis, suicide ?... il peut y avoir de tout cela chez ces malheureuses gens. — Dans le train, j'avais en face de moi le P. Courtois, qui nous fait l'histoire de son hégire à Ngan-king, en janvier dernier. « ... Comme quoi harassé de fatigue, après une journée de chasse aux oiseaux rares (le Père est chargé du musée) il arrêta en rase campagne, le train de Son-kang à Ngan-king, lancé à toute vapeur. Arrivé à une petite station inachevée, avec M. de la Touche (des douanes de Ngan-king) on nous dit que le train ne s'y arrêtait pas. Nous voulûmes alors gagner sur la voie la station suivante, mais le train nous rattrape à mi-chemin faisant résonner sa sirène pour nous faire signe de nous ranger. Mais bien au contraire, je me suis mis à courir sur les rails en avant du train, agitant mon

mouchoir et faisant signe d'arrêter. Voyant 2 Européens avec des fusils, le mécanicien stoppa. Tout le train mit la tête à la portière. — Nous montâmes, dit le P. Courtois, refusant de payer avant explication et protestant ferme contre une Compagnie qui brûle ses stations avant de les construire. »

Mais revenons à Lo-ka-pang. Le P. de Moidrey y a formé 2 secrétaires chinois, qui y font seuls, heure par heure, presque à longueur d'année, les observations. — « Êtes-vous sûr d'eux? » demanda l'un de nous. — « Absolument, répondit le Père, ils font les relevés et calculs habituels aussi bien que je les pourrais faire. J'ai mis du temps à les former, mais jamais je ne les humiliais lorsqu'ils se trompaient. Cela m'arrive aussi, leur disais-je, mais je crois qu'il y a ici une petite erreur, etc... Quand il m'arrivait de me tromper, je le leur disais pour les encourager. Aujourd'hui, ajoutait le Père, je ne suis qu'un vieux rouage inutile... » Dans la chambre où sont les appareils enregistreurs, les déviations des aiguilles aimantées s'enregistrent elles-mêmes, nuit et jour sur papier photographique. Tout est merveilleusement organisé pour isoler les appareils de toute espèce d'influence étrangère. On est prudemment invité à vider ses poches de tout objet de fer ou d'acier avant d'y entrer; l'obscurité la plus complète règne dans la salle. Entre les 2 murs, une épaisse couche de paille. Le pied des appareils est molletonné, couvert, ouaté. On a remplacé par le cuivre tout ce qu'on fait en fer dans les maisons ordinaires.

C'était le jour de S. Thomas. L'après-midi, nous chantâmes le salut dans la petite église de la chrétienté. Un petit nombre de pêcheurs y assistaient, laissant leur barque accrochée sur la rive du canal. Le soir à 7 h. ½ nous étions de retour à Zi-ka-wei, après une excursion que nous aurions mis au moins 2 jours à faire, il y a 4 ans! Ne nous plaignons pas trop du progrès!

Au Seng-mou-yeu. — *(Du P. Haouisée.)*

20 janvier 1909.

Les bonnes Mères-Auxiliatrices travaillent beaucoup dans leurs diverses œuvres, depuis les ouvroirs, les pensionnats de chrétiennes et de païennes, les orphelinats, les Présentandines, jusqu'à la crèche où tant de petits viennent trouver un doux berceau et souvent mieux encore, le paradis. A propos de ces petits, une histoire glanée l'autre jour, toute simple, toute fraîche, c'est ma sœur qui me l'a racontée.

Il y a quelques semaines, une petite fille se présente à la porterie. C'est une païenne. Elle a 8 ans. Craintive, tremblante, elle offre un petit paquet qu'elle tient serré sur sa poitrine.

Qu'est-ce? — C'est ma petite sœur, répond la petiote. Papa est fumeur d'*opium*, il ne travaille pas et nous sommes 3 enfants. Bien souvent, nous n'avons rien à manger. Aussi Papa a-t-il dit qu'il y avait bien trop de monde à la maison et qu'il ne voulait pas garder ma sœur. Des voisins nous ont dit qu'à Zi-ka-wei, au Seng-mou-yeu, on acceptait les petits enfants et Maman m'a dit de vous apporter bien vite ma petite sœur. — Et la grande sœur a pris la petite dans ses bras. Elle avait une heure de chemin, mais malgré ses petits pieds mutilés, elle s'est dirigée en toute hâte vers Zi-ka-wei.

Chemin faisant, un passant à qui elle demande de lui indiquer le Seng-mou-yeu, lui propose de l'aider à porter son fardeau. Et la petite de se récrier: Oh! non, c'est ma petite sœur dont Papa ne veut pas; je veux la porter moi-même. Il se contenta de l'accompagner jusque chez les Mères. Là il lui fallait laisser sa petite sœur, mais ce ne fut qu'en sanglotant qu'elle la quitta, malgré les promesses qu'on lui fit de la bien soigner. Après s'être détournée plusieurs fois, cherchant encore celle qu'elle venait de quitter, elle rentra triste dans sa famille païenne, pendant que sa petite sœur s'en allait peut-être au paradis, si, comme beaucoup, elle n'est venue là, que pour mourir. Daigne alors la petite sœur, devenue petit ange, venir sauver, à son tour, la grande sœur.

Chez les Petites Sœurs des Pauvres. — *(Du P. Monti.)*

10 décembre 1908.

Aujourd'hui, chez les Petites Sœurs des Pauvres, prise d'habit de deux Postulantes chinoises: ce sont les premières. C'est un prodige, car les Petites Sœurs ne ménagent pas l'amour-propre; et le Chinois qui tient tant à la face! L'une d'elles avait été reprise par sa mère, mais elle s'est échappée de la maison et est revenue à la communauté. A la Tour St-Joseph, on hésitait à la recevoir, mais la Mère Visitatrice a tranché le cas. Celle qui s'est enfuie de chez elle est poitrinaire; la Mère Visitatrice a passé outre à cause de sa générosité.

Monseigneur a présidé la cérémonie. Le P. Ministre du Scolasticat, le P. Ducoux et le P. E. Beaucé, ont été y assister; tous les deux ont une sœur dans la Congrégation des Petites Sœurs.

J'ai visité l'établissement. Toujours la même propreté, le même art d'utiliser les moindres riens. Chaque vieux et chaque vieille a son lit muni du moustiquaire. Jamais de leur vie, ils n'ont été si bien logés. Vieux et vieilles s'habituent à aider les Petites Sœurs. J'ai admiré surtout la propreté de la maison; c'est qu'on a du mérite à être propre quand on a des Chinois comme pensionnaires.



Le jour de la fête de S. Joseph, renouant une vieille et pieuse tradition de Laval et de Jersey, les scolastiques ont visité les vieillards des Petites Sœurs des Pauvres. C'était la 1re fois ici.

Nous arrivons vers 2 h., et nous étions à peine entrés que les corridors nous apportaient les bourdonnements des salles. Vous auriez dit cent ruches d'abeilles. C'était la manifestation de la joie bien permise en ce jour de fête, c'était une expansion un peu plus communicative, des réflexions un peu plus animées et aussi la suite inévitable d'un bon dîner, car on venait d'avoir un petit *extra.* Oui, on avait eu un petit extra payé par les notables chrétiens de Tong-ka-dou. On avait même servi du vin chaud; or les têtes chinoises ne sont pas aussi solides que les têtes normandes; il en faut peu pour les mettre en gaieté. On était donc gai, un peu excité même, mais ce n'est pas tous les jours fête de S. Joseph. Et puis les Petites Sœurs étaient là prêchant la paix par leur attitude toujours aussi calme, toujours aussi bonne. Nous arrivions pourtant à propos pour distraire les vieillards. La fanfare du Lao-dang nous accompagnait. A peine eut-elle attaqué une polka quelconque, que quelques vieilles croyant sans doute assister à une cérémonie religieuse, font le signe de la croix. Puis ce fut le calme béat, écoutant tout yeux, tout oreilles. Après, ce fut un second signe de croix pour certaines auditrices et un « Oh! ya! hiang-lai! » Oh! comme ça fait du bruit, ce qui veut dire, à leur sens, comme c'est beau!

Après l'audition de la fanfare, chacun s'en fut à la chapelle. Avant le salut, sermon du P. Schérer, qui, cette fois, avait demandé du temps, pour se préparer à être court. De fait, il ne fut pas trop long, et, comme toujours, apostolique, émouvant. Et pendant qu'il parlait, on voyait, çà et là, un auditeur chuchoter quelques mots à son voisin. C'étaient des chrétiens qui corroboraient les arguments du Père pour leurs voisins païens.

Après une entrée de la fanfare, nous chantâmes le salut, et au sortir de la chapelle, nous servions le goûter. Mais l'habitude de réserve existe ici comme à Laval et à Jersey, et les gâteaux que nous donnions prenaient aussitôt le chemin du tiroir; ils seront si bons demain! Nous passâmes dans toutes les salles, sans oublier évidemment les habitants de l'infirmerie. Là, un vieux soldat, portant encore les cicatrices d'un coup de couteau reçu dans l'œil, pendant la guerre des Boxeurs, me rappelait un vieux soldat de Crimée et du Mexique, vieillard des Petites Sœurs à Jersey; c'était lui qu'on appelait le zouave et je le vois encore pleurant de joie quand je lui

remis trois rubans neufs (Mex., Ital., Crimée) que le P. Noyon avait achetés à Paris, pour remplacer les trois décorations qui, un jour, avaient disparu par mégarde dans la lessive, pendant qu'on lavait son pardessus!

Mais revenons à l'infirmerie: comme toujours on y fut privilégié, et c'est justice. La Bonne Mère fit chercher quelques flacons de dragées et sucreries que l'on ajouta aux gâteaux, et la distribution finie, savez-vous ce qu'elle fit? Elle mit le reste dans le fond du panier; puis... Vlan! au milieu de l'infirmerie! et, vieilles aussitôt de trotter dans la salle après les bonbons qui couraient, pendant que les plus impotentes, incapables de remuer, suppliaient les Pères de courir à leur place. Et les Pères couraient, grappillant les bonbons, heureux de dérider ces bonnes vieilles, si peu habituées auparavant à tant de gâteries, mais choyées maintenant par ces bonnes Petites Sœurs, toujours aussi dévouées, toujours aussi aimées. Et puis, c'étaient des mercis, des « zia zia Siang-kong, zia zia zennou », merci Pères, à n'en plus finir. Et pendant ce temps, heureuses du bonheur et de la joie de leurs grands enfants, les Petites Sœurs souriaient.

Vous devez commencer à me trouver long, mais comment quitter sitôt un sujet si intéressant! Un peu de patience donc encore, pour écouter quelques détails sur l'œuvre des Petites Sœurs à Chang-hai.

Les Petites Sœurs sont en ce moment, au nombre de 16, plus 2 novices et une postulante chinoises. Elles ont 230 vieillards, dont une soixantaine de païens et une quinzaine de païennes. Dans les salles, c'est ce que nous connaissons des Maisons des Petites Sœurs; le luxe de la pauvreté, et ce qui n'est pas peu dire en Chine, de la propreté. Les visiteurs sont émerveillés de voir ce que les Petites Sœurs ont pu obtenir des vieillards sur ce point.

Dans les dortoirs, ce sont aussi les mêmes couvertures aux morceaux multicolores, ici il y a en plus seulement la moustiquaire.

Vieux et vieilles ont appris à aider les Petites Sœurs dans les différents offices et passent les traditions aux nouveaux venus. N'était le langage, qu'on comprend moins, surtout celui des vieilles qui n'ont plus de dents, ce serait à se croire dans une de leurs maisons d'Europe. Quant aux Petites Sœurs, c'est évidemment la même gaieté, le même entrain à se dépenser sans compter, si bien que chaque fois que je vais chez les Petites Sœurs, j'en rapporte une bonne leçon de générosité. Il n'est pas jusqu'à la Petite Sœur Assitante qui ne me rappelle la Petite Sœur Marie de Laval, qui menait si rondement les jeunes Novices qui lui étaient confiés, surtout quand ils avaient mal fait le coin d'un lit!

Et comment viennent les aumônes? Ici encore, plus qu'ailleurs, il faut aller les chercher. Et elles vont les Petites Sœurs quêteuses. Aussi ont-elles, à cet effet, la voiture traditionnelle; est-ce sur le modèle connu, je l'ignore. Oui, elles ont une voiture et un bon cheval. Ce bon cheval, il est vrai, est borgne, mais cela ne fait rien à la chose, et je vous assure qu'il fait bonne besogne. Pourtant, même avec l'œil qui lui reste, ce bon cheval ne se peut conduire seul, et n'ayant pas de vieillard qui puisse faire l'office de cocher, force leur est d'en payer un, et ça coûte cher!

Et où va-t-on quêter? Tantôt sur les concessions européennes où les protestants eux-mêmes donnent beaucoup, tantôt dans la ville chinoise, surtout aux différents marchés. Un jour elles se présentent avec leurs paniers; un jeune Chinois, une oie sous le bras, se met à les précéder et, devant chaque étalage, fait un petit boniment en leur faveur. Donnez, disait le jeune quêteur, elles sont pauvres, ce n'est pas pour elles qu'elles demandent... et les marchands de donner, et les paniers de se remplir... Une autre fois c'est un Siun-pou, agent de police chinois, qui les introduit, et force gentiment les habitués de la halle à remplir les sacs des Petites Sœurs. Et comment ne donnerait-on pas, quand on voit passer, recueillies, ces anges de la charité et du dévouement, et comment aussi ne pas croire que cet apostolat vivant ne produise des fruits et n'éclaire plus d'un païen peu habitué à voir autour de lui pareille abnégation et pareille charité?

Les résultats obtenus déjà près de leurs vieillards sont en tout cas, fort consolants. Dans le courant de l'année dernière, il y a eu 103 baptêmes et 50 premières communions. La veille de S. Joseph, 19 baptêmes ont encore été donnés, 11 hommes et 8 femmes. C'est parfois dur d'instruire ces vieux et ces vieilles; pourtant tous y mettent une bien grande bonne volonté; cette vieille, par exemple, qui ne pouvant marcher qu'à genoux, en s'aidant d'un petit banc, demandait tous les jours à la Petite Sœur: « Est-ce pour aujourd'hui? » et se faisait descendre à la chapelle pour toutes les instructions. D'autres malades ont peur de mourir sans baptême, et supplient les Sœurs de les baptiser bien vite, afin d'être sûres d'aller au ciel, voir le Bon Dieu, ou, comme disent certaines, le Fa-lao-ya, Vénérable Monsieur. Tous ceux qui sont morts jusqu'ici, ont eu le bonheur de mourir avec la grâce du baptême.

Vous me permettrez bien encore un mot sur les aides des Petites Sœurs, dans l'éducation religieuse de leurs vieillards: les membres de la Conférence de S. V. de Paul de Tong-kadou. Ils ne sont qu'une dizaine, mais agissants, et c'est consolant de voir le bien que ces

chrétiens, qui ont le zèle au cœur, peuvent faire autour d'eux dans un milieu païen. Pour ne pas abuser, je me contente d'un rapide aperçu de leurs œuvres en 1908.

Ne pouvant, vu les mœurs du pays, visiter à domicile les familles pauvres, ils les secourent. Ils ont distribué, au cours de l'année dernière, plus de 5000 fr., soit comme secours en nature (viande, légumes, vêtements, cercueils...), soit comme secours en argent ou frais d'école. Chaque semaine, ils secourent régulièrement 73 familles. De plus, une fois par semaine, ils visitent et instruisent les pauvres de l'hôpital de Tong-ka-dou, deux fois ceux de l'hôpital général. Dans le 1er, il y a eu pendant l'année, 430 baptêmes, et dans le second 180, en tout 610, en danger de mort prochaine. Chaque dimanche ils visitent l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres, y font le catéchisme aux vieux et aux vieilles. Je vous ai dit le résultat.

Chaque dimanche aussi, un catéchisme est fait par un des membres de la Conférence, aux apprentis (90) des ateliers ouverts par eux.

Enfin, chaque samedi, ils se rendent dans les campagnes du Pontong, de l'autre côté du Wang-pou, rivière de Chang-hai, ils pénètrent dans les barques qui tapissent les bords et exhortent les païens. Ils ont ainsi gagné une quarantaine de catéchumènes; quelques-uns ont déjà reçu le baptême et d'autres s'y préparent. Puisse ce prosélytisme gagner de plus en plus! Nos chrétiens en plusieurs régions (par ici en particulier) très heureux de leur foi, semblent parfois en être égoïstes. Sans avoir assez à cœur de la communiquer, ils seraient plutôt tentés de mettre en pratique le *non coutuntur*. L'exemple de ces hommes qui, malgré leurs nombreuses occupations, tiennent à profiter de leurs loisirs et de leur position, pour semer le bien, montre pourtant quels coopérateurs les chrétiens pourraient être pour le Père. Et çà et là, dans la mission, on pourrait citer telle chrétienté fondée, en somme, par les chrétiens. Espérons que le feu gagnera, surtout si, nombreux, vous venez l'attiser.

Commission Internationale sur l'Opium. — *(D'après plusieurs lettres)*

L'idée d'une conférence internationale sur l'opium, est venue d'Amérique. L'évêque protestant Brent, qui fut président de la commission américaine (1905) pour combattre l'usage de l'opium aux Philippines, fit remarquer au président Roosevelt que le vice de l'opium ne saurait être combattu que par des mesures internationales.

Le 1 février 1909, la conférence internationale (finalement elle a pris le nom de « Commission ») a été ouverte dans la salle des banquets du « Palace Hotel » à Chang-hai, par un discours chinois de S. E. Toang-Tang, vice-roi de Nan-kin. Treize nations sont représen-

tées : Chine, Etats-Unis, Allemagne, Angleterre, Autriche, France, Hollande, Italie, Japon, Perse, Portugal, Russie, Siam. Le vice-roi est retourné à Nan-kin, le 3 février.

Lors de la séance inaugurale, M. L. Ratard, consul général de France à Chang-hai, président des Délégués Français, a pris la parole pour que le français, au moins au même titre que l'anglais, soit la langue adoptée à la conférence ; M. Kleimenow, consul général de Russie, soutient la motion, que, de source officielle, nous savons avoir été adoptée ultérieurement.

M. l'évêque Brent, des Etats-Unis d'Amérique, promoteur du mouvement, a été élu président de la commission à l'unanimité.

Dans son discours d'ouverture des travaux, nous relevons le passage suivant :

« Il m'échoit de prononcer avec amphase que ceci est une commission, et pour ceux qui sont informés — et vous l'êtes tous en affaires internationales, — une commission, n'est pas une conférence. L'idée d'une conférence a été suggérée, mais il a semblé sage de choisir cette forme particulière de préférence, parce que pour le moment nous ne sommes ni suffisamment informés, ni suffisamment unanimes dans notre attitude, pour faire une conférence avec grand espoir d'un succès immédiat.

» De plus, cette commission est temporaire, distincte de quelques commissions permanentes déjà existantes et, si nous voulons voir la source de notre origine, je crois que nous la trouverons dans les articles de la seconde conférence de la Haye, qui a prévu des commissions internationales d'enquête, lorsque des sujets, parents de celui que nous avons devant nous, surgissent entre les Puissances. J'ai confiance dans des résolutions unanimes et l'espoir que, peut-être, quelques recommandations d'un caractère pratique et sage, résulteront de ces résolutions. »

Il a été réglé que les minutes de la commission seraient rédigées en anglais et en français. Les séances seront secrètes, mais un comité de la presse a été nommé. Quant aux résultats de la commission on doit se souvenir qu'elle n'est pas appelée à régler la question de l'opium, mais à réunir les matériaux pour un règlement international et faire des propositions dans ce but. Des comités et des sous-comités ont été nommés pour étudier les diverses questions à l'ordre du jour.

Le 19 février, la commission avait déjà eu neuf séances pendant lesquelles elle s'est occupée des rapports et des mémoires qui lui étaient présentés par les représentants des diverses puissances. La Chine a promis de présenter prochainement un rapport sur les

revenus que le gouvernement central et les administrations provinciales retirent de l'opium.



Le 26 février, a eu lieu la 14e et dernière séance de la commission internationale de l'opium. — Les résolutions déjà adoptées ont été présentées, revisées par le comité nommé à ce sujet et finalement passées par la commission. Les voici in extenso :

Résolutions votées par la commission internationale de l'opium.

I. — La commission internationale de l'opium reconnaît l'indiscutable sincérité du gouvernement de la Chine dans ses efforts pour extirper la production du pavot et la consommation de l'opium dans l'Empire ; la croissante efficacité de l'opinion publique parmi ses propres sujets, qui supportent volontiers les effets de ces efforts ; ainsi que le réel, bien qu'inégal, progrès déjà fait dans une tâche qui compte parmi celles de la plus grande ampleur.

II. — En vue de la détermination prise par le gouvernement de la Chine pour supprimer l'habitude de fumer l'opium, ainsi que par les autres gouvernements dans le même but, la C. I. O. recommande que chaque délégation intéressée pousse son gouvernement à prendre pour la progressive suppression de l'habitude de fumer l'opium des mesures sur son propre territoire et dans ses possessions en ne perdant pas de vue les différentes coutumes de chaque pays visé.

III. — La C. I. O. émet l'avis que l'usage de l'opium, dans tout emploi autre que le but médical, devrait toujours être tenu par chaque gouvernement participant à la Commission pour un produit à interdire ou à frapper de règlements stricts ; que chaque gouvernement dans son mode d'administrer son système de réglementation devrait se donner pour but, comme essai opportun, d'enrayer progressivement l'augmentation du fléau. En rappelant ces conclusions résolutives, la C. I. O. reconnaît qu'il y a lieu à grandes variations dans les conditions des gouvernements intéressés, sur la nécessité désirable d'un second examen de leurs systèmes de réglementation, pour arriver à bénéficier des lumières de l'expérience acquise par les autres pays aux prises avec le même problème.

IV. — La C. I. O. trouve que chaque gouvernement représenté a des lois sévères, dont le but est directement ou indirectement de prévenir la contrebande de l'opium, de ses alcaloïdes, ses dérivés et ses composés sur leurs territoires respectifs et, d'après elle, elle estime que c'est aussi le devoir de tous les pays d'adopter telles mesures nécessaires pour s'opposer dans les ports de départ à tout

chargement d'opium, de ses alcaloïdes, de ses dérivés ou de ses composés, en destination des pays qui interdisent l'entrée de ces produits.

V. — La C. I. O. estime que déjà la fabrication sans restriction, la vente et la diffusion de la morphine constituent un danger grave et que la morphinomanie montre des signes d'extension parmi les populations. Cette commission en conséquence désire attirer d'urgence l'attention de tous les gouvernements sur l'importance énorme de mesures coërcitives à prendre par chaque gouvernement, sur son territoire et dans ses possessions, pour arriver à contrôler la fabrication, la vente et la diffusion de cette morphine, ainsi que des autres composés de l'opium, car il appert des recherches scientifiques que ces drogues sont susceptibles d'entraîner les mêmes abus et de produire les mêmes pernicieux effets.

VI. — La manière dont a été constituée la C. I. O., ne lui permet pas de rechercher, au point de vue scientifique, les remèdes contre l'opium, pas plus que les propriétés et effets de l'opium ou de ses composés, mais elle déclare que de telles recherches seraient de la plus haute importance. Aussi désire-t-elle que chaque délégation puisse recommander cette face de la question à son gouvernement pour que ce gouvernement puisse faire ce qu'il jugera nécessaire.

VII. — La C. I. O. pousse vivement tous les gouvernements, qui possèdent en Chine des concessions ou des établissements dans lesquels n'auraient pas encore été prises des mesures effectives relativement à la fermeture des fumeries d'opium, à faire quelques pas dans cette voie aussitôt que cela leur sera possible, comme la mesure en a d'ailleurs déjà été adoptée par plusieurs autres gouvernements.

VIII. — La C. I. O. recommande vivement à chaque délégué de pousser son gouvernement à entrer en négociations avec la Chine en vue de prendre de rapides et effectives mesures dans leurs différentes concessions et établissements en Chine pour y interdire le commerce et la fabrication de remèdes contre l'opium qui contiennent encore de l'opium ou de ses dérivés.

IX. — La C. I. O. recommande à chaque délégué de pousser son gouvernement à appliquer ses lois sur la pharmacie à ses nationaux dans leurs districts consulaires, dans leurs concessions et dans leurs établissements en Chine.

***

Comme suite à ces résolutions le 8 mars, le Régent a dit au conseil de prendre de strictes mesures contre l'opium le plus tôt possible.

La Cour Suprême par un décret impérial du 15 mars 1909, a décidé qu'à partir de l'année prochaine tous les terrains qui en ce moment sont, dans les provinces, ensemencés de pavots, devront dans un an porter des céréales.

On semble poursuivre tous les mandarins, fumeurs d'opium... La campagne contre l'opium semble donc (on a été trompé tant de fois) réelle. On dit que la Chine voudrait avoir le monopole; les puissances étrangères, l'Angleterre spécialement, y consentiront difficilement.

Pour remplacer le revenu de l'opium, on vient de taxer le sel.

A Chang-hai, au commencement de janvier, la fermeture de la seconde série des fumeries d'opium sur la concession internationale, s'est faite sans encombre, et la majorité de ces établissements se sont transformés en autres commerces. La consommation des cigarettes va par contre en augmentant.

Péking, 19 mars. Des lois strictes pour la punition de ceux qui cultivent secrètement le pavot ont été rédigées et seront ajoutées au nouveau code pénal. La punition comprend la bastonnade et le bannissement.

La culture de l'opium est encore tolérée cette année au Chan-tong, moyennant force impôts.

Depuis le 1er avril 1908, l'usage de l'opium est interdit aux Philippines et l'importation n'en est permise que dans un but sanitaire. Il faut cependant reconnaître que ces mesures n'ont pas empêché le développement de la contrebande,

La lutte contre l'opium au Fong-hien. — *(Du P. de Bodman.)*

15 octobre 1908.

1. Les cultures d'opium n'ont été cette année que d'1/5 environ des années précédentes, et de 1/10 du total des terres cultivées. — 2. La cause de cette diminution est la crainte de l'ingérence officielle toujours vexatoire et arbitraire. — 3. On dit généralement que le récent édit du vice-roi interdisant absolument cette culture sera obéi. — 4. Le prix d'une once d'opium est de 500 à 600 sapèques, le triple environ des années précédentes. — 5. L'impôt sur l'opium ne se perçoit pas sur les cultivateurs, mais : *a*) sur les entrepreneurs, qui moyennant une patente de 50 taëls par an, sont les intermédiaires officiels entre le cultivateur et l'agent des grandes maisons d'opium du Sud (Tchen-kiang et Chang-hai surtout); *b*) ces agents doivent porter l'opium ainsi acheté des entreprises locales, au « Bureau général des douanes sur l'opium ». Là les caisses sont pesées et la douane prélève en argent la valeur de 115 onces sur 100 livres (soit environ 7 0/0); les années précédentes, la taxe n'était que de 35 onces

(soit environ 2 0/0). — 6. Les fumeries publiques sont fermées. Il n'existe jusqu'ici pour toute la sous-préfecture qu'un seul bureau ayant le monopole de la vente de l'opium. Ce bureau porte le nom ironique de « Bureau pour interdire l'opium »; on y gruge arbitrairement les acheteurs, voire même qu'on les livre au mandarin. Les fumeurs ne sont pas encore inscrits et ne reçoivent pas de permis. — 7. On n'emploie guère ici comme remède que des pilules, plus ou moins fortement dosées d'opium.

Ce qui précède, je ne l'affirme que pour le Fong-yien, bien que j'aie lieu de croire la situation semblable dans les sous-préfectures voisines.

L'Armée Chinoise. — *(Du P. Chevestrier.)*

Zi-ka-wei, janvier-avril 1909.

De Ngan-king, le P. Lemour est venu par ici pour traiter des affaires avec Monseigneur et le Consul de France. Il nous a dit que l'armée chinoise, réunie en automne pour les grandes manœuvres, a fait sur les officiers européens une grande impression. Ceux-ci ne s'attendaient pas à trouver des régiments entièrement organisés, des soldats disciplinés, se tenant fort bien, manœuvrant avec une précision irréprochable. Ils ont des canons magnifiques, des fusils perfectionnés, des aérostats militaires. Cent mille hommes ainsi équipés seraient de très redoutables adversaires s'ils avaient de bons officiers. Mais ici se trouve le défaut de cette moderne organisation. La faveur, la protection, l'argent, — suivant l'habitude séculaire, — président trop, encore, au choix des chefs. On a remarqué, paraît-il, d'assez nombreux capitaines et officiers supérieurs qui ne portaient pas plus de vingt ans. Étant donné le défaut absolu de préparation éloignée, — (les études chinoises n'ont rien à voir avec l'instruction moderne), — comment ces jeunes gens ont-ils pu entre dix-sept et vingt ans se former au commandement de troupes modernisées?

A présent, on multiplie les écoles militaires spéciales. Le mal aura donc son remède. Pourtant, jusqu'ici, le besoin pressant a fait expédier trop hâtivement les élèves-officiers.

Le ministère de la guerre vient d'enrôler 750 étudiants pour aller se spécialiser dans une école militaire; 70 instructeurs, classés en anciens, cadets et assistants, ont été également engagés.

Les soldats de la garde mandchoue devront être formés à l'école militaire moderne de Pao-ting-fou. Contrairement à l'usage des écoles militaires, les soldats de la garde, avant même de servir à Péking, recevront une solde. Environ 50 élèves de l'école des nobles de Péking, qui pendant l'été auront fréquenté l'établissement, doivent

obtenir une place d'officier dans la garde. Les plus âgés d'entre eux (ils ont à peu près 30 ans) auront aussitôt le grade de Major. Cette garde tiendra garnison, partie à Péking, partie dans les environs.

Bibliographie.

Vient de paraître à T'ou-sè-wè : Variétés sinologiques, nº 26, K'iuen-hio-p'ien (Exhortation à l'étude) par S. E. Tchang-Tche-tong, nouvelle édition enrichie du texte chinois, par le P. J. Tobar, S. J. L'ouvrage, remarquable pour les opinions de son illustre auteur sur plusieurs questions d'actualité en Extrême-Orient, peut rendre des services aux élèves en sinologie et aux Chinois étudiant le français. — Un vol., pp. IV-210.

Presque en même temps paraissait le nº 27 des Variétés sinologiques, Histoire du royaume de Ts'in (777-207 av. J.-C.), par le P. Albert Tschepe, S. J. — Un vol. grand in-8º, 18-388 pp. — « L'Histoire du royaume de Ts'in. Époque intéressante par la lente suppression du régime féodal et par l'unification des pouvoirs et des royaumes. C'est l'établissement du système gouvernemental, qui, à peu de chose près, dure aujourd'hui encore.... » (Préface.)

A travers le Kiang-sou.

En visite à Son-tcheou. — *(Du P. Haouisée.)*

Nous allons faire, si cela ne vous fatigue pas trop, une petite tournée, non pas épiscopale, mais comment dire? mandarinale ou mieux scolaire, vous pouvez choisir; nous allons accompagner le P. Schérer dans une visite à Sou-tcheou.

Sou-tcheou, la préfecture du Kiang-sou, la Venise Chinoise, est une ville de lettrés. Elle est à l'Ouest de Chang-hai, sur le canal impérial, non loin d'un grand lac, le Ta-hou, à proximité aussi de jolies collines qui commencent à émerger de la plaine et à jeter un peu de pittoresque sur la platitude du paysage du Kiang-sou.

C'est une ville où pullulent les écoles, grandes ou petites, surtout petites. Le P. Schérer les a visitées déjà plusieurs fois, et n'allait pas à Sou-tcheou pour cette fin, mais bien pour répondre à une aimable invitation de M. Fong, ancien directeur du collège de Nan-yang et aujourd'hui préfet des études dans une école récemment fondée par l'Inspecteur des écoles.

Devant aller à la chrétienté de Lao-ka-pang, pour la fête de la Toussaint, le P. Schérer part un jour plus tôt, et le samedi, 31 octobre, pousse jusqu'à Sou-tcheou avec le P. Diniz comme Socius. A la gare

M. Fong les attend; une demi-heure de voiture, autant à âne, et ils sont arrivés. Là ils apprennent que l'inspecteur des écoles averti de leur visite tient absolument à les voir; lui-même offre le dîner et se fait annoncer.

Au dernier moment le grand homme fait dire qu'il ne peut venir, retenu qu'il est par la visite du Préfet.

Que faire? On propose au Père de rester le soir, mais le Père répond qu'il doit aller à Lao-ka-pang, et en constatant qu'il agit comme le *Sage qui ne revient pas sur sa parole*, on n'insiste plus, mais on lui propose de revenir le lundi.

Le grand homme qui avait été sur le point de quitter le Préfet, pour venir saluer les Pères qu'il regardait, disait-il, *comme des envoyés du Ciel*, accepte la proposition.

Le P. Schérer retourne donc à Lao-ka-pang, après avoir fait passer un court examen aux élèves de l'école de M. Fong. Cette école ne compte que 40 élèves, choisis dans toutes les provinces. Conditions d'admission: être très fort en chinois, puis on étudie les langues européennes et surtout les mathématiques.

A Lao-ka-pang, c'est l'apostolat consolant: des confessions de braves pêcheurs; le jour de la Toussaint, 5 à 600 communions.

Le lundi, 2 novembre, comme c'était convenu, le P. Schérer et son Socius reprennent le chemin de la Préfecture. A la gare les attendait, cette fois, un mandarin, envoyé par le grand homme. Conduits d'abord au Ya-men, résidence officielle des mandarins, ils se rendent ensuite à ce que j'appellerai un Club où se réunissent mandarins et grands personnages de telle province.

Le grand homme, n'oubliez pas qu'il s'agit de l'inspecteur des écoles, les attend là pour les recevoir avec honneur en même temps et simplicité. Après avoir rappelé sa visite à Zi-ka-wei, visite qui l'avait tant charmé, il conduit ses hôtes dans le jardin. Ce jardin est semé de kiosques de formes variées, et c'est sous l'un d'eux en forme de bateau, dénommé pour cette raison Tch'oan-ting (bateau-pavillon) que les attendait, devinez?... un bon et succulent dîner. Mais nous ne serions pas en Chine, s'il ne surgissait point une histoire d'étiquette. La question est grave: où le grand homme va-t-il placer son hôte, se placer lui-même? Il voudrait rester à côté du P. Schérer pour lui causer, mais s'il le traite en hôte, lui doit se placer à la dernière place, et le P. Schérer à la place d'honneur.

Il y a une solution: qu'il le traite en mandarin, c'est-à-dire, qu'il lui donne la première place et qu'il prenne la seconde. C'est ce qu'il fit et pendant que le P. Diniz causait anglais avec M. Fong (dont j'ai parlé ci-dessus) le P. Schérer parlait chinois avec l'inspecteur sur

toutes sortes de sujets, sur les écoles surtout, mais même sur Dieu, à plusieurs reprises. Je ne veux pas vous faire une description des repas chinois, ce serait banal et vous avez lu partout la série de ces plats succulents, paraît-il, qui portent le nom suggestif de *nid d'hirondelle. ailerons de requin*...

On a dépeint partout les bâtonnets qui, tout à coup, se levant en masse n'attendent, pour mettre en exercice leurs grêles doigts de fée, que le Tsin-tsin « Je vous prie, je vous prie » du maître, qui n'est qu'une traduction élégante de : Attaquons.

Un trait pourtant : le P. Schérer voit devant lui une enveloppe ; vous, vous pensez que c'est le menu qu'elle contient mystérieusement caché sous son papier soyeux. Eh bien ! pas du tout ; elle contient — avouez que vous ne l'auriez pas soupçonné — une minuscule serviette qui sera changée deux ou trois fois pendant le repas et qui permettra de s'essuyer, de temps en temps, la bouche. Je dis, de temps en temps, car songez qu'elle est en papier, cette minuscule serviette, en papier très fin. Allez-y donc avec modération, si non ?...

Mais sortons vite des plats et élevons-nous pour entendre le P. Schérer qui ne peut manquer de porter un toast au grand homme, et de le féliciter d'avoir fait la Chine *suivre la voie droite.*

Ce toast devait être suivi d'un autre, de l'inspecteur des écoles. Celui-ci se lève, en effet, mais si ému (ce sont les paroles du P. Schérer) qu'il ne put presque rien dire, si bien que tout le monde en resta muet pendant quelques minutes ; ce qui, exagération à part, montre pour les Pères une véritable affection ou du moins une grande estime.

J'avais du reste oublié de vous dire que ce mandarin avait voulu inviter par télégramme le R. P. Recteur, à venir dîner ce jour-là. Après le dîner il continua à se montrer très aimable, très à l'aise aussi, tout à eux, si bien que plusieurs visiteurs de marque ne furent pas reçus. Une dernière délicatesse devait finir la journée ; non seulement il les fit accompagner à la gare par un mandarin, mais il donna des ordres pour leur payer leur billet.

J'ai été plus long que je ne l'aurais voulu d'abord, mais cela vous montrera un peu l'influence qu'on pourrait avoir par les écoles, à condition de bien savoir son chinois, afin de pouvoir se mettre en rapport avec une société que nous avons si peu atteinte jusqu'ici ; car, plusieurs de ces mandarins, encore qu'ils aient de nombreux préjugés contre nous, reconnaissent que nous voulons du bien à la Chine et nous estiment vraiment. Cet ancien directeur de Nan-yang, M. Fong, en est un bien certainement. Il est resté en relations avec nous, même depuis son départ d'ici.

Il y a quelques jours, il vient d'envoyer au R. P. Recteur, pour sa fête, deux jolies inscriptions en chinois, dont voici le sens littéral :

1° — « Vous faites fleurir l'éducation, vous entretenez le talent, et par là l'instruction se répand dans l'Asie Orientale. »

2° — « Assis sur un char de bonheur, à cheval sur la félicité, que vos années se prolongent autant que la montagne du Sud. »

Pour des Morts à Dang-koh. — *(Du P. Chevestrier.)*

24 novembre 1908.

Le P. Durand a fait une belle manifestation chrétienne à Dang-koh, près de Zang-zo, pour le 2 novembre. Dans la soirée de la Toussaint, il a mené en procession tous ses chrétiens jusqu'aux collines qui dominent la ville, et là, sur la tombe de trois de nos anciens Pères, a solennellement donné l'absoute des défunts. Il en a profité pour bénir cette ville populeuse qui étalait au-dessous de lui ses innombrables toits de tuiles sans cheminées. « Oh ! disait-il, si je pouvais chasser tous les diables de cette ville-là ! » Imaginez-vous ce que devait être cette démonstration religieuse, ces chrétiens se rendant à travers la plaine en chantant ou récitant des prières, vers la colline où se trouve le cimetière ? Jamais les païens de l'endroit ne durent être si édifiés qu'en voyant tant de recueillement et une si ardente foi.

Fête de Noël à Dang-Koh. — *(Du P. Durand.)*

Sah-li, 26 décembre 1908 (soir).

Très belles fêtes de Noël, hier à Dang-koh, j'ai eu 450 confessions et 975 communions.

Messe de minuit précédée d'une procession de l'Enfant-Jésus, de ma chambre à la crèche. Au moment où le Divin Poupon, que je porte dans mes bras, pénètre dans l'église par la grande porte, les clairons sonnent aux champs, et mon petit tambour fait merveille. Nous chantons ensuite devant la crèche (belle grotte en papier peint, avec toit en paille, semblable à celle de la chapelle domestique de Zi-ka-wei).

Nous chantons en chinois et de tout cœur, nos vieux Noëls français : « *Il est né le divin Enfant* et *Gloria in excelsis Deo* ». Je lis en chinois l'Évangile de la Messe de minuit, avec un petit commentaire bien senti, et nous terminons par le chant de l'*Adeste*.

Cette petite cérémonie de la naissance du Divin Enfant, fut très touchante, les enfants surtout et les parents aussi furent ravis. Après cela, je vous assure que tout le monde récita les prières de la Messe de minuit, avec un entrain merveilleux.

A 7 h., messe de l'Aurore, à laquelle une nombreuse assistance. A 9 h. ½, grand'messe en règle bien enlevée... mon lutrin (6 maîtres d'école et l'organiste) se perfectionne de plus en plus. C'était digne de Zi-ka-wei.

Mes petits enfants de chœur (servants de messe et céroféraires) rivalisent avec les chantres et commencent à exécuter les cérémonies pas mal du tout, lentement et avec ensemble. Pendant ce temps, mon administrateur fait la police dans l'église archicomble.

Après l'évangile, sermon sur la fête : 1° Bonne nouvelle, les portes du Ciel sont ouvertes. 2° Gloire à Dieu dans les Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Très bien écouté, quoique un peu improvisé.

Après dîner, vers 2 h., au moment de donner la Bénédiction du St-Sacrement et de faire mon catéchisme sur la fête, on vient me chercher pour une Extrême-Onction à Zi-vè... Vite en route! Pour aller plus vite, je pars à pied avec un batelier.

J'arrive à temps, auprès d'un bon vieux de 70 ans, très fervent. Je l'administre, le prépare au grand voyage et reviens, de suite, à Dang-koh... Après avoir fait mes 24 lis à pied : à 5 h. 3/4, j'étais de retour.

Cette petite course m'a permis de respirer un peu, et m'a reposé des deux jours de confessions précédents.

A 6 h., prière du soir, suivie de la bénédiction du T. S. Sacrement, et nous terminons par le cantique à N.-D. de Lourdes de Dang-koh, pour remercier N.-D. des grâces reçues pendant ces 2 jours, cantique chanté avec entrain par tous les chrétiens, hommes et femmes, même les petites filles de 3 ans le savent tout entier et le chantent.

Ces belles fêtes sont ma joie et ma consolation. Je suis heureux de voir mes chrétiens fervents et constants. Cela me fait oublier la fatigue. Je viens d'arriver à Sah-li, où commence demain la mission. (5 messes.)

En District. — *(Du P. Durand.)*

Dang-koh, 1909.

Congrégation de l'Apostolat de la prière : « Ces jours derniers, un certain nombre de mes chrétiens (38 hommes) ont fait une retraite fermée de 3 jours dans la résidence de la ville (Zang-zôh).

Trois bons jours passés entièrement avec le Bon Dieu, complètement en silence et sans sortir. Pendant tout le jour, il y avait des exercices variés, messe, instructions faites par un P. Chinois, que j'avais invité, lectures spirituelles en commun et en particulier, récitation du Rosaire entier en 3 fois, chemin de Croix, examen de conscience, visites au S. Sacrement, bénédiction du T. S. Sacre-

ment, etc... Nos chrétiens ont fait cette retraite avec beaucoup de ferveur et de recueillement. Les fruits en ont été très consolants. Plusieurs qui étaient peu fervents, se sont entièrement convertis. L'un d'eux qui ne pratiquait pas depuis 9 ans a rompu courageusement les entraves qui l'empêchaient de vivre en bon chrétien. Je remercie le bon Dieu des résultats obtenus, et j'en augure bien pour l'avenir. Voyant tous mes hommes dans d'excellentes dispositions, pour les aider à persévérer, je leur ai proposé à l'issue de la retraite de former une congrégation de l'Apostolat de la prière destinée à maintenir chacun dans la ferveur et à aider le Père dans son laborieux apostolat auprès des païens... Tous ont accepté avec enthousiasme ma proposition, et nous avons décidé que, chaque mois, un dimanche, nous aurions une réunion à la chrétienté de la ville où tous viendront faire la Ste Communion réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur et de Notre-Dame. A la réunion, je ferai une petite allocution et interrogerai chaque membre sur les œuvres de zèle qu'il aura accomplies pendant le mois. Je compte beaucoup dans l'avenir, sur le zèle de ces congréganistes pour m'aider à convertir les païens. J'espère dans la suite avoir pas mal de traits édifiants à vous raconter, grâce à eux...

Courses de missionnaire. « Ces derniers temps, j'ai eu beaucoup de malades à extrémiser. Ce qui nécessite souvent tout un voyage. Deux fois j'ai dû aller à l'extrémité de mon district (18 heures de barque)... en pleine nuit. J'ai extrémisé ces deux malades, l'un à minuit, l'autre à 1 heure du matin. Parti de Zang-zôh, à 4 h. du soir, j'y rentrai le lendemain à 10 h. du matin pour dire la messe.

Au catéchuménat. « Avant la retraite j'ai eu un catéchuménat pendant 6 jours, c'est-à-dire que j'ai eu à instruire du matin au soir pendant 6 jours, 36 hommes de mes catéchumènes, réunis aussi au Kong-sou (presbytère) de la ville... travail pénible, mais consolant. Parmi ces catéchumènes, il y en avait de jeunes et de vieux: la mémoire de ces derniers est bien un peu rouillée, mais ils ont si bonne volonté et si grand désir d'aller au ciel! Tel bon vieux, qui venait pour la 2e fois, avait appris le signe de la croix l'an dernier... Mais cette année, il l'avait oublié à moitié... A force de patience, on a pu le lui rapprendre, ainsi que l' « Ave Maria » et la doctrine nécessaire... J'avais un P. chinois pour m'aider, 3 chrétiens bien instruits et 4 élèves de Zi-ka-wei (mes paroissiens). Tout ce monde a si bien travaillé, qu'à la fin du catéchuménat, j'ai eu la consolation de donner le baptême à 11 de mes catéchumènes! Le soir, après le souper, pour se reposer des fatigues du jour, il y avait projections lumineuses, la vie de N.-S. J.-C.; ces magnifiques tableaux expliqués

par le P. Yang étaient une prédication vivante très appréciée de mes gens. Merci aux généreux bienfaiteurs qui m'aident ainsi à instruire les pauvres païens !... »

***

20 mars. — Nous avons eu dernièrement la visite de Mgr, dans la section de Sou-tseu, dont je fais partie... Du 25 février au 10 mars, j'ai accompagné Sa Grandeur dans les différents districts de la section. Les chrétiens se mirent vraiment en frais, pour recevoir dignement leur évêque. Ils avaient à cœur de prouver aux païens (qui viennent en grand nombre voir les cérémonies) qu'ils honorent dignement leur grand homme (l'évêque).

Les églises étaient partout magnifiquement décorées et tendues de belles tentures en soie, des lanternes à profusion..., dehors des arcs de triomphe, des guirlandes, des bannières, etc., des pétards, des musiciens ; rien ne manquait.

Dans plusieurs chrétientés il y a eu jusqu'à 5 et 600 confirmands, le même jour. Les confessions et les communions ont atteint 7 à 800.

Mgr est resté 5 jours dans mon district. A Dang-koh, mon centre, il a célébré 3 messes. La réception et les cérémonies ont été magnifiques, au milieu d'une affluence considérable de fidèles.

Parmi les confirmands, il y avait de nombreux néophytes et parmi eux des vieillards qui venaient tout émus s'agenouiller aux pieds de Sa Grandeur.

A Sou-tseu, une femme de 40 ans vint recevoir la confirmation. Son histoire montre combien la T. S. Vierge est bonne pour ceux qui se confient en elle. Le père de cette femme était mandarin et riche. La nourrice qu'il donna à sa fille était chrétienne. Elle mit au cou de l'enfant une médaille de la Ste Vierge et, plus tard, lui parla de la religion. La jeune fille ayant grandi, ne voulut plus se séparer de la médaille de N.-D. Malgré l'opposition de ses parents, elle désirait être chrétienne. Dans ce but, elle refusa constamment de se marier avec un païen. Il y a quelques années, étant venue à Sou-tseu, elle put recevoir le baptême.

S. Joseph, hier, le jour de sa fête, m'a envoyé un bon Lao-papa (vieux papa), comme on dit ici, païen de 76 ans. Ce vieillard qui n'a aucun parent pour le soigner, venait me prier de le faire entrer chez les Petites Sœurs à Chang-hai. Tout heureux et rendant grâces à S. Joseph, j'ai écrit aussitôt en sa faveur. Il ne se doute pas, ce pauvre païen, que l'entrée chez les Petites Sœurs, c'est le chemin du Ciel pour lui et le salut de son âme !

Précédemment, c'est une petite fille d'un jour que la Ste Vierge

m'envoyait. J'étais dans une de mes chrétientés, nommée Sen-mou-dang (l'église de N.-D.); une femme chrétienne m'apporta une toute petite fille qu'elle venait d'arracher à la mort. Les parents païens, trouvant qu'ils avaient assez d'enfants et ne voulant plus de filles, avaient résolu de la faire périr. Heureusement que les voisins étaient chrétiens, ils se firent donner l'enfant et vinrent tout joyeux me l'offrir. Je la baptisai aussitôt et la mis sous la sauvegarde de N.-D., en l'appelant du nom de Marie. Encore une âme chère au Cœur de N.-S. qui devra son salut au petit sou de la Ste Enfance. La petite Marie est maintenant à l'orphelinat de Dang-koh. Et dites que l'infanticide n'existe pas en Chine! C'est chose courante parmi les païens. On se débarrasse des petits enfants dont on ne veut pas.

25 mars. Je continue ma lettre interrompue. Ces jours derniers, depuis la fête de S. Joseph, jusqu'à l'Annonciation, j'ai eu un catéchuménat de femmes. Une vingtaine de femmes sont venues apprendre les prières et étudier le catéchisme. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à les réunir et à les faire rester quelques jours avec les marmots qui font de la musique à leur manière. Et puis, apprendre le Notre Père, je vous salue Marie, je crois en Dieu,... retenir la doctrine, n'est pas chose facile. Avec de la patience, et le secours de N.-D., on y arrive à peu près. Hier soir, j'ai eu le bonheur de donner 10 baptêmes. C'est la consolation du missionnaire et la douce récompense de ses travaux et de ses peines, arracher les âmes au démon pour les donner à N.-S.

Histoire d'un converti. — *(Du P. Firmin Sen.)*

Li-li, 2 janvier.

Tout d'abord une bonne année, que je vous souhaite. — J'ai baptisé un couple, originaire du bourg « Zang-za », dont l'époux est nommé « Sse Lien-sen », autrefois élève d'école militaire à Tientsin; à l'époque des Boxeurs, combattant successivement contre eux et contre les armées alliées, par différents ordres. Puis il fut défenseur de Sa Majesté allant au Chen-si; un an plus tard, il était garde de leurs Majestés Impériales, de retour à Péking; ensuite il devint petit mandarin militaire à Péking même d'abord, et après, dans la province du Tché-kiang. Là les brigandages fréquents, qu'il ne pouvait pas empêcher, amenèrent sa destitution et l'arrêtèrent aussi dans la carrière des honneurs mandarinaux. Revenu dans sa patrie, il a demandé à être reçu au nombre des catéchumènes, il y a deux ans; voici qu'il est néophyte. Son bouton est bleu foncé avec titre de « Tou-sse ». Il est maintenant à notre service dans la pharmacie gratuite, combattant la maladie.

Mon école. — *(Du P. Hermand.)*

Kading.

« Ce matin, simple dimanche, mon église était archicomble, et encore 150 chrétiens débordaient dans la cour! J'ouvre mon école aujourd'hui: une vingtaine d'enfants, grâce à une affaire de crabes qui m'a fait déclarer à mes pêcheurs: « Si dimanche, je n'ai pas vos enfants, je ne m'occupe pas de vos crabes! » Et les administrateurs de crier: « Veux-tu bien, la mère, envoyer ton enfant à l'école, et plus vite que ça! » Les journaux ou le journal de Kading, commencent à me crier dessus: *All right!...*

En route pour une Extrême-Onction. — *(Du P. Hermand à sa famille.)*

Hier soir, tempête de vent et de pluie. Juste on vient me chercher pour aller donner une extrême-onction à 16 kilom. de là, à Né-ziang. Marée basse, pas d'eau dans les canaux, pas moyen de songer à ma barque. Les sentiers ont 25 cm. de boue! Pas une brouette ne peut y circuler. Il faudra aller à pied, dans la boue, le vent, la nuit affreusement noire. En route! Nous allumons chacun une lanterne, mes deux guides et moi. Ça fait un petit rond de lumière à 2 pas, juste ce qu'il faut pour ne pas aller donner du nez contre un arbre, ou piquer une tête dans un canal.

Quant à voir où on met le pied, inutile d'y songer, ce n'est qu'une flaque d'affreuse boue, il faut y aller courageusement, sans s'effrayer des chutes probables. De fait, un jeune homme qui m'accompagnait, a glissé 4 ou 5 fois, tantôt sur le nez, tantôt sur le dos. Mais un bon caractère, il en riait toujours. Et ces guides qui me demandent soudain si je connais bien le chemin, parce qu'eux ne le connaissent pas du tout! Je l'ai fait une fois déjà, moi; dans la nuit, je m'égare un peu. Oh! que cette marche de plus de 4 heures m'a paru longue et dure! Je trouve une pauvre malade de 24 ans, maman de 3 beaux bébés; j'arrive à temps encore. C'est magnifique de voir mourir nos chrétiens, paisiblement, tranquillement, sans larmes. Ils ne semblent souvent penser qu'à leur éternité.

10 h. du soir, je frappe à la porte de l'église. Tout le monde est couché et personne ne veut se réveiller. Je tempête, on m'ouvre, et je puis, enfin, à l'abri, me regarder non sans rire. Je suis trempé jusqu'aux os, et j'ai de la boue en couche épaisse jusqu'à la ceinture. Je demande à dîner. Rien dans la maison, et dehors, toutes les boutiques ont, depuis longtemps, tiré leurs volets. Et pourtant, je dévorerais un veau à moi tout seul. Pas de veau, pas même un bol de riz! Je trouve tout de même une espèce de confiture chinoise, de je ne sais quel fruit, et ce fut mon dîner.

Ce matin, debout à 5 h., je refaisais à jeun, la même route en sens contraire, mais toujours dans la boue, sinon sous la pluie, et tout seul. Mes deux guides n'étaient plus là, comme hier soir, me suivant, en récitant dans la nuit leur rosaire. A ce moment-là, depuis 4 h. du matin, auprès de la malade, ils récitaient les prières des agonisants. A 8 h. ½, je suis rentré à Sen-ka-keu, j'ai dit ma messe, après avoir confessé, fait le catéchisme et prêché; mais je tenais à peine debout, j'avais les pieds en sang. Heureusement le vent avait séché en partie les sentiers, et j'ai pu tout à l'heure venir jusqu'ici, 5 km. en brouette; je ne pouvais plus marcher! — »

Fête de Noël, à Tokatsen. — *(Du P. Hermand.)*

Ma fête de Noël a été magnifique, mieux que je ne l'espérais. Église comble à minuit et à la messe du jour; recueillement, beaucoup de communions. Après grand dîner de fête, en route pour Né-ziang. Là, je me trouve le bec dans l'eau, le petit vapeur qui fait le service, un affreux sabot, a des avaries et ne marche pas. Miséricorde! Si mes deux jambes avaient aussi souvent des pannes, qu'est-ce que je deviendrais? — 14 km., un rien! Je suis à 4 h. ½ à Kading où je trouve le P. Beaucé; il a eu aussi un beau Noël dans la chapelle trop petite. Mes petits écoliers pensionnaires ont été gâtés par lui, et le soir, nous avons fait un arbre de Noël à toute la bande, des images, des médailles, des petits riens, mais ç'a été une grande joie.

Puis, je crois bien que nous nous sommes couchés un peu tard.

Le 26, fête de S. Étienne, encore beaucoup de monde; je prêche, le Père dit la messe solennelle, puis un arbre de Noël pour les petites filles, venues de la porte du Sud. Départ en barque pour Né-ziang, à mi-chemin, nous avons failli chavirer, grâce à un coup de vent. Le P. Beaucé est rentré vite à Zi-ka-wei, à mon grand regret. J'espère qu'il a été content, mais je sais qu'à Kading tout le monde l'a aimé: « Un Père si bon, si doux! » Ce n'est pas comme moi, toujours grondant, toujours fâché! »

Une soirée dans une petite Chrétienté. — *(Du P. Hermand.)*

J'arrive à St-Joseph de Yao-wei, une heure avant ma barque qui glisse sur la vase des canaux. — 6 h. du soir. — Il fait nuit; bonne petite soirée, tranquille au milieu d'une couronne de 20 enfants et de 10 hommes. On cause, on m'amène un idiot de 30 ans, aveugle par-dessus le marché, païen encore par-dessus le marché! Il veut être chrétien et me demande de lui trouver un asile! Bah! le P. Supérieur de T'ou-sè-wè est si bon, il le prendra par charité chez lui, comme souffleur à la forge! Et d'une! Puis c'est mon petit Sen-zeding,

13 ans, qui voudrait entrer au collège de Zi-ka-wei, et plus tard au Séminaire! Ça c'est moins facile. La mère, veuve, est pauvre, et qui paiera la pension au collège? Obtiendrai-je une bourse?

Et voilà deux « tueurs d'oiseaux », lisez chasseurs, qui réclament mon appui contre laloi d'un petit mandarinet. Le dit mandarin, pour se faire des rentes, s'est imaginé, à l'instar du gouvernement français, d'exiger des permis de chasse! C'est du nouveau! « Eh! les païens doivent-ils aussi avoir un permis? — Oui. — Alors, c'est un impôt comme un autre, payez-le. » C'est égal, un de ces quatre matins, je mettrai mon flingot sur l'épaule, et je passerai sous le nez du mandarinet, histoire de voir si l'on me demandera un permis!

Et un autre qui vient pleurer dans mon gilet, parce qu'on lui a volé pour 6 taëls de bambous... « Mais, mon garçon, c'est l'affaire du garde-champêtre et non de ton curé! » Vais-je finir par me coucher?



J'ai aussi recueilli un bambin de neuf ans, orphelin, dont on m'avait déjà parlé, mais qu'on ne pouvait réussir à trouver. « Où étais-tu donc? — Au hasard, Père. — Où çà? — N'importe où! — Où couches-tu? — Où je me trouve. — Qui te donne à manger? — Il y a des jours où je ne mange pas! » Un lapin, ce pauvre gamin; un dégourdi, un peur de rien, même pas de la misère. « Comment t'appelles-tu? — « Zen-fôh (ce qui se traduit assez bien par le mot « Veinard » « Chanceux »). — Te voilà bien nommé, mon garçon, tu as eu de la veine, en effet, de tomber sous ma patte; et tu vas avoir la veine de t'en aller à l'orphelinat. On y remplacera ce que tu appelles ta culotte, un machin où il y a plus de trous que d'étoffe. En route! »

Pour varier, c'est un vieux païen que j'envoie aux Petites Sœurs. Celui-là parti, en voilà un autre, un aveugle qui vient postuler son entrée. On verra si la bonne Mère St-Gabriel a encore de la place.

Une petite affaire. — *(Du P. Hermand.)*

Kading, 1909.

Hier, j'ai passé mon dimanche à Né-men (Kading), d'où je vais partir tout à l'heure. C'était le 1er dimanche de la 10e lune. Et chaque dimanche des lunes paires me ramène ici où une population flottante vient se rassembler pour avoir la messe. Bonne matinée de curé jusqu'à 10 h., confessions, catéchisme, messe, sermon, un baptême. A 10 h., j'avale un bol de riz juteux avec deux œufs pourris et autres friandises du même genre, tout en causant à droite et à

gauche, répondant à celui-ci, interrogeant celui-là, bonjourant les hommes à gauche, les femmes à droite. C'est toujours la même petite gymnastique à laquelle je me livre quotidiennement. Je n'ai pas avalé la dernière bouchée que voilà la phrase attendue depuis longtemps, toujours la même : « Père, j'ai une petite affaire ! »

En voilà pour jusqu'à midi au moins ; donnons audience, jugeons, grondons, consolons..., je ne vous raconterai plus toutes ces petites affaires, c'est du linge à laver en particulier. Ça n'a rien d'intéressant et c'est toujours la même chose. Mais, voilà une « petite affaire » qui est singulièrement « grosse ». Depuis 3 semaines, le fils d'un des administrateurs de la chrétienté est en prison, avec 3 païens, accusés d'avoir dévalisé une barque de la « poste » où ils auraient volé 2500 frs. Sont-ils coupables ou non, je n'en sais rien ? Je ne veux pas aller trouver mon mandarin et lui dire : « Mon vieux frère, tu te trompes. Moi, je t'affirme que mon bonhomme est innocent. »

Le papa a l'air de comprendre cela ; seulement, comme c'est un bon chrétien, plein de foi, et qu'il a peur que son fils, comme tant d'autres, ne résiste pas au régime de la prison chinoise, un enfer, il me prie d'aller voir le prisonnier et de le confesser. Ça, bien volontiers. — Je dîne au galop et me voilà parti de mon pied léger pour la ville, précédé d'un messager qui présentera ma carte au sous-Préfet et lui tiendra ce discours, mais en style relevé : « Vieux frère, le Père te demande l'autorisation d'entrer dans la prison, pour confesser un chrétien ! Pour toi, ce n'est pas la peine de te déranger de tes petites occupations ; fume ton opium tranquillement, les pieds sur ta chaufferette, etc., etc.» Précautions inutiles ! Quand j'arrive au palais sous-préfectoral, un palais qui sue la ruine et la saleté, la garde est sur le seuil et me rend les honneurs ; on ouvre toutes grandes les portes du milieu réservées aux hauts personnages et un maître des cérémonies que je prends pour un palefrenier vient me dire : « Le grand homme veut recevoir le Père ! » Comment ? Mais je n'ai pas le costume d'étiquette, sauf mes bottes ! Mais... Mais... Tant pis ! L'invitation ne m'émeut pas plus qu'il ne faut, je n'en pâlis même pas et je réponds au palefrenier cérémoniaire : « Bien de l'honneur ! » J'enfile donc une suite de cours, je passe un nombre colossal de portes d'honneur, pendant que la foule entre par les portes de côté, et j'arrive sous une espèce de hangar où j'avise un gros monsieur. Celui-là, bien sûr, c'est le valet de chambre du sous-préfet. J'étais distrait, vous pensez bien, et me demandais quelles maladresses j'allais commettre ; je n'avais point repassé mon cérémonial ! La gaffe, je ne l'ai pas ratée ! Mon supposé valet de chambre n'était autre que le sous-préfet ; je m'en suis aperçu tout de même,

à peu près à temps, à son aimable salut. Kyrielle de grimaces d'usage, phrases banales! On se regarde comme deux roquets ou deux coqs qui vont se donner une pile! Sauf que nous avons tous deux l'intention de rester bons amis. M. Yang se montre très aimable, prévenant, déférant, et entame le premier la conversation sur le brigandage. Il faut aller doucement en cette affaire, réunir des preuves, etc... « Dans votre longue vie, me dit-il, vous avez certainement acquis de l'expérience. » Mais, mon vieux frère, ma vie n'est pas si longue que tu as l'air de le croire... et d'une. « Quel âge avez-vous donc? — J'ai vécu inutilement, 35 ans! — Pas possible. » Et mon sous-préfet de bondir de son divan, avec un geste descendant de sa main droite, depuis le menton jusqu'à la ceinture, qui voulait dire: « Avec une barbe comme cela! » Oh! la barbe, c'est un détail, à 18 ans, j'en avais autant, (mais je la rasais!...) Quant à l'expérience, ces affaires de justice regardent les mandarins; les missionnaires, eux, s'occupent des affaires des âmes. Sans doute, si j'avais un bon renseignement à donner au grand homme, je me ferais un devoir... Mais j'ai confiance en sa sagesse pour régler cette affaire suivant la justice..., etc... Mon sous-préfet se rengorge: « Oui, oui, vieux frère, vous allez voir comme je juge! Qu'on amène deux des inculpés! » Entrée des prisonniers, les fers aux pieds. A genoux devant nous, ils racontent comment ils ont été arrêtés. Ça fait peu la lumière. Quand ils ne disent pas la même chose exactement qu'aux interrogatoires précédents, le sous-préfet roule des yeux terribles et prend sa grosse voix... Comme c'est nul cette justice chinoise! Mon mandarin voulait en interroger d'autres. — « Inutile, lui dis-je, ce n'est pas à moi de juger, c'est votre affaire. Je vous demande seulement l'autorisation d'aller confesser un prisonnier. » Confesser, voilà un mot que le brave homme, tout bachelier qu'il est, féru de Confucius, ne comprend pas. Mais là, pas du tout. « Confesser, confesser! qu'est-ce que cela? » Un jeune homme qui m'avait accompagné fait un brin de catéchisme au grand homme qui comprend de moins en moins; il le dit sans fausse honte. « Ça ne fait rien, vieux frère, n'aie pas peur; il n'y a pas de sortilège là-dessous; permets-tu ou ne permets-tu pas que j'aille dans la prison? — Partout où vous voudrez, je vous accompagne. » Et le défilé commence... Moi, j'étais un peu curieux de voir une prison chinoise; lui ruminait toujours... « Confesser, confesser! Comprends pas! » Les geôliers ouvrent deux ou trois solides portes qui nous conduisent dans une enceinte carrée, close de hautes murailles. Quatre ou cinq grandes masures couvertes en chaume, grillagées en bois, sont les logements des prisonniers. Je crois bien que mon mandarin n'a point envie de

m'en montrer l'intérieur, ou peut-être craint-il d'y pénétrer avec moi, à cause de la vermine. Il fait apporter des bancs; cinquante personnes, soldats, geôliers, prisonniers, fers aux pieds et aux poings, une quinzaine de chrétiens venus avec moi, le personnel mandarinal, nous entourent. Mon chrétien prisonnier est amené. « Tu veux te confesser? — Oui, Père! — Bien, mets-toi là à ma gauche. » (Le mandarin était assis à ma droite). Et devant tout ce monde ébahi, mon homme se confesse, parlant bien bas; moi seul pouvais l'entendre. Je voyais mon mandarin qui se trémoussait. Décidément il comprenait de moins en moins et demandait à son voisin: « Qu'est-ce qu'ils font là? » Pour le rassurer, moi, je parlais assez haut, faisant une petite exhortation à mon chrétien et des recommandations.

Je savais bien que le sous-préfet n'y comprenait rien, pas plus qu'à la formule de l'absolution. Il avait pourtant l'air de se demander si je ne voulais pas le mystifier. « Tu vois, vieux frère, c'est ça se confesser! maintenant, c'est fini; je n'ai plus qu'à te remercier. A la prochaine! » Et je repasse toutes les portes d'honneur, et je sors de cette sous-préfecture presque aussi triste que la prison où mon mandarin a dû encore, un bon moment, chercher à comprendre ce mot « confesser ». Comprends, si tu peux, mon bonhomme; moi ça m'est égal, mon chrétien est confessé, c'est ce que je voulais.

P. S. — Je viens d'apprendre qu'après mon départ, le mandarin, craignant que, pendant la dite confession, je n'aie conseillé à mon pénitent de s'évader, avait fait mettre les fers aux pieds du chrétien. Quelle confiance!

Défaite des Protestants. — *(Du P. J. Mao.)*

Lo-ka-ghiao, 1908.

Un des plus grands obstacles à la propagation du Catholicisme vient des fausses doctrines semées par les intrépides et trop zélés protestants. Ils nous jettent dans une foule d'embarras, tâchent de détruire ce que nous avons édifié à grand'peine et nous vexent partout et de toutes manières. M. Haïdin, ministre protestant, Américain, habile médecin, s'était établi depuis de longues années avec deux ou trois compagnons, à la porte de l'Est de la ville de Kiang-yeng. Il ne se montra tout d'abord qu'à la partie N. E.; mais il y a 8 ans, il envahit tout à coup mon district au S. E. de la ville. A partir de ce moment il marcha presque parallèlement à moi, stationnant là où se trouvaient mes chrétientés et où je comptais en fonder. Il me créa difficultés sur difficultés. Nombre de familles, à cause des vexations de leurs voisins, viennent se déclarer catéchumènes; leurs voisins se font immédiatement protestants chez le Rd Haïdin. « Mais

M. Haïdin, lui dites-vous, vous vous trompez, vous avez affaire à de mauvaises gens, chassez-les!... » — « Pas du tout, vous répondra-t-il, je les ai inscrits dans mon cahier, je les soutiendrai toujours! » Et ainsi sans aucune distinction de bons et de mauvais, il recueille des adhérents. Dans l'espace de 3 ou 4 ans, il ouvrit une dizaine de postes et put compter sur ses listes plusieurs milliers de Chinois. Pour visiter toutes ces brebis très chères et surtout pour les diriger et les maintenir dans la bonne voie (!), il se servait d'une petite barque à vapeur. Chaque dimanche, de grand matin, il quittait sa résidence et parcourait tous ses postes dans une seule journée. A chaque station il donnait un beau sermon, ou plutôt une répétition plus ou moins ennuyeuse même pour ses auditeurs, des points capitaux de la doctrine protestante. Et voilà la course apostolique du Rd Haïdin terminée.

Mais voici la contre-partie et le fiasco désastreux de sa mission. Sur onze postes qu'il avait réussi à établir, et avec quelles sueurs! aujourd'hui il ne lui en reste que deux. Tous les autres ont été forcément fermés. Ce grand revirement n'advint pas sans raisons, mais voici la principale. Le Rd Haïdin, comme tous les autres protestants, ne cherchait que l'augmentation de ses adhérents, et les admettait sans aucun choix; les fumeurs d'opium, les voleurs, les joueurs, les concubinaires..., tous les vauriens sont les meilleurs sujets du Rd. Ils font nombre, embrassent le protestantisme aujourd'hui et le quittent le lendemain. De plus les hommes sont seuls à se faire inscrire, leurs femmes et leurs enfants restent païens.

Ceux mêmes qui se sont déclarés protestants, ne renoncent pas d'ailleurs à l'idolâtrie pour cela. Et ainsi comment peut-on espérer qu'ils soient constants et fidèles? Cette constatation doit remplir le Rd Haïdin de tristesse, mais l'avantage est pour nous. Au moment où les uns se déclarent protestants, les autres chrétiens, le simple peuple ne pouvant distinguer entre la vraie religion et les fausses sectes, est jeté dans le trouble et l'embarras. Mais après avoir entendu tout le tapage fait par les Protestants, les préjugés des simples s'augmentent contre les propagateurs de l'erreur, leurs sympathies et leur respect retombent alors sur notre religion, et ils viennent avec empressement à la vraie Foi.

« *Quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* », disait S. Paul. En effet, Dieu nous l'a bien prouvé pendant ces huit années; après tant de mécomptes et d'ennuis, il nous procure enfin la paix. Qu'il continue à nous protéger, et détruise encore les deux autres postes visités par M. Haïdin.

J'oubliais de vous parler de l'hôpital fondé et établi par lui, tout

auprès de sa demeure. Il est aujourd'hui très florissant, tous les malades y vont, même nos chrétiens. J'ai envoyé beaucoup de malades à l'hôpital de Lo-ka-wei, néanmoins à cause de la proximité, et du moins de dépenses à faire pour le déplacement, plusieurs fréquentent l'hôpital du Révérend. Cette œuvre lui donne une grande influence malgré l'insuccès de sa mission. C'est un point important : un nouveau problème à résoudre.

Types de Catéchumènes. — *(Du P. J. Mao.)*

Lo-ka-ghiao, 1908.

Joseph, âgé de 32 ans, fut baptisé cette année avec sa femme et son enfant. Il fut poussé à embrasser la sainte religion à la suite d'une sorte de maladie diabolique, sur laquelle je vous dois quelques détails. L'an dernier au mois de mars, son fils Jean, âgé de 6 ans, sortit un jour s'amuser avec sa petite sœur. Tout à coup il vit une très belle Dame. Il l'indiqua du doigt à sa sœur. Mais celle-ci ne vit rien. Rentré le soir à la maison, le petit Jean tomba malade et se mit à crier dans son délire : « Je vous emmènerai. » Son père, alors païen, fit beaucoup de superstitions, mais le diable ne quitta pas son enfant. Une chrétienne s'en vint un jour dire à Joseph : « Faites-vous chrétien et votre fils sera délivré. » Ajoutant aussitôt foi à ces paroles, Joseph invita les vierges et les chrétiens à venir chez lui chasser le diable. Les vierges jetèrent de l'eau bénite sur le corps de l'enfant et la dame quitta son lit. D'après les indications du petit malade, celles-ci recommencèrent à nouveau, et l'enfant s'écria que l'apparition était sortie de la maison. Deux ou trois jours après, le petit Jean était guéri. — Peu de temps après, ce fut au tour du père de tomber malade; il vit lui aussi la même dame qui le suivait partout. Il invita donc les vierges à réciter des prières, et à l'asperger d'eau bénite : et lui aussi fut délivré et guéri. Mais à quelque temps de là, pour nourrir les vers-à-soie, il fit une petite superstition, appelée tsai-tse ; le diable revint, la dame qu'il avait vue le suivit de nouveau. Le malade se fit transporter à l'église et s'agenouilla devant la vierge du Kong-sou, pour demander le baptême. Repoussé par la vierge, il lui dit : « Mon enfant ne fut délivré qu'une fois baptisé, je veux l'être moi aussi. » Et en effet dès que je l'eus baptisé, la dame disparut et il ne la vit plus. — Depuis lors, Joseph et Marie, sa femme, devinrent de fervents catéchumènes, assistant régulièrement à la messe et apprenant les prières. Cette année au catéchuménat, avant de suppléer la cérémonie, je demandai à Joseph : « Un chrétien baptisé peut-il faire des superstitions ? » — « Non, jamais, me répondit-il ; l'an dernier, j'ai fait le tsai-tse parce que je croyais que

c'était un point indifférent, mais le Bon Dieu m'a bien puni. » Et il me dit l'histoire que je viens de vous raconter.

2° L'an dernier, un bon vieux resta plusieurs jours au catéchuménat. Il n'apprit presque rien. Il revint cette année avec sa femme, mais cette fois ils connaissent tous deux parfaitement leurs prières. Comment les avaient-ils apprises ? « En hiver, me dit le vieux, nous avons invité une zélatrice, qui vint nous instruire chez nous pendant 70 jours ! » Si bien préparés, ils ont été baptisés avec leur enfant, âgé de 12 ans. Voilà un bon exemple pour les vieux, qui sous le prétexte de leur faible mémoire, refusent de se faire instruire.

3° Une famille adoptait, il y a quelque temps, un jeune homme de 18 ans. Son père adoptif, un bon néophyte, lui apprenait chaque soir les prières et la doctrine. Au bout de 6 mois, le jeune homme pouvait réciter le Pater, l'Ave, le Credo et les autres prières nécessaires. Mais son père voulait absolument qu'il achevât les prières du matin et du soir; il employa donc 6 autres mois pour continuer à l'instruire. Quand le jeune homme ne pouvait pas réciter sa leçon, il le punissait en le frappant de coups de bâton et le privait même quelquefois de nourriture. Cette année le jeune homme se présenta au catéchuménat. Il savait très bien ses prières, mais ne pouvait pas répondre aux questions nécessaires.

Son voisin, venu en même temps que lui, me dit un jour : « Père, auriez-vous la bonté de donner le baptême à ce jeune homme, autrement son père le battra encore », et il me raconta le procédé employé par son père adoptif. Aussi pour la consolation de ce dernier, je baptisai l'enfant à la fin du catéchuménat.

4° Nos néophytes se montrent très zélés pour la formation de leurs brus, lorsqu'elles ont été fiancées étant païennes.

Une néophyte, sous le prétexte de conduire sa bru voir l'église et le prêtre, l'amena au catéchuménat. Toute païenne, au commencement elle ne faisait que pleurer, ne pouvant s'habituer au règlement. Mais peu à peu elle changea, se mit à apprendre les prières, la doctrine et passa ainsi 15 jours chez nous.

Un vieux néophyte envoya son fils au catéchuménat et exigea que sa bru y entrât aussi. Celle-ci s'y refusa obstinément. Le vieux fit alors dire à ses parents : « Si vous ne voulez pas envoyer votre fille au catéchuménat, et la mettre à même d'être baptisée avant le mariage, je casserai les fiançailles. » Sous le coup de cette menace, les parents envoyèrent sans plus tarder leur fille au catéchuménat. Je lui donnai le baptême, et un mois après, je bénissais son mariage.

Au Siu-tcheou-fou Occidental 1907-1908. Relation annuelle. — (*Du P. Gain à Mgr Paris.*)

Monseigneur,

Gloire à Dieu! la pêche a été bonne cette année, au Siu-tcheou-fou. Ils sont déjà loin de nous les temps, où malhabiles à parer les bourrasques et à jeter le filet, nous revenions à la fin de chaque campagne répéter la parole désolée de l'Apôtre: « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. » Sur un signe du bon Maître, qui a eu pitié de nous, et a béni nos efforts, nous avons jeté le filet du bon côté. Voilà dix ans et plus que le ramenant à vos pieds pour la fête de S. Pierre, nous en retirons chaque fois plus de « cent cinquante-trois gros poissons », sans compter le menu fretin des enfants et des moribonds. Le nombre de nos baptisés adultes dépasse encore cette année de beaucoup le chiffre des poissons de Galilée. Le total des baptêmes donnés depuis un an dans nos huit districts, atteint le beau chiffre de 3477, dont 2021 ont été administrés à des adultes en bonne santé et dûment préparés. Sans doute, c'est une belle pêche. Aussi, comme les pêcheurs de Galilée, après avoir constaté le miracle, notre devoir est de nous prosterner aux pieds de N.-S., et de confesser sa Toute-Puissance.

Mais dans ce lac du Siu-tcheou-fou, que de poissons gros et petits, qui ne demandent qu'à se laisser prendre et transporter dans la barque de Pierre, et qui nous échappent chaque année, faute de bras pour tirer le filet. Ah! cette pêche au filet! que ne pouvons-nous faire comprendre nos signaux à nos compagnons de France, et leur faire partager nos joies et nos succès! « *Vado piscari.* — *Venimus et nos tecum.* »

En défalquant les morts et les émigrés, nous voici donc au nombre de 16,178 chrétiens avec une augmentation de 2646 sur l'année dernière. Cela fait ainsi une moyenne de 330 par district. Pour doubler ou tripler le nombre des baptisés, il suffirait de doubler ou tripler les districts, en mettant à la tête de chaque un Père expérimenté avec les ressources suffisantes. Si nous enregistrons 25,305 catéchumènes, V. G. sait que c'est un minimum. Sous divers prétextes, nous en refusons à longueur d'année, et, la mort dans l'âme, nous nous montrons de plus en plus exigeants, parce que nous ne pouvons suffire à la besogne, et que nous restons fidèles à la consigne de faire passer la qualité avant la quantité. Que de travail pour un Père, que de préparer un à un, pareil nombre de païens au baptême, ou d'enlever de leur cœur l'ignorance, la superstition, les erreurs, et les tares, entassées par tant de siècles de paganisme, pour y faire pénétrer, germer et fructifier la semence de la Parole divine. Mais

est-il, sur la terre, un travail plus noble, plus important, plus humanitaire et plus consolant? Quel beau champ de bataille, que ces écoles et ces catéchuménats fermés, où nos Pères épuisent toutes leurs forces physiques, morales et intellectuelles, au milieu des catéchismes, des instructions, des sollicitants et des soins de toute sorte. Ils tombent quelquefois dès les premières rencontres, comme notre bon et vaillant Père L. Ménez, après six mois de combats au Péi-hien. D'autres tombant minés par la fièvre, la fatigue, les privations, les insomnies, respirent un instant à l'écart, comme nous faisons chaque année pendant les chaleurs à Zi-ka-wei. Mais c'est pour revenir plus ardents recommencer les mêmes combats, tant que le bon Maître veut bien se servir d'eux.

Quand V. G., en novembre 1903, vint chez nous, faire sa tournée pastorale, nous comptions 6239 baptisés, et elle donna 2916 confirmations. Monseigneur Garnier, en 1897, n'avait confirmé que 454 de nos 1095 néophytes. A l'heure actuelle, sur nos 16,178 baptisés, il en reste 7569 au-dessus de dix ans qui n'ont point encore reçu le sacrement de Confirmation. Combien seront-ils dans un an? Qu'en attendant, Votre Grandeur daigne bénir cette partie de son troupeau, afin qu'il grandisse toujours en nombre et en mérite, sans oublier celui qui est,

de Votre Grandeur,
Monseigneur,
le fils humble et obéissant en N.-S.
Léop. Gain, S. J.

Débuts à Ou-toan. — *(Du P. Ferrand.)*

Ou-toan, 15 décembre 1908.

Je suis tout à fait installé à Ou-toan et j'ai fait connaissance avec mes chrétiens et avec mes païens. Quel pays de brigands! Si vous voulez des affaires, venez à Ou-toan. Vous voulez des histoires? Elles ne manquent pas ici. Il y en a tellement que ce ne sont plus des histoires, c'est la vie quotidienne, on n'y fait plus attention. En tout cas je viens de me payer trois jours de char pour aller passer vingt-quatre heures chez le P. Bondon. Le 3 décembre, profitant de la visite du R. P. Supérieur, il a inauguré sa nouvelle église à Tsiang-leou. Nous étions huit Pères et nous avons entendu plus de cinq cents confessions.

L'église toute neuve est jolie et d'un bel effet. Le portail extérieur, dans le style chinois, rappelle assez bien un gigantesque *pai-leou*, ou arche commémorative. L'intérieur de l'église est assez bien décoré de croix et de fleurs de lis peintes en jaune et bleu sur les murs

du chœur, sous la direction du P. Lucas Tchang. Les bois tout frais huilés resplendissent.

L'assistance à la messe était splendide. La veille, je m'étais ménagé l'audition de la prière du soir, dite en chœur pour la première fois dans cette église par près de cinq cents hommes et enfants; c'était magnifique, et j'étais bien ému en entendant l'acte de contrition.

Le lendemain, messe célébrée par le R. P. Supérieur, qui n'a pu prêcher, à cause d'un rhume pris à cheval en étant resté trop longtemps au soleil. Le P. Gain l'a remplacé.

Après la messe, salutation des hommes; il faut que tout ce monde qui débordait de l'église déjà trop petite, vienne faire la prostration au curé de céans, au R. P. Supérieur, à son vicaire général; il y en a pour une heure et demie!

Le lendemain soir, à 5 heures, je rentrais à Ou-toan, dans ma résidence. C'est bien la maison la plus propre, la mieux construite, la mieux aménagée, la plus jolie du Siu-tcheou-fou; c'est l'œuvre du P. E. Zi. J'ai le plaisir de constater en arrivant que les murs de mon enclos sont finis; maintenant les voleurs devront frapper à la porte et ne pourront plus passer par dessus les murs.

Depuis ma venue ici, je suis dans les briques, la chaux, le mortier, les échafaudages, les bois, le verre, le mastic, les pointes, etc., etc. J'ai eu quatre fours à briques pour me fournir cent vingt mille briques, à cinq sapèques chacune. Vous ne pouvez imaginer combien ces briques vous relèvent l'idéal! Et le mortier! Et les ouvriers! vingt-cinq à trente maçons tous païens, dix à douze menuisiers! Vous comprenez mon plaisir d'aller chez le P. Bondon; c'était ma première sortie depuis la rentrée; j'allais revoir des Pères et causer avec eux!

Et mon église? Elle n'est pas finie. Si elle est prête pour Pâques, je serai heureux. Les enduits sont faits; bientôt les bois seront huilés. Alors il faudra blanchir les murs, faire le macadam, ajuster portes et fenêtres... Je vous inviterai pour l'ouverture après Pâques.

Je vous ferai alors visiter les Toan, mes chrétientés. Dix portent le même nom: premier Toan, deuxième Toan, etc. C'est facile à retenir. Pour varier, il y a deux villages dans le cinquième Toan. Un homme ingénieux a appelé l'un: derrière le cinquième Toan, Heou-ou-toan, et l'autre: devant le cinquième Toan, Tsien-ou-toan. Moi j'ai l'honneur d'habiter dans Tsien-ou-toan. Relativement aux autres villages Tsien-ou-toan n'est pas très grand, mais c'est un marché assez renommé, placé autrefois à quelques lis du lac de Pei-hien. Cette année plus d'eau ici dans le lac; il s'est retiré à trente lis d'ici, ce qui est loin de faciliter les relations.

Et votre mission, me direz-vous? Je fais connaissance avec mes

chrétiens. Déjà j'ai visité mes vingt chrétientés. Tout ce monde-là est remuant, batailleur, voleur, brigand, etc. J'arrive dans une chrétienté, au troisième Toan. L'administrateur me reçoit chez lui, dans une école de campagne tenue par un vieux lettré, qui enseigne les classiques chinois à six élèves. Le vieux est en train d'avaler un bol de Hou-tou. A mon arrivée, il se lève et m'offre son bol. Je m'excuse et il ne me fait pas répéter. Je dis à l'administrateur : « Ce n'est pas l'école de livres que je veux voir, mais l'école de prières. — Père, c'est inutile de vous déranger; elle est en ruines; nous devons la rebâtir; quand elle sera réparée, le Père viendra la voir, etc. » A toutes mes instances, il oppose toujours quelque raison pour m'arrêter. Je soupçonne quelque chose et je pars de ce côté. Force lui est de me suivre. Nous tombons au milieu d'un festin servi à point dans mon école. On allait se mettre à table, à une vraie noce, un dîner à huit grands bols, ce qui en suppose bien des petits, sans compter les bouteilles de vin chinois. Au lieu de m'inviter, ils avaient l'oreille basse, et chrétiens et païens, venus là peut-être pour combiner plus tranquillement une affaire de vol ou de brigandage, se retirent les uns après les autres et j'ai le bon cœur de leur faire mettre à la porte leur dîner qu'ils vont partager plus loin, j'aime à le croire, en buvant à ma santé.

Le froid actuel ne vaut rien pour nous, constructeurs d'églises, ni pour le matériel, ni pour le spirituel. Demandez donc à N.-S. qu'il mette un peu de ferveur dans l'âme de mes chrétiens et de leur curé. Qu'en tous s'allume la flamme de l'amour divin... Priez pour nous et pour nos chrétiens.

Enfants de la Sainte Enfance. — Missionnaires et païens. —
(Du P. J. Vénel aux Elèves de N.-D. de Bon-Secours.)

Tsong-ming, 4 janvier 1909.

Avec mes souhaits de bonne année pour que vous deveniez tous des chrétiens d'élite, je vous envoie mes sincères remerciements pour votre généreuse aumône. Elle sera fidèlement employée selon vos intentions. Mon catéchiste n'a pas été peu fier d'apprendre qu'au pays de France, on s'intéressait ainsi à ses efforts.

Il a fallu habiller vos noms à la chinoise pour les donner au Baptême à des enfants recueillis et élevés par la Ste Enfance. Michel s'est métamorphosé en Mi-gna-eul, formant trois syllabes et s'écrivant avec trois caractères chinois. Jean est devenu Za-vang; Charles, Kia-lo; Henri, Enlico; Pierre, Pe-tou-lo, etc. Seul Guy, conservant sa grâce française, est resté Guy.

Vos noms ont vraiment porté bonheur à vos pupilles. Tous se

portent à merveille. Quelques-uns, confiés à des nourrices païennes jusqu'au moment où ils seront sevrés, ont déjà si bien conquis l'affection de ces femmes qu'elles parlent de se faire chrétiennes pour pouvoir garder leur nourrisson et l'adopter ensuite.

Les autres, restés à l'orphelinat, y ont bon appétit, je vous le certifie. Le biberon à la bouche, les yeux et les poings fermés, avec quelle ardeur ils travaillent! Comme le disait une directrice d'orphelinat, on voit bien qu'ils ne sont pas à la journée mais à la tâche.

Quand ils auront grandi, ils prieront pour vous avec tous ceux qui ici acquittent déjà en leur nom cette dette de la reconnaissance.

Vous voudriez savoir ce qu'est le missionnaire catholique aux yeux des païens. Je réponds que, bien que nouveau-venu ici, j'y bénéficie heureusement de la bonne réputation que se sont acquise mes prédécesseurs. En voici quelques preuves.

Il n'y a pas longtemps, un homme à la mine patibulaire et tout en haillons entrait chez moi, une grosse liasse de papiers à la main, et me faisait le récit suivant: « Autrefois mes ancêtres étaient riches et quelques-uns ont été mandarins. Ils possédaient notamment plusieurs centaines de milliers de pas carrés [1] de terrains aux environs de la montagne de Lang-san (la montagne du loup) à Hai-men. Plus tard, sous l'empereur Yong-tchen (1723-1736), la mer envahit toutes ces terres et c'est pour cela que toute notre famille est devenue pauvre. Mais on dit qu'une alluvion s'est formée sur nos terres et qu'elles sortent de l'eau. Je prie le Père Missionnaire de s'en informer et de m'aider à recouvrer ces terres. L'académicien Tsang, de Hai-men, m'a bien demandé mes contrats, mais je n'ai pas voulu les lui donner. Je n'ai confiance que dans le Père Missionnaire. » Je le prie à mon tour de me laisser sa liasse de contrats, et il le fait sans difficulté. En examinant ces contrats, je constatai cette singularité que l'un des ancêtres de cet homme, voyant les empiétements de la mer, paya d'avance les contributions, pour une vingtaine d'années, de peur que ses descendants ne fussent pas en état de les acquitter. Il faut savoir qu'ici, lorsqu'une terre est envahie par la mer, on doit continuer à payer l'impôt sous peine de perdre tout droit sur cette terre, au cas où elle viendrait plus tard à émerger de nouveau. Étant bien au courant de la question, je fais demander à un chrétien de Lang-san, si réellement l'alluvion se forme à l'endroit en question. Il me répond qu'à cet endroit le fleuve est encore profond et qu'on ne voit pas trace d'alluvion. Je rendis donc les contrats à notre homme, non sans l'engager à se faire chrétien;

1. Le pas carré, le pou ou kong carré est une surface de 1 m. 79 de côté, et vaut 3 mc. 20.

mais j'en fus pour mes frais. J'appris d'ailleurs plus tard, que c'est un homme de sac et de corde.

Autre fait. Dans la nuit du 1er au 2 septembre 1905, un typhon d'une violence extraordinaire coïncidant avec une grande marée, submergea la moitié de l'île de Tsong-ming, noyant une partie des habitants, entraînant ou faisant pourrir toutes les provisions des survivants D'où une misère affreuse. Dans cette extrémité, l'empereur envoya des secours pécuniaires. Dans un endroit de mon district un notable, du nom de Sé, trouva bon d'exclure les chrétiens de ces distributions, prétextant que c'est au Père Missionnaire de nourrir ses chrétiens. Là-dessus, j'écris à ce notable. « D'où vient cet argent qui est distribué? Ne vient-il pas de l'impôt? Et l'impôt n'est-il pas payé par les chrétiens aussi bien que par les païens? Si vous avez un ordre pour ne rien distribuer aux chrétiens, veuillez avoir la bonté de le dire. Mais vous seriez le seul à l'avoir reçu. Si vous agissez ainsi sans ordre, vos procédés ne sont bons qu'à semer la haine entre chrétiens et païens. Daignez donc me faire connaître si à l'avenir vous continuerez la même ligne de conduite. » Le chrétien, porteur de ma lettre, trouva notre homme entouré de quatre ou cinq de ses amis et délibérant, le verre en main, sur je ne sais quelle affaire. A la lecture de ma lettre, le notable pâlit; chacun veut la lire à son tour et fait ensuite en souriant ses réflexions: « Eh bien! que diras-tu au Père? Il faut lui répondre, ou il t'accusera auprès du sous-préfet de Tsong-ming. » De fait si j'avais porté une accusation, le notable Sé aurait été condamné haut la main. Mais répondre par lettre en avouant ses torts, dépassait le courage du dit Sé; il se borna à venir le lendemain à la nuit close, demander pardon et promettre de distribuer désormais également aux païens et aux chrétiens, les secours qu'il recevrait.

Bien des fois encore, j'ai entendu, par les chemins, les paysans dire: « Ces Pères, ce sont d'honnêtes gens. Il n'y en a pas à entendre raison comme eux. » Dans l'esprit de ces paysans entendre raison, c'est connaître les us et coutumes du Céleste Empire et, quand il s'agit de porter un jugement, ne tenir compte que de ces us et coutumes, sans chercher son intérêt propre. Ne pas chercher son intérêt propre, voilà où vient échouer la conscience de tous les juges, grands et petits, de ce pays. Aussi les païens ont-ils recours au missionnaire quand ils croient leurs droits lésés par les chrétiens.

Mais, me direz-vous, puisque ces paysans païens ont confiance dans le Père, puisque les puissants le craignent, et lui reconnaissent le droit de protéger ses ouailles, pourquoi ces paysans ne se convertissent-ils pas en masse? C'est que pour se convertir, il faut

avoir le cœur droit ou au moins désirer l'avoir. Or ce n'est pas là le fait de la plupart des paysans chinois; les injustices qu'ils commettent, et la corruption de leurs mœurs ont en partie oblitéré leur conscience.

Et maintenant que vous connaissez ce que les païens pensent de moi, vous voudriez peut-être savoir ce que j'en pense moi-même. Comparé à vos curés de France, je suis le plus heureux des hommes. Ici point de délit de messe ou de prédication. Mes cloches, si j'en avais, sonneraient en toute liberté. Deux de mes chrétientés ont chacune une cloche, à peu près grosse comme ma tête. Quand j'arrive là, mes chrétiens les sonnent avec enthousiasme et sans songer à demander la permission de M. le maire. Si, après avoir beaucoup prié, je puis enfin, grâce aux aumônes de mes bienfaiteurs, parvenir à bâtir une chapelle, je n'ai à craindre ni inventaire ni confiscation. Comme les curés de France, je n'ai point de budget des cultes; je suis pauvre et j'habite l'île de la misère. Si parfois je me prends à désirer d'être non pas riche, mais moins pauvre, c'est pour mes chrétiens, pauvres eux aussi. Il faudrait leur bâtir les chapelles indispensables; il faudrait aussi garder les enfants plus longtemps dans les écoles pour leur enseigner la doctrine chrétienne: je ne puis rien pour tout cela. C'est vous dire de quel cœur je prie pour tous les chers bienfaiteurs qui veulent bien venir à mon aide.

Maintenant que vous connaissez mieux ce qu'il faut penser d'un pauvre missionnaire, j'espère que vous ne l'oublierez pas dans vos prières.

Travaux du Missionnaire. Manque de bras. — *(Du P. Le Chevallier.)*

Tsong-ming.

... A peine arrivé à mon centre (après la retraite), affaires par-dessus la tête, mes chers néophytes comptant sur moi à peu près pour tout. Sans même avoir le temps de mettre ordre à mes bagages, je pars faire mission dans une chapelle inachevée et non encore bénite, celle fondée par un marchand de sucre ambulant et dédiée au T. S. Rédempteur. Depuis lors, je fais mission sur mission, et c'est grâce au mauvais temps que j'ai quelque loisir ce soir. Je n'ai eu que deux petits arrêts: l'un pour aller entendre des confessions de retraitantes chez mon P. Ministre (P. Storr); l'autre pour donner une retraite à mes chers congréganistes. Hélas! j'ai été mal servi pour cette retraite: le Père qui m'avait promis son aide, m'a fait faux bond, et le jour le plus important, j'étais seul pour les instructions et les confesions; or voilà que ce même jour, je suis appelé pour 2 extrêmes-onctions, dans 2 chrétientés différentes, l'une à l'extrémité opposée du district. Vous voyez ma position; pas le temps de manger, à peine celui de prendre du sommeil. Le jour de la clôture

était aussi celui de la communion mensuelle de l'Apostolat : 159 communions. Déjeuner à midi, après 2 instructions. De nouveau on appelle pour 2 extrêmes-onctions fort loin. Je renvoie fort mécontents une foule de gens qui voulaient me parler ou avoir des remèdes, prépare à la hâte mes bagages et en avant! Le soir j'arrive ici, chrétienté St-Jean-Baptiste, pour la mission. Le lendemain, j'annonce que les enfants qui n'ont pas fait leur 1re communion, viendront se confesser après midi. Ah! bien oui, encore 2 extrêmes-onctions et en fait de confessions, j'en ai entendu une de dévotion avant le départ.

Ne croyez pas qu'il n'y ait que les extrêmes-onctions à prendre mon temps. Les catéchuménats sont ouverts, il faut y envoyer les gens, parcourir les listes, envoyer des courriers prévenir ceux qui doivent y aller. Et puis, les affaires de chrétienté, celles de mes grands enfants, dont plusieurs fort graves et très ennuyeuses. J'ai terminé hier avec le ti-pao (chef de village), un cas d'enlèvement d'une jeune fille chrétienne par son fiancé païen.

Je ne me plains pas du travail ; je regrette seulement de ne plus pouvoir me tirer d'affaire et surtout de ne plus pouvoir m'occuper des pauvres païens. C'est pour tâcher de me former des auxiliaires que j'ai fondé 2 congrégations de la S. V., dans mes 2 centres et que chaque année je leur donne une petite retraite. Ah! qu'il y a de braves gens parmi mes congréganistes!

En ce moment, je travaille à la fondation de 2 nouvelles chrétientés et viens de poser les premiers jalons pour une troisième, qui n'est encore qu'en espérance. Pour ces nouvelles fondations, je fais construire des palais en roseaux [1]. Depuis la St-Pierre, je compte 41 baptêmes d'adultes (in articulo mortis) dus surtout à mes chers congréganistes. C'est leur œuvre de prédilection, d'aller exhorter les moribonds et ils ont des faits admirables à leur actif. Je n'ai malheureusement pas encore réussi à leur inspirer le feu sacré pour le salut des païens en général. De fait ils ont besoin de leur travail pour vivre et n'ont guère le loisir de courir la campagne pour y faire de l'apostolat. J'en vois pourtant un qui me brouettait, entamer la conversation avec un païen qui suivait le même chemin : « Où vas-tu? D'où es-tu? etc... » puis « Es-tu chrétien? — Non. » Et alors de lui expliquer la doctrine avec tout son cœur. Nous n'étions pas rendus au terme du voyage que le païen se déclarait catéchumène. La chrétienté de mon marchand de sucre compte plus de 300 convertis déjà!... »

1. Il y a 2 ans, à Tsong-ming, j'ai visité un de ces palais ; or à notre arrivée dans cette église aussi bien que dans ce qui sert de chambre au Père on voyait déguerpir... des crapauds !... mais que de braves pêcheurs y viennent prier le Bon Dieu !

A travers le Ngan-hoei.

Premières impressions. — (*Du P. Bonay*).

Lai-ngan-hien.

Je suis arrivé ici depuis 3 jours après deux jours de pluie à cheval et combien crotté, mais tout cela disparaît avec la fièvre, devant les bonnes figures de ces pauvres gens si contents d'avoir enfin, pour la première fois, un « pen-t'ang » (curé)...

Dans ce voyage de Houo-tchieou, Lai-ngan-hien, Tchou-tcheou, j'ai eu l'occasion, peu enviable, de voir les mandarins, grands et petits, et vous ne sauriez croire combien l'Aurore, même ici, est connue. Mon titre d'ancien professeur à l'Aurore m'est une lettre d'introduction auprès de gens d'ailleurs assez mal disposés pour notre Sainte Religion. C'est là une bénédiction du Bon Dieu sur laquelle je n'avais pas compté. C'est pour que vous m'aidiez à en remercier Notre-Seigneur, sa très Sainte Mère et le bon S. Joseph, que je vous écris à la lumière d'une chandelle qui ne m'éclaire qu'à moitié, sur une table boiteuse, dans une chambre dont les rats sont maîtres. Si vous saviez comme ma chambre et ma chandelle me rendent heureux!

Le sous-préfet vient de me rendre une visite. Sur ma table boiteuse reposant sur la terre qui, autrefois, devait être plane, une couverture rouge usée qui m'a servi de tapis, ce matin, à la Ste Messe..., deux tasses à thé empruntées à un « tcha-kouan » (thé), qui encore n'ont pas de soucoupe. Voilà le tableau. Je m'excuse auprès du grand homme de ma pauvreté. Pour toute réponse, il me demande si ce n'est pas ma chambre dont une planche sert de porte. Sur ma réponse affirmative, il me dit que je n'ai pas besoin d'excuse, car je suis, dit-il, plus mal ici que dans mon « lao-kia » (vieille famille). Je lui dis que je suis très bien, et il fume sa cigarette tout songeur.

De ma porte j'aperçois la maison des protestants; maison en briques à étage, un vrai palais pour abriter le pasteur et sa femme, leurs domestiques et peut-être aussi leurs vaches à lait. En attendant les chrétiens, ils bâtissent dans la même rue que nous, à 5 minutes, une belle église en briques (tout ce que j'ai ici, est en terre, et aux prochaines pluies, nous serons dans la boue, car les murs croulent).

Figurez-vous que ce soir, mes pauvres catéchumènes viennent de m'apporter une liste de souscription de plus de 100 carolus (carolus,

3 fr.), pour que je puisse acheter un terrain et bâtir une maison. Les braves gens! Ça rappelle l'aumône de la femme de l'Évangile et prouve que les Chinois ont du bon. Je vous souhaite de le connaître comme moi, dans des actes qui le prouvent!...

A propos de cercueil. — *(Du P. Bonay.)*

Houo-tcheou.

La pénurie d'ouvriers se fait sentir, dès qu'on arrive par ici. Comment voulez-vous surveiller efficacement une paroisse de plus de 200 kilom. carrés? On a beau être ingambe, et, grâce à Dieu, je le suis encore, on n'a pas, pour cela, le don d'ubiquité. Les consolations ne manquent pas et l'amour de N.-S. s'y échauffe. Je veux vous raconter aujourd'hui un fait qui s'est passé, il y a un mois ½, lors de mon voyage à Tchou-tcheou.

Vous savez combien les Chinois sont désireux d'avoir un beau cercueil. C'est pour eux une question capitale. Tout dernièrement je suis allé baptiser un catéchumène qui se mourait. Les enfants avaient fait venir du bois précieux et des menuisiers habiles, et pendant que j'exhortais leur père, on entendait la scie et le rabot qui faisaient le cercueil. L'homme n'est pas mort, mais il est doublement content: il est baptisé et possède un cercueil monumental que ses yeux peuvent contempler à leur aise.

Donc j'étais allé à Tchou-tcheou. Un soir, un catéchumène arrive. « Père, Li-tchen-yuen va mourir, il prie le Père de venir, il voudrait voir le Père, avant de mourir. » C'était le soir, mais il y avait clair de lune. Je fis donc atteler mes chevaux et en route. Après une course de 3 h., j'arrive dans la Montagne Perdue; dans une gorge, 5 cahutes. — C'est là qu'habite Li-tchen-yuen. Ces cahutes, je renonce à vous les décrire. Une petite barque chinoise renversée, voilà pour la forme. De la boue et des roseaux en ont fait tous les frais. Pour y entrer, il faut se courber en deux, et on y voit aussi clair que dans un four.

J'ai bien vu de la misère, mais rarement aussi noire que celle-là. Le pauvre jeune homme, il n'a que 27 ans, était là terrassé par la typhoïde, seul. Émigré, il avait fui devant la famine. Il habitait ce réduit, depuis 5 ans, travaillant à défricher la montagne, pour quelques sapèques. Il avait reçu le baptême, avant de quitter le pays, mais, depuis lors, n'avait jamais rencontré le Père. Il se confessa et reçut l'Extrême-Onction avec une foi qui me toucha beaucoup. Je devais quitter Tchou-tcheou le lendemain matin, je ne lui cachai donc pas la gravité de son état. Il fit le sacrifice de sa vie. Il me dit qu'il avait été si malheureux ici-bas, qu'il serait content de

mourir, que le Bon Dieu aurait certainement pitié de lui. Je le confirmai dans ces bons sentiments et j'ajoutai que tout n'était pas cependant perdu et qu'il en reviendrait peut-être. J'allais m'en aller quand il me dit : « Père, j'ai encore un mot à vous dire. » Je fis sortir mon catéchiste pensant qu'il avait peut-être quelque chose à ajouter à sa confession. — Quand je fus seul. « Père, me dit-il, j'ai économisé 16 carolus (50 fr. environ), je vous prie de les prendre après ma mort. » — « Oui, sois tranquille, on t'achètera un beau cercueil, je vais veiller à cela. » — « Mais, non, Père, je ne veux pas un beau cercueil, je veux 4 planches. Mes 16 carolus, je vous prie de les prendre, pour dire la messe, pour que le Bon Dieu me pardonne mes péchés. » — Il n'y avait pas à insister, — je fis venir le Sien-cheng et les voisins, 2 catéchumènes, et devant eux je dis : « Li-tchen-yuen a économisé 16 carolus, s'il meurt, on lui achètera un cercueil et le surplus me sera remis pour dire la messe pour le repos de son âme. » Mon Sien-cheng, en bon chinois, ajouta : « Oui, sois tranquille, le Père te fera acheter un beau cercueil et il dira la messe pour toi. » J'aurais voulu que vous entendiez les cris de détresse du pauvre homme. « Un cercueil, je n'en veux pas, J'ai dit au Père : 4 planches, je veux que le Père prenne le reste pour dire la messe. » — Je le tranquillisai et je partis. Mon Sien-cheng n'en revenait pas. — « Père, ça c'est un saint, me répétait-il le long de la route. »

Ce n'est pas un saint, mais un homme de foi, et ça fait du bien au cœur du missionnaire de la retrouver si loin. »

La section de Ngan-king en 1907-1908. — *(Du P. Lémour à Mgr Paris.)*

Monseigneur,

Le district de Ngan-k'ing marche son train ordinaire. La ferveur des chrétiens se maintient en général et se manifeste par la fréquentation des sacrements et l'assiduité à la messe du dimanche et des fêtes. Mais ce résultat que je constate dans les chrétiens de la ville et ceux qui sont plus à portée de notre surveillance, se réalise moins dans les chrétientés embryonnaires un peu plus éloignées, sauf Lao-fen-tou, où les chrétiens se groupent plus facilement dans le kong-sou. L'entrain a beaucoup baissé dans certains villages moins éloignés de la ville, par suite de la défection d'un ou deux individus, pleins de ferveur au début, quand subsistaient encore les difficultés qui avaient motivé la conversion. Le calme et la paix sont funestes à nos nouvelles recrues ; il est bon qu'elles se sentent stimulées par une certaine opposition, cela leur retrempe le caractère et affermit la foi. Notre situation ici est telle que le

seul titre de chrétien suffit la plupart du temps à enrayer toute procédure, tant de la part des adversaires que de la part des tribunaux. Il y a là un gros avantage en ce que nous pouvons ordinairement apaiser les conflits à l'amiable; mais il y a aussi le double inconvénient d'accroître l'audace de nos meneurs, et d'endormir les plus apathiques dans la paisible jouissance d'une tranquillité assurée.

Le développement qu'a pris la chrétienté ne me permet plus comme autrefois de suivre individuellement chacune de nos ouailles. Parallèlement aux œuvres paroissiales, je dois mener la visite des districts et assumer le soin incessant des affaires litigieuses de toute la province. Cette dernière branche de mon ministère habituel, d'emblée la plus fastidieuse, ne me permet guère de chômer. C'est ce qui me fait souhaiter vivement la présence d'un vicaire actif qui, à mon défaut, puisse à l'occasion aller visiter les chrétiens du district, leur donner la messe dans les principaux groupements, prêcher, administrer les sacrements.

J'ai, comme annexe à mon école de district depuis trois ans, une petite école de catéchistes qui réunit des candidats de quatre sections en dehors de la mienne. Une telle institution réclame une direction chinoise sûre, et une surveillance continue. Je crois pouvoir lui rendre le témoignage que l'esprit y est excellent, la piété sérieuse, et la formation littéraire aussi bonne que possible avec nos modestes ressources. Elle comporterait un développement plus considérable, au grand avantage de nos districts de l'Ouest, si dépourvus d'auxiliaires formés et instruits au point de vue catholique. Combien de Pères sont réduits à s'appuyer sur des lettrés ignorants de toute vérité chrétienne, cachant, sous des dehors hypocrites, l'immoralité absolue du lettré païen! Pour le succès de pareille entreprise, il faut des hommes, et Ngan-k'ing réduit à son propre missionnaire, qui est à la fois et ministre et personnage diplomatique pour la province entière, ne pourrait suffire plus longtemps à toutes ces charges. L'école mérite d'être poussée, et je me réjouis fort de voir que telle est la pensée des Supérieurs. Elle est bien placée dans la Capitale, où les élèves prennent une certaine conscience de l'importance de la religion, par les rapports incessants avec les mandarins. De plus, il me paraît évident, et beaucoup de Pères m'en ont rendu témoignage, que le milieu leur infuse une foi solide et agissante, sans que je puisse en déterminer la cause. De Ngan-k'ing sont sortis les meilleurs catéchistes qui nous servent dans ma section et dans celles de Lou-ngan, Tche-tcheou-fou, et Kien-zé. C'est un fait. Et nous avons tout lieu de croire que l'avenir ne mentira pas au passé.

Un moment, parmi nos aspirants catéchistes, nous avons éprouvé

une crise redoutable. C'était à l'heure où la suppression du baccalauréat et des vieux examens fermait à tous l'entrée si convoitée de la caste lettrée. L'ambition populaire ne voyait plus de carrière honorée que dans les écoles diverses dont se couvre la Province. Toutes les têtes étaient montées; anciens et nouveaux rêvaient d'entrer dans ces écoles officielles à qui on promettait tous les honneurs, suivant le mérite des candidats, et non comme jadis suivant l'importance de leurs libéralités ou de leurs protections. Les classements de sortie révélèrent tout de suite que l'administration en changeant d'étiquette avait gardé le vieil esprit de favoritisme. Tous les fils de mandarins, et Dieu sait leur nombre, arrivaient têtes de liste aux examens de fin d'année, malgré leur infériorité notoire dans les cours journaliers. Les bons lettrés ruraux, intelligents, sérieux, travailleurs, se voyaient ainsi contre toute attente éliminés des fonctions publiques. Ce fut une première et lourde déception. Au mois de juillet dernier, survint à l'école de police l'attentat révolutionnaire où périt le gouverneur Ngen-min. Les bons et honnêtes paysans peu familiers avec ces idées de violence, ouvrirent les yeux et ne virent plus dans toutes les écoles nouvelles que des pépinières de rebelles. Ils désertèrent en masse. Ainsi firent nos jeunes apprentis catéchistes qui trouvèrent encore plus sûr de gagner honnêtement leur vie avec un modeste salaire chez nous, que d'aller s'exposer à la potence dans l'espoir incertain de quelque petit mandarinat. L'assassinat de notre ancien ennemi fut donc un coup de Providence pour nous.

Je vais exposer maintenant à Votre Grandeur la situation générale de chaque district de ma section.

Koang-tsuen, rattaché à Tong-tcheng par le dernier status, a été forcément plus négligé. Malgré toute sa bonne volonté, le Père Desnos a dû séjourner habituellement à Tong-tcheng où il bâtissait la résidence de cette importante sous-préfecture. Il paraissait à peine à Koang-tsuen quelques jours par mois, et je ne suffisais pas à remédier à ces trop longues absences, à cause de nos nombreuses affaires. Écoles et catéchuménats ont fonctionné quand même. Quant à Tong-tcheng, il est lancé et promet un beau district, pourvu que le missionnaire y procède avec la plus grande prudence. Les difficultés viennent surtout des protestants. Jusqu'ici leurs multiples attaques contre nous, ont été victorieusement repoussées, malgré l'ardeur des ministres américains à l'offensive. Mais rien n'est plus à redouter que ces querelles de clocher, ces petites guerres de religion qui causent du scandale et absorbent nos meilleurs efforts. Les relations amicales que j'ai entretenues avec les ministres américains ont réussi

à éviter de graves conflits, mais étant donné leur penchant à croire comme parole d'évangile les rapports de leurs auxiliaires tarés, une rupture a commencé à se produire qui menace d'être irrémédiable.

Les districts de Tsien-chan et Wang-kiang continuent de progresser « *et merito et numero* » sous la sage direction des Pères Tsao et Kou. Ils complètent pour le moment leur installation; les fondations des deux églises sont prêtes; les matériaux achetés en partie. Si Votre Grandeur peut accorder cette année un subside suffisant, ces deux districts seront, pour le commencement de 1909, munis de tout ce qui est nécessaire au fonctionnement normal de nos chrétientés.

Rien à dire de la vieille chrétienté de Siu-kia-kiao qui marche en vertu de la vitesse acquise. Sou-song aussi. Ce dernier district s'est accru d'une nouvelle école de filles, qui était vraiment nécessaire. L'ancienne n'était qu'un taudis étroit et malsain où nos petites filles et catéchumènes étaient entassées les unes sur les autres au grand détriment de l'hygiène et de la moralité.

Tai-hou divisé depuis l'année dernière a fourni un champ assez vaste au zèle de deux jeunes et zélés missionnaires, les Pères Siu et Ou. Plus suivi, le district de T'ai-hou a donné de bien meilleurs résultats; les anciens chrétiens et catéchumènes ont montré plus de ferveur, et de nombreuses et belles recrues sont venues s'ajouter au vieux stock.

Mi-to-se a pris un énorme développement, surtout du côté de Tchao-kia-pou. Le Père Siu a construit péniblement sa résidence et ses dépendances sur l'amas de vieilles maisons en ruines d'autrefois. Reste à bâtir l'église; « *arduum opus* » sur ce terrain mouvant et instable, où le torrent amène chaque année un apport nouveau de plusieurs centimètres de sable. A peine construit, le nouvel établissement a déjà eu à souffrir des caprices de ce redoutable torrent. Les pluies abondantes de près d'un mois l'ont fait dévier à l'ouest du bourg; ses eaux sont venues heurter l'école nouvellement construite et sous leur violente poussée ont renversé une partie du mur d'enclos pour se frayer un passage à travers notre jardin. Les dégâts au fond ne sont pas graves, mais c'est une indication pour l'avenir, sous peine d'un désastre, l'église devra être solidement construite. En ce moment nous sommes en procès pour une bande de terre légitimement acquise par nous. La cause est bonne, et bien que notre adversaire soit d'une famille mandarinale, nous ne pouvons perdre.

Voilà, Monseigneur, l'état de la section. Que Monseigneur veuille bien bénir nos personnes et nos œuvres, pour nous permettre de promouvoir de plus en plus la gloire de Dieu dans ce pays.

P. Lémour, S. J.

La Sainte Enfance au Ngan-king-fou en 1907-1908. —
(Relation annuelle du P. Lémour à Mgr Paris.)

Monseigneur,

Un bien immense continue de se faire dans cette section par l'intermédiaire de la Ste-Enfance. Nos écoles regorgent de catéchumènes qui viennent apprendre la religion. Il s'y forme un grand nombre de petits docteurs qui en remontreraient, je crois, à bien des Français de leur âge en fait de doctrine chrétienne. Les examens semestriels qui se font régulièrement, comme dans nos collèges de France, nous font constater avec beaucoup de consolation qu'ils possèdent une science imperturbable. Leurs maîtres sont des jeunes gens qui se sont formés comme eux sur les bancs de nos écoles aux frais de la Ste-Enfance. Ferrés sur les principes ils exposent à leurs élèves le catéchisme aussi nettement que de vrais théologiens. Il m'est arrivé parfois, aux jours de fatigue et de surmenage, de recourir aux plus grands élèves, des enfants de 16 à 17 ans, pour instruire les catéchumènes. Leurs auditeurs restaient bouche bée devant ces bambins si éloquents, si clairs, si précis dans leur exposition. Et moi-même je me demandais avec une joie intime: *quis putas puer iste erit?* L'avenir nous apparaît moins précaire et plus lumineux en voyant ces auxiliaires en herbe, si bien armés pour répandre autour d'eux la vérité divine. Ils nous déchargeront en partie du soin de catéchiser, et la bonne parole venant de ces rejetons d'une même race trouvera plus facilement accès dans les âmes neuves de nos catéchumènes. Jamais rien ne pourra dispenser le missionnaire du principal de ses devoirs qui est de prêcher la vraie doctrine, jamais rien ne pourra même le suppléer dans cet important ministère; tout imparfait que soit son langage, tout inférieur qu'il soit par rapport à celui d'un catéchiste indigène, il a une grâce spéciale qui compense les déficits. L'Esprit qui parle par sa bouche vaut mieux que la plus éloquente parole. Néanmoins il doit compter sur l'aide de ses auxiliaires et plus leur science sera sérieuse, plus il aura droit de s'y appuyer pour parachever son œuvre. J'éprouve une grande joie à signaler les fruits sérieux obtenus sous ce rapport par l'œuvre de la Ste Enfance.

J'ai parlé à Votre Grandeur assez longuement dans une autre relation de l'école de catéchistes annexée depuis trois ans à notre école de district. Là est l'avenir. Des soins spéciaux sont donnés à ce choix de jeunes gens soit pour l'instruction religieuse, soit pour la science profane, soit pour la connaissance de la littérature classique. Rien ne laisse à désirer au point de vue de la piété et de l'entrain au travail, stimulé par de modestes récompenses. Il

existe parmi eux une émulation qui me rappelle celle de mes anciens élèves et qui permet d'obtenir de merveilleux résultats. Une distribution de prix à la clôture des cours, excite les plus ardents efforts. Oh! qu'on ne se figure pas les étagères couvertes de beaux volumes dorés sur tranche et merveilleusement reliés. Notre bourse ne nous permet pas ces excès. Au moment de la distribution des prix, faite avec un certain apparat, devant tous les Pères de la Section, les élèves montent à notre salle de récréation où s'étale sur une table, dans un miroitement provocateur, tout un tas d'objets d'utilité pratique, des mouchoirs, des éventails, des jarretières de soie, des calepins, des modèles d'écriture, des boîtes à savon, etc., etc... Tous les yeux sont braqués sur ces bibelots avec des éclairs de convoitise. Les heureux lauréats exultent de plaisir, moins pour la valeur intrinsèque des objets, que pour l'honneur, pour la face qu'ils leur procurent. L'homme est bien le même partout!

Nous n'avons donné jusqu'ici aucune publicité à ces distributions de récompenses, nous attendons que les circonstances aient fait de nous une institution moins modeste, et que Votre Grandeur veuille bien participer un peu à nos dépenses, par quelque libéralité. Oh! je ne lui réclame pas le Pactole, mille petits riens dont elle peut disposer et qui n'auraient aucun emploi dans les pays civilisés seraient pour nous des trésors!

Notre orphelinat de petites filles vivote toujours, mais la modicité de nos ressources ne me permet pas d'ouvrir nos portes à toutes les malheureuses petites créatures qu'on y apporte. Il faudrait être un Crésus pour faire face à toutes les demandes. Or jugez-en, Monseigneur, l'œuvre met à notre disposition 3500 fr. pour les milliers d'enfants de nos 8 districts; avec cela il faut soutenir nos orphelinats, nos écoles, les dispensaires pour les enfants, entretenir nos vierges, fournir nourriture et salaire à nos catéchistes. On est vite au bout de son allocation. Depuis 4 ans l'allocation de section n'a pas augmenté, or les anciens districts ont pris des développements énormes, et j'en ai fondé depuis lors 4 nouveaux, savoir Tien-chan, Wang-kiang, Mi-to-se et Tong-tcheng. Chacun a ses œuvres propres, donc chacun doit participer au budget qui à force d'être morcelé se réduit en miettes. Espérons que Celui qui aux petits des oiseaux accorde la pâture, jettera quelques grains de riz dans toutes les petites bouches affamées qui s'ouvrent en criant qu'on ne les oublie pas.

Cette année la vierge Présentandine a donné 190 baptêmes aux enfants moribonds qui venaient lui demander la santé et à la plupart desquels elle a ouvert le paradis. Comme tous les ans bon nombre

d'enfants de familles mandarinales seront entrés ainsi au ciel par les portes secrètes. Le premier soin de la vierge, dès qu'elle voit un enfant en danger, c'est de glisser le baptême parmi toutes les petites simagrées de l'auscultation chinoise. Il passe comme une lettre à la poste sans exciter aucun soupçon. Et puis cela fait, si la maladie est sans espoir, elle s'esquive comme une voleuse qui a dérobé une âme au démon. Si la mort arrivait en sa présence, il pourrait bien lui en coûter.

Veuillez, Monseigneur, recevoir tous nos remerciements au nom de la belle œuvre de la Ste Enfance et nous donner votre bénédiction.

P. LÉMOUR, S. J.

Dans le Far-West. — *(Du P. Joseph de Lapparent.)*

Ou-hou, Assomption, 15 août 1908.

... Ici une mauvaise nouvelle pour notre mission et spécialement pour moi : le P. Mouton, mon plus proche voisin et supérieur immédiat, est très malade ; et l'on redoute qu'une crise ne l'enlève d'un moment à l'autre. Il n'a que 56 ans, mais est déjà fort usé par 31 années de Chine, pendant lesquelles il ne s'est pas ménagé. Nous sommes en prières pour que Dieu nous garde un si bon missionnaire. La mort nous en a déjà pris plusieurs cette année ; je ne sais par qui on pourrait le remplacer, il n'y a personne de disponible. Et cependant il faudrait non seulement le remplacer, mais fonder de nouveaux postes dans d'autres parties de la mission où les missionnaires ne peuvent suffire à la besogne. Les 191 prêtres que nous sommes, jeunes ou vieux, actifs ou impotents, répartis sur un territoire grand comme la moitié de la France et quatre fois plus peuplé, que c'est peu pour maintenir les œuvres existantes et en fonder de nouvelles ! Et rien qu'à Paris il y a 20.000 étudiants à la recherche d'une carrière ! Là-dessus combien songeront à cette belle vie de missionnaire, faute d'une bonne éducation, ou à cause de leurs passions terrestres !

Me voici donc pour quelques jours encore non plus à Ou-yuen, mais à Ou-hou : j'ai changé de Ou. Ce sont les « vacances » obligatoires où l'on revient vivre un peu la vie régulière du religieux, dans le recueillement, sans ministère actif, repos pour le corps et repos pour l'âme ; repos fructueux, car on en profite pour causer avec ses frères d'armes plus expérimentés, savoir comment ils mènent la bataille, consulter sur les cas embarrassants, s'édifier à leur contact et s'exciter au combat. Et puis l'on repart tout rajeuni pour lutter au poste où la Providence vous a placé. Repos qu'il faut gagner en dernier lieu par un de ces petits voyages pittoresques, comme je

t'en ai déjà décrit quelques-uns. Cette fois ç'a été une randonnée par le Kiang-si, la province à l'ouest de ma province du Ngan-hoei. Mon but était, vu l'extrême chaleur, de prendre la voie d'eau, un peu moins fatigante que la voie de terre. Donc je donne vacances aux écoliers et j'avertis tous les chrétiens que je pars en voyage. Tous se confessent, car on ne sait quand le Père reviendra, et on sera privé des sacrements en son absence. Tout étant bien en ordre, il n'y a plus qu'à partir, le plus grand matin possible pour avoir un semblant de fraîcheur. « Précieuse forêt » est malade, on se passera de lui. La première étape est Tong-men, je tenais à y aller pour y entendre aussi les confessions. Ç'a été une des plus fortes journées comme chaleur. Dès que le soleil s'est levé, il a fallu commencer à se garantir; j'y ai réussi d'ailleurs, grâce à tous mes systèmes de parapluie doublé en ombrelle, casque, cache-nuque, mouchoirs, lunettes bleues; il faisait presque frais là-dessous, et la mule marchait aussi vaillante qu'en hiver. A 8 heures du matin il faisait déjà chaud comme à Lorient en plein midi et en plein été. De 10 h. du matin à 4 h. du soir ce n'est plus prudent de chevaucher, surtout lorsque la route est en rainure dans le creux d'une vallée à l'abri du vent. Alors nous nous sommes arrêtés longuement, sous l'un des toits-abris qui se trouvent de distance en distance, puis nous avons risqué quelques kilomètres et fait une longue halte, dans une auberge pour déjeuner; ensuite on somnole en s'éventant sur un banc à l'ombre. A 4 h. ½ en route; il fait encore bien chaud, mais on sait que cela ne durera pas, et puis il y a des bouffées d'air de temps en temps, qui sont les bienvenues; on les voit arriver; elles font pencher les tiges de riz dans les vallées ou agitent les feuilles sur les coteaux. Vers 7 h. voici enfin le soleil qui se couche et la noire nuit qui se fait, une grande belle nuit sans lune et sans nuages, avec un beau ciel tout étoilé. Pas de vent malheureusement et il ne fait guère moins chaud qu'à 4 h., mais au moins on peut aller tête nue et l'on ressent une impression de fraîcheur. Enfin nous sommes arrivés, avec une lanterne, à 11 h. du soir à Tong-men. Il y a bien eu plusieurs petits incidents, un gué difficile à passer, un porteur de bagages se couchant tout de son long et déclarant qu'il ne peut plus avancer (c'est sa faute, je lui avais dit de partir la veille et de faire la route en deux jours, il n'était pas parti, disant qu'il avait bien la force de faire ses 60 kilomètres en un jour d'été avec 40 kilos sur le dos), etc., etc., mais j'invoquais les SS. Anges dans les moments d'angoisse ou de semi-angoisse, et tout le monde est arrivé sain et sauf cette nuit-là ou le lendemain matin.

Le lendemain, repos, confessions et même un baptême, conversa-

tion avec les gens. Le surlendemain s'annonçait très chaud, mais il n'y avait que 36 kil. à faire; nous nous sommes donc mis en route courageusement vers l'Ouest. Au bout de quelques kilomètres nous sortions de la province du Ngan-hoei pour entrer dans le Kiang-si, mission des PP. Lazaristes. Le pays est bien accidenté et la route serait jolie comme les routes de Ou-yuen, si les montagnes n'étaient pas si dénuées. Mais par là les habitants sont plus nombreux et c'est archidéboisé. Et quels mauvais chemins! Les sentiers dallés sont rares, et il y a des trous, de l'eau... nous n'avancions pas vite et nous transpirions à outrance. Enfin au pied d'une petite colline nous nous sommes arrêtés pour déjeuner et laisser passer les heures terribles du milieu du jour. Ensuite il a fallu attaquer une grande colline, très à pic et à l'abri du vent: on s'arrêtait tous les trois ou quatre degrés, on étouffait. Mais quel bon air en arrivant au haut: un petit vent frais qui s'engouffrait dans vos manches; un marchand de thé et de gâteaux de millet; de l'herbe verte pour la mule. Nous sommes bien restés là-haut une heure à nous reposer, puis nous avons repris la marche vers l'étape avec alternatives de vent, de grande chaleur, de rizières, de collines; chemin très fréquenté, mais bien mauvais; puis la nuit noire avec les étoiles et le petit croissant de lune en premier quartier pendant quelques quarts d'heure, puis un bac, enfin des lumières, une grande animation, des rues étroites et chaudes, des comédiens, des gens couchés dans la rue le long de leurs maisons pour étouffer moins: c'est la grande ville de King-té-tchen, un des plus grands marchés de Chine à cause de sa porcelaine. Enfin nous sommes arrivés à l'église de la mission, où j'ai reçu le meilleur accueil de M. Clerc-Renaud, un Père Lazariste. Il y avait 4 mois que je n'avais pas eu la consolation de rencontrer un de mes frères dans le sacerdoce. Le lendemain, repos, consacré à visiter la ville à cheval avec M. Clerc-Renaud. Nous avons vu la manufacture impériale — le Sèvres de l'endroit — et des fours, et des magasins à n'en plus finir, et les ateliers de peinture sur porcelaine, et de la pacotille, et aussi de bien belles pièces. Puis j'ai congédié ma cavalerie et loué une barque pour descendre à Jao-tcheou-fou, à 108 kilom. de là, sur le lac P'o-yang. Petite barque un peu comme celle des maraîchers de Bourges, sans tirant d'eau car il y a des rapides; au milieu il y a une toiture faite avec des nattes, cela me servait de chambre, où il était plus facile de se tenir couché ou assis que debout. Après un jour et une nuit je suis arrivé pour dire ma messe chez les PP. Lazaristes de Jao-tcheou-fou. Juste le temps ensuite d'admirer leurs beaux établissements (l'hôpital des Sœurs de S. Vincent de Paul). Il y avait un petit vapeur, qui

partait le matin même pour Kieou-kiang, ville située à 220 kilom.; j'en ai profité. Là c'est presque la civilisation, il y avait une sorte de cabine que j'ai occupée et où j'étais à peu près seul, sauf les punaises; j'étais servi à part avec un jeune mandarin. Mais le vapeur remorquait deux immenses jonques; aussi nous n'avancions guère. Enfin après 30 heures de traversée et de transpiration j'arrivais à Kieou-kiang, belle ville où il y a quelques Européens, et j'y recevais une cordiale hospitalité de Mgr Ferrant et des PP. Lazaristes, qui ont là de belles églises et des œuvres admirables: hospices, hôpitaux, orphelinat, séminaire, etc... J'ai vu là un missionnaire protestant qui, chose rare, venait de se convertir et de recevoir le baptême avec sa femme et sa fille; j'ai appris sur lui des détails bien intéressants. Enfin j'ai pris un des magnifiques steamers qui font le service du Yang-tse-kiang: là c'est la grande civilisation; en 16 heures j'arrivais à Ou-hou, après huit jours d'un heureux voyage dont on oublie vite les fatigues (c'est aux SS. Anges à inscrire cela comme mérites) pour ne s'en rappeler que les côtés intéressants ou charmants ou touchants. Que Dieu soit loué en toutes choses!



(Hieou-ning, 23 septembre 1908).

... Notre P. Mouton est donc mort, dans sa 34e année de Chine; il n'avait guère que 56 ans et il semblait encore très solide, à en juger par la besogne qu'il faisait; mais au fond il était très usé et une crise du cœur l'a vite achevé. Il est mort très saintement comme on pouvait l'attendre d'un homme si saint, si dévot à N.-S. et à la Ste Vierge, si dévoué à l'apostolat, auquel il s'était donné tout entier. Rien ne l'intéressait en dehors des choses de la mission, il ne songeait qu'à former et instruire le plus parfaitement possible ses chrétiens et ses catéchumènes, il ne se lassait pas d'enseigner et de catéchiser, et quand il lui restait du temps il lisait, en prenant des notes, des ouvrages d'instruction religieuse. Et il fallait voir comme il était patient et aimable avec tous, malgré le fond de vivacité que la nature avait mis dans son caractère. Pendant ses derniers jours il a souffert beaucoup physiquement; il se disait heureux de ce grand don de la croix. Enfin c'est une belle vie et une belle mort, c'est un bon exemple et, j'espère, maintenant un bon protecteur pour la mission de Chine.



... Pèlerinage à Choei-tong — c'est le Zô-cé de l'endroit — pour

consacrer à la S. Vierge ma 2e année d'Ou-yuen. Là il y a une jolie église richement ornée par la générosité des chrétiens chinois. Il y a beaucoup de chrétiens dans toute cette région du Ning-kouo-fou; il y a eu de grandes persécutions, il y a 30 ans, on y a tué un prêtre chinois, mais Dieu a fini par triompher du démon, les catéchumènes sont assez nombreux et le nombre des chrétiens augmente sensiblement chaque année.

***

Octobre 1908.

Il n'y a pas de Présentandines ici (à Ou-yuen). Celles qui en tiennent la place, c'est 1° la vieille Wang, une aveugle de 61 ans, pauvre veuve qui est une sainte et n'agit que par vues surnaturelles malgré ses épreuves; et 2° la vieille Li, 69 ans, bonne vieille fille bien dévouée et plus valide que la vieille Wang, mais ne sachant pas la langue du pays; elle ne parle que le charabias du P'ou-tong (près Chang-hai), son pays d'origine. Elle jardine du matin au soir, fait vendre ses légumes au marché, sait coudre (et broder? j'ignore), lave mon linge (repassage inconnu, on le fait sécher sur de grandes plaques de zinc, cela équivaut au repassage). La Wang et la Li s'accordent bien ensemble. Cependant pendant mon absence à Ou-hou elles ont eu une discussion: avant de partir, j'avais dit dans mon dernier sermon qu'on pouvait faire le 1er vendredi du mois et la fête de l'Assomption en communiant spirituellement; mais la Li a dit à la Wang qu'on ne pouvait pas faire la communion spirituelle sans se confesser, la sainte Wang était d'avis contraire et ça l'a troublée. C'est la vieille Wang qui fait la classe à l'école, où il y a 12 filles. Celle des garçons a 23 enfants. J'ai eu 14 premières communions, 2 mariages, 6 baptêmes de bébés...



Ou-yuen-hien, 27 octobre 1908.

Cette fois, me revoici chez moi. J'ai retrouvé tous mes chrétiens en bonne santé; en mon absence, ils ont baptisé quelques petits bébés fils de païens et n'attendant que cela pour quitter cette vilaine terre et partir pour le ciel. Terre pas si vilaine d'ailleurs, ce n'est que par la comparaison avec le ciel que je puis la trouver vilaine; car le pays et les habitants me semblent de plus en plus charmants. Mais quels ravages dans la contrée a produits une pluie de quelques heures, au mois de juin dernier! On m'avait parlé de maisons détruites, de routes disparues, et même de montagnes déplacées: je n'y croyais guère, mais j'ai constaté que c'était vrai. C'est dans

la région archi-montagneuse qu'il m'a fallu traverser en revenant de Hieou-ning : là cette pluie diluvienne a fait glisser des pans de montagnes ayant des pieds, non de roche mais d'argile, et les débris ont recouvert les chemins qui ainsi ont disparu ; de plus et surtout, les torrents démesurément grossis ont tout raviné, entraîné de gros rochers, balayé de leurs maisons des villages entiers, emmené ailleurs les dalles des chemins. Et les gros arbres abattus, et les rizières envahies par le sable ou les galets, ruinant leurs propriétaires, etc. Et tout cela en quelques heures ! Voilà ma comparaison toute trouvée pour montrer à mes auditeurs la puissance de Dieu et les ravages que fait le péché dans les individus et la société. J'ai dû suivre cette route, ou plutôt cette absence de route, en revenant de Hieou-ning. Impossible d'aller à mule dans ce chaos. Par moments, c'était vraiment saisissant, cette nature bouleversée. Et encore depuis 3 mois on a déjà un peu réparé, remis quelques dalles, frayé des sentiers. Mais il faudrait des travaux considérables pour refaire le beau chemin dallé qu'on avait auparavant.

Pas si vilaine non plus, cette terre, au point de vue du climat. Nous avons un si beau temps, pas trop chaud, sec, un si chaud soleil ! Tandis qu'à Paris, octobre et novembre sont si brumeux — sans parler des mois suivants qui sont encore plus désagréables — ici nous n'avons pas ces temps tristes, ces chutes de feuilles et ce soleil si bien empaqueté de brouillard qu'on peut le fixer à l'œil nu et qu'il ressemble à une lune, ou à un louis enveloppé de papier de soie — je ne me rappelle plus de qui est la comparaison.

Aujourd'hui, par exception, temps pluvieux ; c'est heureux pour les cultivateurs, qui désiraient la pluie, et pour les bateliers, qui n'avaient presque plus d'eau dans leurs torrents ; et moi j'en profite aussi, pour m'enfermer et revoir les listes de catéchuménat, etc. Justement mon catéchiste est en permission ; alors j'ai pris mon solennel maître d'école pour secrétaire ; mais je me suis aperçu qu'il n'écrit pas toujours bien exactement ce que je lui ai dit de vive voix ; il ne connaît pas les catéchumènes aussi bien que mon catéchiste, il confond Pierre et Paul, les brus et les belles-mères, il amplifie et développe les phrases à sa manière. Alors j'ai pris le parti de lui faire le brouillon de chaque lettre, j'écris en style vulgaire (c'est le seul que je connaisse) tout ce qu'il faut dire, il n'a qu'à recopier en corrigeant mes fautes, en changeant mon langage en style épistolaire, et en ajoutant des formules de politesse comme : « Soyez en paix » ou « Vivez 10.000 ans ». Si j'ai écrit : « votre femme », il met « votre noble épouse » ; « votre fille », il met « votre amour » ; « votre petit garçon », il met « l'honorable monsieur » ; au

lieu de « venez me voir », c'est « venez me montrer votre visage », etc. Pour la politesse je puis me fier à lui, je suis sûr que ce sera correct, comme aussi pour le choix des caractères, je suis sûr qu'il n'y en aura pas de vulgaires, il est trop fin lettré pour écrire comme tout le monde parle.

Tu me diras que de pareilles lettres doivent être bien difficiles à comprendre pour quiconque n'a pas fait de longues études; réponse: c'est vrai, il faut recourir à un lettré pour se faire expliquer cela; mais c'est l'usage universel en Chine. On n'écrit pas comme on parle. Il n'y a que quelques petits romans populaires qui soient écrits en langage vulgaire et facilement intelligibles; nous aussi, missionnaires, nous avons publié un certain nombre de livres de religion, catéchismes, etc., que tout le monde comprend du premier coup, parce que ce sont les termes mêmes du langage parlé; mais les lettrés n'en font pas grand cas, et pour eux nous avons publié beaucoup de livres en haut style, où ce qui s'écrit « caoutchouc » doit se prononcer « gomme élastique ».



5 novembre.

... Puisque vous vous intéressez à la conversion (future) du commandant de la place de Ou-yuen, j'aurais dû vous narrer les 60 ans du commandant Sapèque. Quelques jours après sa visite où, interrogé sur sa « haute longévité », il m'avait répondu avoir 57 ans (c.-à-d. 56 ans accomplis), je recevais deux papiers rouges comprenant: 1° l'éloge du commandant et 2° une invitation à dîner en l'honneur de ses 60 ans. Oui, on faisait une grande fête pour ses 60 ans. Il n'en a que 56, mais peu importe, il vaut mieux faire la fête avant qu'après, c'est plus sûr. La vraie raison, que ne disaient pas les papiers rouges, c'est que le brave commandant est un peu gêné dans ses finances; il lui faut pourvoir à l'éducation, à l'entretien et à l'établissement de ses garçons; dans le militaire on ne fait pas fortune comme dans le civil, c'est partout comme cela; donc profitons de l'occasion des 60 ans et même anticipons. Mais comment, de donner un grand dîner, cela va-t-il l'enrichir? C'est qu'il compte sur les cadeaux de ses amis, et ils sont nombreux, amis sincères ou amis forcés: tous ses collègues, les mandarins de la sous-préfecture, les notables, tous ceux qui ont intérêt à être bien avec lui, tous ceux à qui il a rendu ou rendra service, y vont de leur petite offrande, et ses parents aussi. Moi, je déclinerai poliment son invitation parce que, paraît-il, il ne convient pas que

j'accepte: il y aura beaucoup de monde en habits de gala, entassés dans un petit espace, pour manger du vermicelle (signe de longévité, parce que ce sont de longues ficelles de pâte qui n'en finissent pas); il faudra faire des cérémonies drôles, comme de se prosterner devant une chaise vide surmontée du caractère cheou qui signifie longévité; je serais pour le moins gêné et gênant. Mais du moins j'envoie quelques piastres en cadeau; tous les invités en font autant, plus ou moins, chacun suivant sa situation de fortune. On suppute que le commandant va toucher ainsi 600 piastres (774.000 sapèques, 1500 fr.) et que son repas, vermicelle et le reste, avec les pétards que l'on tirera tout le temps de la fête, ne lui coûtera que 100 ou 125 francs. En voilà des sapèques!

Il se propose de recommencer — en anticipant encore au besoin, — pour ses 70 ans, si Dieu lui prête vie. J'espère qu'alors il sera chrétien, si l'on prie pour sa conversion. Voilà comme quoi c'est lucratif de vivre vieux en Chine. Ce système est très louable: cela encourage les enfants à veiller sur la santé de leurs vieux parents, à être aux petits soins pour prolonger leurs jours...

Un peu plus modestement — mais cependant avec pas mal d'apparat, de cadeaux et de gloire pour lui — un de mes chrétiens, mon « procureur » ou « homme d'affaires », chargé de mes finances, de surveiller les bâtisses, etc., prépare en ce moment la fête des 90 ans de sa digne mère. Je n'ai pas vu l'acte de naissance, mais je suppose qu'on anticipe aussi un peu sur les événements. Ce ne sera pas une simple fête civile, ce sera aussi une petite fête religieuse; je prête le grand parloir, où l'on cloue de saintes images, ornées de grandes inscriptions en lettres d'or; il y aura un peu de gloire pour la religion, les amis païens feront des cadeaux et viendront fraterniser avec mon procureur en buvant le vin d'honneur devant les saintes images, ils se prosterneront devant la chaise vide de la bonne dame, surmontée d'une magnifique image du P. Vasseur aux couleurs éclantantes, le Ciel; ils verront que la religion ne tue pas et n'empêche pas la prospérité matérielle, au contraire elle qui la favorise le mieux, comme le répétait Léon XIII dans ses Encycliques.

Mais ces 90 ans, c'est un vrai phénomène par ici, où, généralement parlant, on voit peu de vieillards. Le logement, la nourriture, les occupations, l'absence d'une faculté de médecine, font des tables de mortalité un peu différentes de celles d'Occident.

P. S. Je viens de faire un tour au parloir pour voir comment ils l'ornent; il manquait une sainte image, ils ont mis un plan de Péking à la place: personne n'y trouvera à redire.



Ou-yuen-hien, 2 décembre 1908.

L'administration des Postes Impériales chinoises semble bouder Ou-yuen de plus en plus; ce n'est pas tous les six jours que vient le facteur ou son remplaçant, le sergent de ville, ce n'est même pas tous les sept jours, c'est quatre fois par mois.

Ici tout va bien. On a appris, il y a trois ou quatre jours, que l'Empereur Koang-siu et l'Impératrice douairière sont morts; est-ce vrai? J'attends le journal chinois de Chang-hai auquel nous sommes abonnés pour être fixé. La succession se fait-elle pacifiquement? Dieu le veuille pour le bien général. Pour le bien particulier, une petite persécution dans nos parages serait la bienvenue, si elle pouvait faire quelques martyrs.

Mais tout semble calme pour le moment. Les écoliers et écolières travaillent; quelques païens demandent le baptême; les chrétiens viennent assidûment à l'église et il n'y a pas de toiles d'araignée dans le confessionnal.

Au matériel on prépare déjà la crèche de Noël; on fait des cierges. On ne trouve pas de cire partout; je m'en suis fait envoyer de Tongmen. Iowang, notre homme d'affaires là-bas, (Iowang, c'est la prononciation chinoise de Jean, Joannes) m'écrit: « Je vous envoie avec respect dix livres de cire. » A l'arrivée, notre homme d'affaires d'ici pèse les dix livres de cire; il trouve huit livres et demie. « Bien, lui dis-je, je vais écrire à Iowang pour l'avertir que sa cire a un peu trop fondu et coulé en route. — Mais non, répond l'homme d'affaires, c'est exact. — Comment? — Mon Père ne comprend peut-être pas, mais cela ne fait rien. A Tong-men la livre est de 16 onces; à Ou-yuen elle est de 18 onces; cela explique la différence; mon Père comprend peut-être? — Mais oui, je comprends. » Après tout, c'était la même chose en Europe au Moyen-Age, et la Chine c'est l'Europe au Moyen-Age.

A 60 kilomètres de distance, il n'est pas bien surprenant que la livre n'ait pas le même poids. Mais voici qui est plus fort. A Ou-yuen même, le *pied* varie de longueur suivant la fantaisie des ouvriers. Chaque ouvrier menuisier a son équerre qu'il a graduée à son idée et sa longue perche en bois de 4 pieds, qu'il a coupée plus ou moins longue. L'autre jour je voulais vérifier la hauteur d'un toit que j'avais fait faire par le patron menuisier: je prends dans le chantier, au hasard, la première perche graduée qui me tombe sous la main. « Ne prenez pas celle-là, dit mon homme d'affaires, vous trouveriez peut-être le toit un peu trop haut; c'est la perche de l'ouvrier

Tchang. » Alors j'en prends une autre sur laquelle est écrit « perche de l'ouvrier Wang. » — « Pas celle-là non plus, dit l'obligeant homme d'affaires, vous trouveriez peut-être un peu trop bas. Il faut prendre la perche du patron lui-même, chaque ouvrier a son pied à lui ; mon Père comprend ? » — Je comprends en effet. Et même, alors, je comprends, comment ayant fait acheter et couper, de longueur, de magnifiques colonnes en bois de pin cunninghamia pour supporter la toiture de l'école des filles qui se construit en ce moment, l'ouvrier chargé de placer une des colonnes en l'absence du patron la jugea trop longue et la rogna de quelques pouces ; une fois en place l'évidence montra qu'elle se trouvait plus courte que les autres déjà placées par le patron ; il fallut rajouter un petit bloc de bois au bas de la colonne. C'est que le patron et son ouvrier avaient mesuré chacun avec son propre pied.

Plus fort que cela, — mais alors on est en plein en contravention avec le 7e commandement de Dieu — il y a des marchands qui ont deux balances romaines dont les poids diffèrent : l'une pour acheter, le poids est très lourd, il faut beaucoup de marchandise pour équilibrer ce poids ; l'autre pour revendre, poids léger ; moyen de faire rapidement fortune. Cela, les païens eux-mêmes le réprouvent. Dans les cahiers d'écriture à l'usage des écoliers, il y a cette phrase : « Balance et boisseau, il les faut justes ; lourd à l'entrée, léger à la sortie, pas permis. »



Ou-yuen, 4 janvier 1909.

Rectification à ce que je te disais le mois dernier, sur l'élasticité des poids et mesures : la livre est ici de 18 onces (et non 16) ; à Tong-men, elle est de 16 onces (et non de 14). Je pourrais t'en dire long aussi sur les mesures itinéraires, sur ce kilomètre chinois ou *li*, qui, en théorie, est de 600 mètres. Exemple tiré d'une conversation récente : « De Tong-men à Hoang-cha, combien y a-t-il ? — Dix lis. — Et de Tong-men à Ta-yeou-chan, combien y a-t-il ? — Dix lis, la même chose, mais on va plus vite à Ta-yeou-chan qu'à Hoang-cha, parce que la distance est plus courte. » Alors pourquoi dire, 10 lis, dans les deux cas ? Ici c'est le besoin de simplifier qui veut cela. Pour les distances d'un point à un autre, on ne veut que des nombres ronds, des multiples de 10 ; excessivement rarement des multiples de 5. — Quelquefois aussi le *li* est plutôt une mesure de temps qu'une mesure de longueur. Dix lis, c'est ce qu'on peut faire en une heure ; si c'est en plaine, où l'on peut marcher vite, cela fait bien 6 kilomètres ; s'il y a une montagne à franchir il n'y a plus

que 3 ou 4 kilomètres, car on marche plus lentement; peu importe, c'est tout de même dix lis.

Cette impression d'isolement que connaissent tous les voyageurs, je la ressens parfois moi aussi: par exemple, quand je suis en voyage, dans une auberge, loin de chez moi, entouré de gens indifférents. Alors l'absence de tous les objets auxquels on est habitué, le changement total de vie se fait vivement sentir; la sensation qu'on est loin de tous ceux qui vous aiment et sympathisent avec vous peut être très vive et très pénible, c'est une sorte d'effroi. Dans ces circonstances il faut avoir une grande force morale ou un grand secours surnaturel pour ne pas se laisser envahir par les idées sombres; mais j'ai toujours eu, à défaut de force morale, ce secours. D'ailleurs cette impression que j'ai eue, surtout au début, est extrêmement rare chez moi; aussitôt que je vois des visages sympathiques, des gens qui semblent aimer à parler religion, alors je ne me sens plus dépaysé; je vois des âmes à éclairer et à sauver.

Mais quand je suis au milieu des catéchumènes ou des chrétiens, c'est alors que l'impression est tout autre: je me sens en famille, je suis le père de tous ces gens qui cherchent la vérité et qui comptent sur moi pour obtenir la vie éternelle; ce ne sont plus des étrangers, des gens jaunes, de mœurs si différentes des miennes; ce sont mes enfants; ils me confient tous leurs secrets, malgré mon indignité, ils me livrent leurs âmes, et moi j'ai grande confiance en eux. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.

Par exemple j'éprouve une vraie joie quand je suis à Tong-men, parmi ces familles où l'on est chrétien depuis tant de générations, où l'on a vraiment l'esprit et les traditions chrétiennes. Là les hommes viennent causer familièrement — avec beaucoup de respect cependant — avec celui qu'ils appellent justement leur père; leur foi se manifeste très vive, leur langage est plein d'expressions chrétiennes. Là, le presbytère est tout près de quelques maisons de chrétiens, si près qu'on peut saisir quelques mots de leurs conversations. Le soir quand tout est bien calme, je les entends réciter en commun leurs longues prières, qui me ravissent le cœur et qui montent bien droit au ciel. Je sens que je les aime et que je suis chez moi, en famille. Sans aimer en moins pour cela ma chère famille naturelle, je puis bien dire comme Notre-Seigneur, montrant le peuple qui l'écoutait: « Voilà ma famille, ceux qui font la volonté de Dieu. »

Et même souvent, dans les cas si rares d'isolement dans les au-

berges, l'impression d'effroi est remplacée par une grande consolation.

La grande consolation dans ces isolements, c'est de sentir la présence de Dieu. Lui seul est le véritable ami et il ne quitte pas les siens; il se donne d'autant plus qu'on abandonne tout le reste pour lui; lui seul est le véritable confident, on vit avec lui; on cause avec lui; voilà la pensée qu'on a quelquefois très vive dans ces cas. Cela console et réconforte.

Au Catéchuménat. *(Du P. Perrin).*

Ing-tcheou-fou.

I. *En route.* — Halte dans une auberge. — A 2 h. ½, nous nous arrêtons pour dîner. Deux *mò-mô* (pain chinois), des *la-tsiao* (piment) et un bol de *mien-tiao-tse* (espèce de vermicelle). Là aussi flotte le drapeau rouge; les gens viennent au bourg dîner. L'auberge est aussitôt prise d'assaut. Pas mauvais quand il y a du vent, cela bouche les ouvertures. Tous les gens de 20 lis à la ronde étaient réunis pour les travaux; bon nombre n'avaient pas encore eu la bonne fortune de me voir et de voir une pipe. Les plus malins expliquent aux melons, comme quoi il va pour 4 ou 5 sapèques de tabac là-dedans, que ça dure 10 lis, que mes souliers, c'est très solide, que ça coûte une piastre et peut-être deux, que mes mules sont grandes, et que j'en ai encore une bien plus grande que cela. « N'est-ce pas, Père, la noire? Pourquoi ne la montez-vous pas aujourd'hui? » La pauvre, c'est qu'elle n'a plus la tête d'un côté, etc. Elle est crevée, voilà plus d'un an, et onques ne la reverront, ni moi non plus. Et on demande des nouvelles. — « Y a-t-il un empereur? Est-ce vrai qu'il y a une révolution? Au *Fou*, qu'est-ce qu'on dit? » Mais filons! Le soleil allait se coucher quand j'arrivais ici.

II. *Arrivée.* — Les gens m'attendaient. Pas d'eau bénite, ce n'est pas encore connu... « Chen-fou lai-liao! Chen-fou lai-liao! » Le Père est arrivé! — Et on se précipite à ma suite dans ma chambre. Notez que ces gens-là habitent à 3, 4, 5 lis d'ici, mais on voulait saluer le Père, etc., apprendre les nouvelles. « Est-ce que l'empereur est vraiment mort? Et l'impératrice? Est-ce vrai qu'il y a la révolution? Est-ce que les portes du *Fou* sont fermées? » C'est un feu entrecroisé; je n'ai pas le temps de répondre.

III. *Ouverture. L'Église.* — Samedi, jour de marché, c'est l'ouverture. Il s'agit d'abord d'installer un autel. Il y a une église, mais vide; une table et un confessionnal, c'est tout le mobilier. Donc on cloue une grande image entre deux *toei-tse*, (inscriptions symétriques). On couvre la table d'une friperie multicolore, faite d'échan-

tillons du Bon Marché, une vieille boîte à cigares dont on change l'illustration en y collant une image de la Ste Vierge, sert de support au crucifix, le sanctuaire avait été pavé en briques, mais on en a eu besoin pour les murs; sur la moitié qui reste, on jette une natte de 70 sapèques, c'est le tapis; une chaise en bambou fait la crédence; on étend les nappes; on allume ses deux bougies; on bat le tam-tam: c'est la messe qui commence. 30 à 40 assistants. Deux communions à deux saintes femmes de l'Évangile; ce sont toujours elles, les premières venues. Ce matin, Mme Vve Li-hou-che a cependant été sage: au lieu de m'arriver comme l'autre jour, à 4 h. du matin, escortée d'un domestique païen, elle n'est arrivée qu'avec l'aurore, amenant ses 2 fillettes, de 3 et 5 ans qui trottinent à côté d'elle. Elles ne sont pas baptisées; il faut que le Père les baptise. J'y consens à la condition qu'on me donne un témoignage écrit (ping-kiu), statuant qu'elles ne seront fiancées qu'à des chrétiens. « Oh! pour ça, le Père n'a rien à craindre. Jamais je ne donnerai mes filles à des païens. » Mme Li-hou-che est une femme forte; inutile de lui mâcher ses paroles. « Et si tu meurs avant, quelle garantie? » La compagne ne comprend pas, et cela d'autant moins que j'ai soulevé une hypothèse qu'en Chine on doit toujours taire. « Voilà, dit Mme, le Père dit que si je mourais..., c'est vrai, cela! eh bien! Père, vous l'aurez, et signé de l'oncle maternel de mes filles, le seul ascendant survivant. » Et c'est ainsi que j'eus mes deux communions, puis mes deux baptêmes. Les fillettes ne bronchèrent pas; ce seront, elles aussi, des femmes fortes. Du reste la maman commandait: « Ouvre la bouche; n'aie pas peur; avale. » Et puis: « fais ceci, fais cela. » C'est elle qui, il y a 2 ans, allait à 70 lis (car elle habite à 12 lis d'ici) chercher le P. Gilot, pour extrémiser son mari. On porte culotte parfois par ici. Excellent: cela fait marcher les Nicodèmes!

IV. *Un catéchisme.* Lundi 7. — Encore marché, encore la foule. A chaque catéchisme, tous les chrétiens qui sont dans le bourg, arrivent, souvent accompagnés de leurs amis, et l'église s'emplit. On continue. Les uns récitent sans broncher, les autres s'embarrassent dans les « Pan-tsio-pi-te-touo », un vrai nom de barbare, les « Ngo si ya, ngô kô, sia ». — Les vieux arrivent à la moitié d'un signe de croix. C'est le *de more* de tous les catéchuménats. — Item pour la doctrine, l'Incarnation, Bethléem, le Crucifix. Très facile d'intéresser, d'amener des *pi-fang* (exemples) et comme on connaît déjà son monde, on choisit son interlocuteur. Étonnant comme on écoute et comme cela entre dans les cœurs. Rares ceux qui sont distraits, mais il y en a aussi. D'ordinaire n'aboutiront pas. Peu à peu on

voit se faire la sélection. « *Populus electus.* » — Autrement intéressant que de faire passer le Pont aux Anes!

Mission du Japon.

(*Extraits de plusieurs lettres du P. Boucher*).

Tokio, 27 octobre.

Bon voyage, quoique mer un peu agitée; perdu trois ou quatre repas. — Nous sommes arrivés à Yokohama, juste en même temps que la flotte américaine défilait au milieu des deux lignes de navires japonais. On nous acclamait; notre orchestre jouait. Les fusées, canons, hourras, rien ne manquait.

Et maintenant on s'installe. Le R. P. Supérieur qui est aussi procureur a acheté le mobilier. Un Frère Marianite achète la vaisselle, et sous peu nous serons chez nous. — Le personnel se compose d'un interprète, factotum, professeur, et d'un cuisinier, boy. Une famille chrétienne loge à la porterie et y veille. — Pas de chapelle publique; nous préférons avoir le T. S. Sacrement en une chambre intérieure. — Beaucoup de journaux ont annoncé notre arrivée plus ou moins exactement. — Le P. Dahlmann et moi pouvons dire quelques mots; les caractères chinois nous sont d'une grande utilité.



Tokio, 28 octobre.

On installe la future résidence. Le R. P. Supérieur parle d'y aller demain. Mais les lits, tables et le reste, sont encore chez le marchand à Yokohama, et il faudra peut-être se résigner à les attendre. Le P. Dahlmann et moi avons ce status: Conf. N. N. — Cons. — Stud., ling. Jap. — Oper.

Ce matin le R. P. Supérieur a remis à S. E. le Ministre des Affaires Étrangères, la lettre du Cardinal Merry del Val, nous présentant et nous introduisant. Grande cordialité. Monseigneur Muzabure y était. Nous préférons pour commencer ne pas avoir d'Église publique, mais une seule chapelle domestique.

Tous les Pères des Missions Étrangères sont on ne peut plus sympathiques à nos œuvres.

Les Pères allemands de Steyl sont six à la côte Ouest qu'ils cultivent sous la double autorité de Mgr Berlioz et de Mgr Muzabure. Rome attend un peu avant de les faire indépendants.

Les Dames du Sacré-Cœur vont commencer incessamment leur grand bâtiment en bois avec revêtement en briques.

Vous savez que la maison nous est louée par la mission ou plutôt le diocèse; mais on en cherche une autre plus vaste et capable de

contenir les Pères qui viendront plus tard, peut-être même dès le printemps prochain. La grosse affaire est d'étudier la position et de voir ce qu'il y a à faire, pour obéir aux Supérieurs et procurer la gloire de Dieu.



Tokio, 21 novembre 1908.

Depuis quelques jours mes loisirs ont été pris par la préparation et prédication d'un Triduum aux Dames de St-Maur, confessions, etc.

Que vous dire de cette bande de trois pauvres Japonais, qui représente la Compagnie à l'Empire du Soleil Levant? Les journaux ont dit bien des sottises *de more*. La vérité vraie est bien plus modeste. On s'est d'abord installé dans la maison que Mgr l'Archevêque loue à la Compagnie, et puis on se met au courant des choses. Car l'important est de savoir ce qu'on pourra et devra faire.

Les difficultés sont à peu près les mêmes qu'à l'Aurore. En quelle langue enseigner? En japonais? C'est ce qui est à peu près uniquement pratique pour l'auditoire; seulement c'est assez difficile pour les professeurs, bien qu'on parle de cours enseignés par interprètes! Parler une langue étrangère serait se résigner à être fort peu compris, sinon par un fort petit nombre.

A l'Aurore, on peut enseigner la matière que l'on voudra sans craindre la concurrence des autres écoles. Ici les cinq Universités préexistantes ont des cours de *omni re scibili*, ce qui complique la difficulté.

Enfin les Japonais visent au pratique, il faut donc que notre enseignement leur procure un avantage qu'ils ne trouveront pas ailleurs et converge à leur intérêt pécuniaire. Vous voyez que les difficultés ne manquent pas. On le savait, donc il n'y a aucune désillusion et on cherche les moyens d'y parer avec la grâce de Dieu, demandée par les prières de toute la Compagnie.

Si vous pouviez me procurer une jeune mémoire pour l'étude du japonais, je vous en serais bien reconnaissant. Mais cela ne se trouve guère à l'état libre, n'est-ce pas? Le P. Rockliff, lui, demandait hier à un P. Américain de lui expédier un million par retour du courrier. C'est encore plus facile à trouver qu'une bonne mémoire. Cependant je doute du succès.

Le P. Rockliff va donner une petite retraite aux élèves chrétiens des Marianites à Yokohama, et avant Noël, il prêchera une sorte de mission aux catholiques de Yokohama.

Les Dames du Sacré-Cœur bâtissent à cette heure. Elles ont l'intention d'avoir des cours libres dès qu'elles auront un logement *ad hoc*.

Les Marianites ont autant d'élèves que leurs classes peuvent en contenir et leur succès se maintient. C'est le premier pas. A quand la conversion de tous ces enfants?



Tokio, 6 janvier.

Monseigneur l'Archevêque et un Grand Vicaire sont venus à midi, saluer l'étoile de la Compagnie reparaissant au Japon. Grande cordialité et aussi beaucoup d'abandon simple et fraternel.

Dimanche dernier j'ai confessé 16 Poutonnais, établis à Yokohama, tailleurs pour la plupart, et ils ont communié le lendemain. Ils sont de Fouka et surtout Vong-ka-ghiao, et, quoique parlant japonais ou anglais, répugnent à se confesser autrement qu'en chinois. Il y a aussi des premières communions à préparer, un mariage à réhabiliter. On compte les réunir un dimanche par mois pour sermon, confessions, etc. — Et les étudiants chinois? Cinq ministres protestants venus de Chine ne font que cela et ont près de 1000 jeunes gens baptisés ou inscrits sur leurs registres.



10 janvier.

La communauté de Myogadani vit dans la solitude. Depuis 10 jours, pas un courrier, ni lettres, ni journaux. C'est à se croire à Hai-tcheou au moment du 1er de l'an chinois.

Mes deux éminents compagnons se demandent chaque matin: « Any paper, no mail? » — Et la mine s'allonge. — Et moi, qui ai eu d'un coup 6 lettres de Chine, que la Procure thésaurisait évidemment pour me faire une surprise et sextupler le plaisir. Une entre autres, datée: New-York, 23 nov., était d'un ministre connu au *famine relief*, chez le P. Gain, en 1907...

Ces jours-ci, les journaux japonais ne parlent que de Yuen-che-kiai, (1er ministre de l'Empereur de Chine) et cherchent à faire croire au monde que sa chute est sans conséquence. Je crois bien, il les contrecarrait en Mandchourie.

On vous a dit que dimanche dernier j'ai prêché, baptisé, confessé, communié des Chinois de P'outong à Yokohama et que c'est là le commencement d'une petite œuvre que désire Sa Grandeur.

Où donc est la campagne de presse dont vous parlez? Je ne

reçois ici aucun journal français, sauf les Études que me passent les Marianistes. L'abbé Joly, a-t-il donc des continuateurs?

Qu'ils viennent au Japon! Ici, comme vous le savez, la Compagnie a été accusée, plus que partout ailleurs, d'avoir négligé le clergé indigène, compromettant ainsi l'avenir de la religion. Eh bien, je vous assure qu'aucun des missionnaires actuels ne soutiendrait pareille thèse! Et, en fait, à cette heure, hors Nagaza-ki, il n'y a pas *un seul* séminaire aux 3 autres diocèses, y compris l'archidiocèse de Tokio. Et comment faire avec les lois sur l'éducation, le manque de ressources?...

Les scolastiques de Zi-ka-wei, lisent-ils les *Mélanges Japonais*, édités ici par les Missionnaires?

Un professeur de droit allemand, conseiller du Gouvernement japonais, qui a corrigé, à son point de vue, le code édité par M. Boissonnade, disait dernièrement au P. Dahlmann que 1° les missionnaires catholiques sont les seuls ici, à savoir bien le japonais: 2° que les Mélanges sont la seule publication en langue européenne où l'on puisse étudier l'âme japonaise avec ses qualités et ses défauts. On les reçoit à Zi-ka-wei, depuis l'origine. Dites à tous ceux qui veulent pénétrer la mentalité japonaise, de les lire régulièrement — Recueil trimestriel, depuis 4 ou 5 ans seulement. Et, notez qu'en prénétrant l'âme japonaise, on comprend mieux sa cousine l'âme chinoise, qui emboîte le pas, bien entendu. — Envoyez cela à Jersey, Ore, etc., etc....

Il y a aussi la « *Transaction of the R. A. S. for Japan* » et beaucoup de bons livres à votre Bibl. Major.

Herder a permis au P. Dahlmann de choisir 500 volumes sur son catalogue. Quel libraire français me donnera même permission?

L'Amérique expédie la bibliothèque de Prairie-College, maison qui a cessé d'exister. Pourrait-on m'adresser ainsi des bibliothèques de maisons qui sont fermées en France?

Félicitations au P. Tobar, pour son N° des *Variétés*. A lui seul il vaut une légion d'écrivains.

Et maintenant, bonne année à tous.

Faisons-nous saints, comme disait le saint Père de la Colombière, et aussi, demandons des saints. Il n'y a que ceux-là à promouvoir efficacement le règne de Dieu.



Tokio, 22 janvier 1909.

... Actuellement on négocie avec le Gouvernement, pour les pré-

liminaires d'un établissement. Avant tout, il faut constituer une société civile qui ait personnalité juridique et permette d'acheter et posséder terrains et bâtiments. Cela ne souffrira aucune difficulté.

Le Gouvernement est enchanté de voir se fonder des établissements sérieux où l'enseignement sera donné, sans qu'il lui en coûte rien, par des étrangers. Car 1° l'argent est rare par ici; 2° l'enseignement a baissé depuis qu'il n'est plus guère donné que par des Japonais, et on se rend compte qu'il faudrait pousser les langues étrangères, si on ne veut pas reculer indéfiniment. Vous voyez donc qu'il n'y a aucun obstacle extérieur.

Et puis on apprend le japonais! De sept heures à 8 heures, on prépare sa leçon. — A huit heures, on lit devant son maître dans les livres des écoles primaires, et on tâche de bâtir des phrases sur leur modèle.

A onze heures le maître revient lire lui-même et on tâche de comprendre. — Ou bien on lui récite par cœur des phrases apprises, ou mieux on lui traduit du français en japonais.

Le soir à cinq heures et demie, seconde leçon de lecture, comme celle de huit heures.

Le P. Dahlmann en fait autant de son côté, de sorte que la charge de maître n'est pas une sinécure.

Entre temps on visite les écoles et la ville; il y aurait soixante mille élèves. On lit les choses japonaises; et puis on prie le Grand Roi, le suppliant « que son nom soit *enfin* sanctifié, que son règne arrive, plein, entier, catholique! »



Tokio, 11 février 1909.

J'irai passer la Sexagésime à Yokohama et donnerai une feuille ou calendrier à chaque famille chinoise. Il est très singulier qu'à deux minutes de notre résidence, sur la colline qui fait face à la nôtre et en est séparée par un étroit ravin se trouvent deux écoles chinoises. L'une est un établissement où l'on forme des agents *japonais* pour Formose, la Corée, la Mandchourie. — Trois cents élèves pensionnaires. — Tous doivent apprendre simultanément et chaque jour, anglais, chinois, coréen. Le formosain est libre, heureusement pour eux! Du reste ils ne vont plus guère à Formose, mais en Corée et Mandchourie. Trois professeurs pékinois enseignent le mandarin.

Mais l'autre école est bien plus intéressante. Elle contient cent cinquante Chinois et seulement quarante Japonais. On s'y prépare

à l'exploitation des lignes ferrées. Hier j'étais allé y voir un Japonais, professeur d'anglais. Il était absent : les élèves sortaient des cours. Je leur demande en chinois, si quelqu'un d'entre eux voudrait bien me donner un renseignement. Ébahissement général! On fait cercle et on cause pendant une demi-heure.

Vous savez que le nombre des étudiants chinois a beaucoup diminué; on dit qu'il n'y en a plus que trois mille environ en cette ville. Il y a encore de quoi s'occuper. Si on pouvait les voir tous et en convertir quelques-uns! A l'Université de Nareda, j'ai trouvé un département spécial pour eux. Ailleurs, ils sont mêlés aux Japonais et *tiennent partout un très bon rang*, me disent tous les professeurs japonais.

Notre Père Supérieur a été reçu par S. E. le Ministre de l'Éducation qui a promis que le gouvernement verrait avec faveur tout établissement d'éducation supérieur ou autre, où l'enseignement serait donné par des étrangers en langue européenne. Car tout le monde dit que l'étude des langues a baissé et doit être relevée. — Aucune difficulté non plus à former une société qui ait la personnalité civile et puisse posséder, acheter, bâtir, etc. Cela est bien plus facile que de trouver l'argent. — Son Excellence a bien voulu ajouter des conseils pratiques sur les moyens à employer pour commencer d'une façon pratique, et qui attire les étudiants. — La conversation se faisait par interprète, car S. E. ne parle aucune langue étrangère.

Le T. R. P. Général a été très agréablement surpris d'apprendre que nous avions pu nous installer ainsi sans difficulté; car on lui avait fait craindre une forte opposition de différents côtés. — Un journal ordinairement mal disposé pour la religion annonçait notre arrivée en disant : « Jésuites ou non, peu importe; qu'ils soient les bienvenus, puisqu'ils apportent avec eux la vraie science. »

La semaine dernière, une revue japonaise donnait en abrégé l'histoire de la Compagnie et ne contenait qu'une infime partie des sottises ordinairement publiées contre nous. Le ton n'était pas hostile, plutôt indifférent; mais on y affirmait que nous ne sommes plus au niveau scientifique de nos anciens.



Tokio, 15 février 1909.

Le fait est qu'il faudra une forte somme pour l'établissement complet. Le S. Père a donné sa bénédiction. Le R. P. Général a donné de quoi vivre pendant un an et a promis de continuer cette

aumône pendant les premières années. Mais les frais d'achat et de bâtisse, qui les couvrira? La province de Pologne, une des plus pauvres, a déjà envoyé une aumône; l'Amérique a envoyé une petite bibliothèque. — On avait beaucoup parlé et écrit d'un second voyage de Mgr O'Connell, au Japon, pour y établir une délégation comme aux Indes. En tout cas, il ne semble pas que ce voyage doive avoir lieu immédiatement.

Nous avons eu hier un fort tremblement de terre. Plusieurs toits ont laissé couler leurs tuiles. La cathédrale de Yokohama a eu des lézardes; chandeliers et crucifix sont tombés de l'autel. Les conduites d'eau ont été arrachées en plusieurs endroits. C'est une bien singulière impression d'être ainsi secoué par une force inconnue pendant trois ou quatre minutes sans savoir ce qui va suivre. On se sent tout particulièrement entre les mains du Bon Dieu.



(Extraits d'une lettre du P. Dahlmann).

Il y a quelques jours, j'ai reçu une visite très intéressante et très agréable. C'était le Docteur Nagai, professeur de chimie à l'Université de Tokio. Il compte parmi les membres les plus considérés du corps enseignant de l'Université Impériale. Il a fait toutes ses études en Allemagne et fut, à Berlin, assistant du célèbre chimiste Hoffmann. Je pus donc m'entretenir très agréablement avec le savant Japonais, en allemand, langue qu'il possède à fond. Cette relation nous est d'autant plus précieuse que Nagai est catholique et catholique très fervent. Comme membre du Conseil Supérieur de l'Instruction publique du Japon, il est très au courant des tendances et des besoins de l'enseignement supérieur de sa patrie, ce qui lui permet de nous aider de ses conseils. Nous en avons grand besoin afin de trouver la vraie direction à imprimer au nouvel Institut. Grâce à des relations de ce genre nous acquérons ainsi peu à peu la lumière qui nous indique la véritable voie à suivre.

Nous profitons de cette occasion pour rectifier quelques renseignements erronés d'une presse visiblement mal informée. Certaines feuilles annoncent, par exemple, que Mgr O'Connor, archevêque de Boston, lors de son premier voyage au Japon, en 1905, aurait réglé avec le gouvernement de ce pays, la fondation de deux universités catholiques, l'une à Tokio, l'autre à Nagasaki. « Sur le désir du Mikado, les deux établissements furent confiés aux Jésuites et le R. P. James Rockliff en fut nommé supérieur. » Cette manière de présenter les choses ne répond pas à la réalité. On n'établit pas ainsi

de but en blanc une université, à plus forte raison deux universités à la fois, et cela au Japon! Nous attachons une grande importance à certifier ici que le mot « Université » n'a été employé, ni par le S. Père, ni par aucun autre organe officiel ayant à intervenir dans cette affaire. Il est clair en effet, que seul un examen attentif des conditions peut tracer la véritable voie pour cette nouvelle entreprise. Les bruits exagérés nuiraient à la chose plus qu'ils ne lui serviraient.

Pour combattre la propagande de la presse protestante, le R. P. L. Drouart de Lézey, des Missions Étrangères, a créé, avec le concours de MM. de Lapparent et Surbled, une collection de publications scientifiques. « Mon vœu le plus ardent, écrit-il, est de mettre cette entreprise, que je regarde comme la seule pratique au Japon, aux mains des Jésuites, dont j'ai accueilli l'arrivée avec d'autant plus de joie. » Et il ajoute: « Dans quelques années, quand leurs Pères se seront acclimatés, ils accepteront certainement cette œuvre. Je la leur abandonnerai très volontiers, tout disposé, s'ils le désirent, à continuer à y travailler sous leur direction. »

Notes sur l'histoire de quelques Missions de la Compagnie (1).

LES COLONIES HOLLANDAISES DES INDES ORIENTALES (2).

I. Les Colonies hollandaises des Indes Orientales jusqu'au XIXe siècle.

LES possessions hollandaises aux Indes orientales, comprennent les îles de la Sonde: Java, Sumatra, Borneo (en grande partie), Banka, Madura, Bali, Lombok, Sumbawa, Florès, Timor (en partie), Célèbes; les Moluques: Gilolo, Céram, Bourou, etc.; enfin la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée.

Moins de cinquante ans après la découverte de cet archipel, par

1. Voir *Lettres de Jersey:* 1905. p. 215. — 1906. p. 154.

2. L'étude suivante est le résumé d'un ouvrage qui a paru en 1908 à l'occasion du Centenaire de la Mission des Indes Orientales : *De Roomsch-Katholieke Missie in Nederlandsch Oost-Indië, 1808-1908*, par le R. P. ARN. J. H. Van der Velden, S. J. — On a aussi consulté souvent les *Berichten uit Ned. O.-Ind. voor de leden van den St. Claverbond.* — Sur l'affaire de Mgr Grooff, Cfr. *Berichten*, 1908, pag. 11-41. — Sur le R. P. Verbraak voir *Berichten* passim, *Lettres de Jersey*, 11 janvier 1900, p. 128-134, *Lettres de Fourvière*, mars 1900, pag. 156-160. — Sur le R. P. le Cocq d'Armandville, voir *Levensbeschrijving van R. P. le Cocq d'Armandville, S. J.*, par le R. P. W. VAN NIEUWENHOFF, S. J., Borg, Amsterdam, 1900. (Cet ouvrage est traduit en allemand « *P. le Cocq d'Armandville von der Gesellschaft Jesu. Skizze aus dem Missionsleben von Niederl. Ost-Indiën* übersetzt von M. S., Regensburg, 1902, Drück und Verlag von J. Habbel) — Voir encore *Lettres de Jersey*, 1898, pag. 419-428.

les Portugais (à la fin du 15[e] siècle), S. François-Xavier visita ces îles; d'autres missionnaires y débarquèrent bientôt: Jésuites, Augustins, Franciscains, Dominicains, etc., et la Foi Catholique se répandit dans toute cette partie des Indes.

Au commencement du 17[e] siècle, les Hollandais s'établirent à Amboïna; ils chassèrent successivement les Portugais de toutes les îles et en même temps introduisirent partout le Calvinisme; les missionnaires catholiques furent proscrits; l'exercice du Catholicisme interdit. Cet état de choses dura jusqu'à la fin du 18[e] siècle.

La domination en Hollande du Calvinisme, comme religion d'État, prit fin en 1795. La constitution du roi Louis Bonaparte promettait de protéger tous les cultes; et un décret, promulgué un an plus tard par le Gouverneur-Général des Indes-Orientales, H. W. Daendels, rendit, dans ces colonies aussi, la liberté au Catholicisme.

A cette nouvelle, deux prêtres hollandais demandent à partir comme missionnaires. Ils arrivent en rade de Batavia, le 4 avril 1808. Devant eux s'étendait cet immense domaine colonial, qui a 44 fois la superficie et 7 fois la population de la métropole.

II. Depuis la fondation de la Mission, jusqu'à l'arrivée des Pères de la Compagnie — 1808-1859.

Les premiers soins des deux missionnaires furent pour les Européens Catholiques de Batavia. Un de ces derniers fit transformer une partie de sa maison en chapelle, et le 10 avril 1808, à Batavia, fut célébré le S. Sacrifice de la Messe. C'était la première fois depuis longtemps, que cette cérémonie s'accomplissait au grand jour.

En 1834, la mission comptait trois résidences dans l'île de Java. Cette même année on fonda à Padang, la première résidence de l'île de Sumatra. Pourtant les progrès étaient lents. Treize missionnaires seulement arrivèrent de Hollande, de 1808 à 1845, et au commencement de cette année, 1845, ils n'étaient plus que quatre dans la mission. Les autres étaient morts ou retournés en Europe. Cette première période fut dure. On était écrasé par le travail, auquel s'ajoutaient des difficultés de tout genre. Souvent on était gêné par les francs-maçons et les fonctionnaires de l'état. Un décret du 11 décembre 1835, avait réglé que les missionnaires recevraient leurs postes respectifs, non du Préfet apostolique, mais du gouvernement. Ce fut un coup fatal pour l'autorité ecclésiastique, qui perdit ainsi le pouvoir de donner à chacun de ses sujets une place proportionnée à ses forces et à son caractère; de sorte que les missionnaires se trouvaient exposés à bien des dangers. Dans ces conditions il ne pouvait même pas être question de commencer l'évangélisation des

païens, et la vie religieuse des Européens Catholiques laissait beaucoup à désirer.

En attendant une restauration définitive de la Hiérarchie (elle aura lieu plus tard, en 1853), les supérieurs ecclésiastiques de la Hollande reçurent le titre d'Évêques *in partibus*, par suite de la convention provisoire de 1841, entre le Saint-Siège et le gouvernement; la même convention accorda également la dignité épiscopale aux Préfets apostoliques des possessions hollandaises; un décret de la Congrégation de la Propagande du 20 septembre 1842, érigea la mission de Batavia en Vicariat Apostolique, et lui donna comme premier vicaire apostolique, Mgr Jacobus Grooff, évêque de Canéa *in partibus*.

Mgr Grooff avait été missionnaire à Suriname, une colonie hollandaise d'Amérique. A l'âge de 26 ans, il fut nommé Préfet apostolique de cette mission. Sa faible santé ne l'empêcha pas de travailler constamment avec ardeur. Il se consacra surtout au service des lépreux. Trois fois ses infirmités le mirent en danger de mort, au moment où aucun prêtre ne se trouvait dans la mission pour lui administrer les derniers Sacrements. Pendant une de ces maladies, voyant le danger où il était et pensant au S. Sacrement, enfermé dans le Tabernacle, il prend la résolution généreuse d'aller communier de ses propres mains, surtout pour prévenir toute profanation. Plus mort que vif, il se traîne à l'église, attenante au presbytère, et se prosterne en adoration sur les marches de l'autel. Puis, il ouvre le Tabernacle, consomme les Saintes Hosties, fait son action de grâces, et retourne, entièrement consolé, dans sa chambre. Quand le médecin vint voir le malade, il le trouva hors de danger. Dieu lui-même avait sauvé son serviteur.

Les œuvres de charité de l'abbé Grooff attiraient l'attention. Le roi Guillaume Ier le décora, et le Pape Grégoire XVI le nomma camérier d'honneur. — Enfin il dut se résigner — malgré ses regrets — à quitter ses lépreux pour aller recevoir en Hollande la consécration épiscopale.

A la fin de 1844, le nouvel évêque, accompagné de quatre missionnaires, quitta de nouveau sa patrie et arriva au mois d'avril 1845 à Batavia. Hélas, la réception ne fut pas encourageante. Son arrivée n'était même pas annoncée aux fidèles; deux jours après seulement ils apprirent que leur évêque se trouvait au milieu d'eux. Ce ne fut que le commencement des misères. Bientôt le pauvre évêque se vit obligé « *omnibus coram Deo mature perpensis et consideratis* », d'interdire toute juridiction à trois des quatre prêtres qui étaient dans la mission au moment de son arrivée. Cet acte pleinement juste et nécessaire du

Vicaire apostolique, excita contre lui une terrible tempête. Le gouvernement colonial, qui soutenait les trois prêtres suspens, chassa de leurs résidences les nouveaux missionnaires qui venaient d'arriver avec l'évêque. On leur interdit même l'exercice de leur ministère; en même temps le Gouverneur-Général exigea que l'évêque levât la suspense des trois prêtres.

Fort de son droit et de la justice de sa cause, Mgr Grooff refusa. Quelques jours après, le Gouverneur-Général le menaça d'exil, s'il ne voulait pas exécuter son désir. Le courageux évêque répondit qu'il ne pouvait pas, dans une affaire d'ordre purement spirituel, prendre une décision sous la pression de l'autorité temporelle. Le Gouverneur demanda à l'évêque s'il voulait se réserver quelques jours de réflexion. L'évêque répondit qu'il agissait dans cette affaire selon son devoir et sa conscience et que par conséquent il n'avait plus besoin de réflexion.

Un décret du gouvernement colonial, du 20 janvier 1846, défendit à Mgr Grooff l'exercice de ses fonctions et le bannit, lui et ses quatre compagnons, du domaine colonial. Le 3 février, l'évêque quitta son Vicariat. Il avait gagné, dans les dix mois de son séjour à Batavia, l'amour des catholiques, qui lui donnèrent au moment de son départ, d'éclatants témoignages d'affection et d'attachement.

Il ne restait plus qu'un seul missionnaire muni d'une juridiction légitime, dans l'Inde hollandaise. Les trois prêtres suspens, avaient repris, avec l'autorité du Gouverneur, leurs fonctions; mais les catholiques évitaient toute relation avec eux; il n'y avait presque que les officiers et les soldats à assister à leur messe, y étant obligés par un ordre exprès.

Le despotisme du Gouverneur-Général avait excité en Hollande une indignation générale. Les catholiques hollandais reçurent Mgr Grooff avec une vénération digne de son courage, et le roi Guillaume II, fut le premier à reconnaître les droits de l'évêque méconnus par le gouverneur des Indes.

Quelle fut pour la mission des Indes Orientales la suite de la conduite héroïque de Mgr Grooff? D'abord, les trois prêtres suspendus par lui revinrent en Europe, quelques mois après. Puis, de nouvelles négociations entre le S. Siège et le gouvernement hollandais aboutirent à la liberté du Catholicisme dans les colonies (1847).

Voici dans ses grandes lignes l'organisation nouvelle: le Vicaire apostolique est nommé par le S. Siège et *reconnu* par le gouvernement. La direction des affaires ecclésiastiques est soumise au Vicaire; c'est lui qui nomme les missionnaires à leurs différents postes.

Le gouvernement donne un traitement à un nombre déterminé de prêtres, sans préjudice des autres prêtres, entretenus par la charité des fidèles, qui peuvent venir travailler au salut des âmes.

Mgr Grooff devait conserver et ses titres et son traitement. Seulement pour ménager les susceptibilités, il ne reviendrait pas à Batavia, mais il partirait comme Visiteur Apostolique pour les colonies hollandaises en Amérique. Il aurait un coadjuteur pour le remplacer dans son vicariat de l'Inde.

Mgr Grooff se dévoua encore quelques années aux lépreux de Suriname; il mourut en 1852 à Paramaribo, regretté de tous, tant protestants que catholiques.

Le 13 février 1848 arriva à Batavia le Coadjuteur de Mgr Grooff, Mgr Petrus Maria Vrancken, évêque de Colophon, *in partibus*, accompagné de deux nouveaux missionnaires, et précédé, quelques mois auparavant, de trois autres prêtres. Dans une de ses premières lettres, le Vicaire apostolique s'écrie: « Quand donc viendra-t-on nous apporter du secours? Quand donc une sainte ardeur s'emparera-t-elle de ces centaines de prêtres, qui ne trouvent pas en Europe à exercer leur zèle et y sont presque trop nombreux? Quand donc se laisseront-ils pousser vers ces belles îles, où tant de malheureux ont besoin de leur secours? » Le zèle apostolique du Vicaire se communiquait à ses missionnaires, qui dépensaient une activité vraiment extraordinaire, et sous le règne bienfaisant de la liberté, la mission put enfin se développer et s'étendre. Des œuvres multiples montraient bientôt que la vie catholique avait gagné en intensité, et la fondation de nouvelles résidences étendait à un plus grand nombre les bienfaits de la religion. Quelle joie pour Mgr Vrancken quand arrivèrent, au commencement de 1856, les sept premières religieuses, filles de Ste Ursule, qui venaient se dévouer à l'éducation des enfants et des jeunes filles!

En 1858, la mission célébra son cinquantième anniversaire. On avait beaucoup travaillé durant cette période; le salut des âmes avait exigé de grands sacrifices; plusieurs jeunes missionnaires, épuisés par le climat, avaient succombé à la tâche. Aux travaux étaient venues s'ajouter les persécutions. Mais dans les dix dernières années, grâce à la paix religieuse, fruit du sacrifice et de la lutte, une ère de prospérité semblait avoir commencé. Pourtant Mgr Vrancken craignait pour l'avenir; il était si rare que de nouveaux missionnaires vinssent aider ou remplacer les anciens! C'est pour cette raison que l'évêque voulut charger de la mission une congrégation ou un ordre religieux. On s'adressa donc au R. P. van Gulick, S. J., provincial de la province de Hollande. Celui-ci, ému des besoins d'un si grand

nombre d'âmes, accepta, et le 9 juillet 1859, les Pères Van den Elsen et Palinckx débarquèrent à Batavia.

III. Depuis l'arrivée des Pères de la Compagnie de Jésus — 1859-1908.

D'autres Pères suivirent bientôt, et lorsque, en 1874, Mgr Vrancken se démit de sa charge de Vicaire apostolique, seize Pères de la Compagnie de Jésus et un Frère Coadjuteur étaient déjà venus travailler dans la mission. Cet accroissement de forces permettait d'entreprendre de nouveaux travaux apostoliques. Le P. Palinckx, après avoir fait partie, comme aumônier militaire, d'une expédition contre les Dajaks, dans l'île de Bornéo (1860), alla fonder une résidence à Djokjakarta (Java). Il y loua une maison et fit construire une chapelle en bambou. Elle s'écroula lors du tremblement de terre de 1867, qui ruina presque toute la ville de Djokjakarta. Le dévouement héroïque du Père, à l'occasion de cette catastrophe, remplit tout le monde d'admiration. En 1871, une belle église fut consacrée à Djokjakarta. Quinze jours après cette cérémonie, dans cette même ville, un Père de la Compagnie mourut, et ce fut un Franc-maçon, président de la loge, qui prononça au cimetière l'oraison funèbre.

En 1868, le P. de Vries entreprit un voyage dans le Minahassa, sur la côte Nord de l'île de Célèbes. Au 16e siècle, il y avait eu dans ce pays, une mission catholique très florissante. Le P. Diego Magelhaens y baptisa, vers 1563, le roi et 1500 de ses sujets. Au milieu du 17e siècle, l'île de Célèbes possédait une maison de Jésuites, et un monastère des Pères Capucins. Les Dominicains y avaient leur siège central; les Franciscains et les Augustins y possédaient également des résidences. Les Hollandais, devenus maîtres de l'île de Célèbes, bannirent les missionnaires et les remplacèrent par des ministres protestants. Ceux-ci évangélisèrent le Minahassa, sans avoir à subir la concurrence des prêtres catholiques. Mais quand le P. de Vries y arriva pour visiter les catholiques, il eut le bonheur de donner 254 baptêmes; plusieurs protestants eux-mêmes firent baptiser leurs enfants par le Père; c'en était trop. Une tempête d'indignation s'éleva. Des ministres protestants écrivirent des articles, pleins d'insinuations odieuses, contre le P. de Vries. On se plaignit près du gouverneur général. Celui-ci, mécontent de ce qui était arrivé, déclara à Mgr Vrancken, qu'il n'avait jamais vu une manière d'agir plus stupide que celle de ce monsieur de Vries, qui, pour comble, était Jésuite. Pourtant des voix s'élevèrent pour défendre le Père; et la tempête se calma pour le moment. Bientôt nous verrons comment les Pères fondèrent une mission stable dans le Minahassa.

Avant son départ, en 1874 Mgr Vrancken, eut encore le bonheur

de voir arriver plusieurs religieuses, appartenant à différentes congrégations hollandaises qui fondèrent bientôt des orphelinats, des pensionnats, etc. Les Frères de la Congrégation de St-Louis de Gonzague, vinrent également se dévouer à l'enseignement de la jeunesse.

Mgr Vrancken partit pour l'Europe en 1874. Il eut pour successeur, comme Vicaire apostolique, Mgr Claessens, évêque, *in partibus*, de Tranopolis, qui gouverna le vicariat de Batavia, durant 20 ans, de 1874 à 1894. Cette époque est marquée par le développement ininterrompu de la mission.

En 1859, le Portugal avait vendu à la Hollande l'île de Florès. Dans cette île il y avait eu autrefois des chrétientés très florissantes. Le peuple avait encore gardé avec la foi plusieurs pratiques religieuses que ses ancêtres avaient apprises des anciens Padres. La Hollande, en achetant l'île, s'était engagée à envoyer des prêtres catholiques hollandais, pour y remplir les fonctions pastorales. De fait, quelques prêtres s'y rendirent successivement, mais l'état de leur santé ne leur permit pas d'y rester. En 1864, un Père de la Compagnie, alla résider à Larantoeka. Une deuxième résidence dans l'île de Florès, à Maumeri, fut fondée en 1874. Les débuts furent pénibles à cause du climat et des travaux nombreux. Plusieurs Pères, à peine arrivés, succombèrent ou durent revenir en Europe. Le P. le Cocq d'Armandville fonda une troisième résidence à Sikka. Il travaillait avec une activité et un zèle vraiment surhumains, chez les habitants de cette contrée, à demi sauvages. Son zèle fut couronné de très beaux succès. Le fait suivant nous montre combien il sut gagner l'estime du peuple. Un résident qui regardait d'un mauvais œil, l'influence du Père, fit appeler un jour le Radjah de Sikka, Don André Ximenes da Sylva. Il lui dit que les Sikkanais ne devaient pas suivre les conseils du Père, dépourvu en dehors de l'église de toute autorité. A ces mots, le Radjah répondit : « O grand seigneur, si nous n'avions pas suivi les conseils du Père, et fait ce qu'il nous avait appris, vous n'auriez pas débarqué si facilement dans notre pays, et vous ne parleriez pas actuellement avec tant d'arrogance. » D'autres résidences encore furent fondées dans l'île de Florès et dans les îles environnantes. Des religieuses vinrent en 1879, pour aider les Pères dans l'éducation de la jeunesse. Actuellement il y a dans cette mission dix Pères et sept Frères coadjuteurs et quelques communautés de religieuses; les chrétientés sont très florissantes; le nombre des catholiques y est d'environ 17.000.

Les Pères de l'île de Florès visitèrent les îles environnantes. Dans l'île de Timor qui appartient en partie au Portugal, on fonda une

résidence. Deux Pères et un Frère coadjuteur y travaillent avec succès à la conversion des païens.

Par un traité passé avec l'Angleterre, en 1871, la Hollande obtint la liberté d'agir à Sumatra contre les pirates d'Atjeh. La guerre éclata en 1873. En 1874 arriva le P. Verbraak qui, durant 33 ans, restera à ce poste comme missionnaire et aumônier militaire. Voici quelques détails qui montrent le bien qu'il y a fait, et combien sa bonté, sa simplicité, son courage ont gagné les cœurs de tous ceux qui le connurent. En 1894, le Père se trouvait depuis vingt ans à Atjeh; de beaux cadeaux lui furent offerts par l'armée coloniale, entre autres un calice portant cette inscription: « Au Père Verbraak, 1874-1894, à Atjeh. Chevalier de l'ordre du Lion Néerlandais. Témoignage de reconnaissance de la part de l'armée coloniale néerlandaise pour 20 ans de dévouement fidèle. »

Cinq ans plus tard, le Père fut de nouveau fêté par ses « braves garçons », (c'est ainsi qu'il appelle les soldats), et cette fois-ci la sincérité, la cordialité des marques d'affection, furent vraiment sans pareilles. Catholiques ou protestants, officiers ou simples soldats, tout le monde voulut donner du sien pour témoigner son estime. En Hollande, le « Journal Militaire » de Bréda, consacra un numéro entier au P. Verbraak; on y célébra en prose et en poésie l'homme, « qui jamais ne s'était laissé arrêter ni par le feu de l'ennemi ni par le choléra et autres maladies contagieuses pour apporter aux blessés ou aux moribonds, secours et consolation, et tout cela aux protestants comme aux catholiques. » Sans parler de tous les cadeaux précieux qu'on lui offrit pour sa chapelle et sa mission, Sa Majesté la Reine Wilhelmine le nomma à cette occasion, Officier de l'ordre d'Orange-Nassau. Huit ans encore, le Père resta à Atjeh.

Au mois de mai 1907, se répandit le bruit que le bon vieillard, qui avait atteint l'âge de 72 ans, venait d'être rappelé par ses supérieurs. On ne voulut pas le croire. Mais quand le Père commença à faire les préparatifs du départ, il fallut bien se rendre à l'évidence. Alors le gouverneur de Atjeh, le général Van Daalen, eut l'idée, puisqu'on ne pouvait pas garder l'aumônier lui-même, de lui ériger un monument pour rappeler les vertus et les mérites de cet homme de Dieu. Un comité se forma; et un an après, au mois de mai 1908, eut lieu l'inauguration solennelle de la statue du Père Verbraak. Elle se trouve tout près du presbytère de Atjeh. Actuellement le Père Verbraak remplit encore les fonctions de missionnaire à Padang, ville de l'île de Sumatra.

Il serait trop long de donner ici des détails sur toutes les fondations

qui eurent lieu durant le vicariat de Mgr Claessens. Nous devons nous borner quoique à regret, à quelques faits et à quelques noms.

Nous avons parlé déjà plus haut du voyage du P. de Vries dans le Minahassa (île de Célèbes) et de l'indignation des ministres protestants. Le P. Van Meurs fit le même voyage une fois par an, depuis 1874 jusqu'à l'année 1882. Malgré l'opposition ridicule des ministres protestants, le missionnaire put administrer 2875 baptêmes. Les ministres, oubliant leur grand principe de la liberté d'examen et de critique, s'irritèrent surtout à cause de la conversion de plusieurs protestants. De toutes les façons et souvent par des moyens déshonnêtes, ils mettaient des obstacles à la propagation du catholicisme dans le Minahassa. Pourtant le nombre des baptêmes indique suffisamment qu'il était nécessaire d'y fonder une résidence. En 1882, on obtint la permission du gouverneur général d'y faire deux voyages par an. Les Pères le Cocq d'Armandville et Mutsaers firent faire de grands progrès au catholicisme dans le Minahassa et ce dernier eut enfin le bonheur, en 1886, d'y fonder la première résidence. Malgré l'indignation des protestants, en Hollande aussi bien qu'aux Indes, — ils parlèrent d'une guerre religieuse qui allait diviser pour toujours le bon peuple du Minahassa, — la jeune mission s'y développa. Bientôt, trois Pères s'y établirent. Les catholiques eurent même l'audace d'appeler des religieuses dans le Minahassa pour l'éducation des jeunes filles. A peine voulait-on le croire. Elles arrivèrent de fait au nombre de six au mois de juillet 1898. C'était bien le comble de l'arrogance de la part des Papistes. Ces clameurs eurent leur résultat. Le Résident du Minahassa ne voulut pas donner la permission d'ouvrir une école. Les religieuses eurent donc à choisir entre retourner en Hollande ou attendre des circonstances plus favorables. « Retourner, jamais, écrivirent-elles ; à moins que l'obéissance ne nous rappelle. » Elles surent en attendant se rendre utiles à la mission de plusieurs façons. Enfin en 1907 on obtint la permission désirée. Les Pères, de leur côté, avaient ouvert, en 1905, une école normale pour la formation d'instituteurs et de catéchistes catholiques. On comprend quels fruits on peut attendre de cette institution, s'il plaît à Dieu de la bénir. En 1906, un quatrième missionnaire put se rendre dans la mission du Minahassa, qui, à la fin de l'année 1907, comptait déjà plus de 8000 catholiques.

Une autre résidence, dans l'île de Célèbes, fut fondée à Makasser, en 1893. Dans cette ville, il ne restait presque plus de traces de la religion catholique, quoique d'après l' « histoire des Indes Orientales », par l'abbé Guzion, il y ait eu là, au 17e siècle, des Domini-

cains, une église des Jésuites et une troisième église desservie par des prêtres séculiers.

Le 1er juillet 1888, deux Pères débarquèrent à Toual, une des îles Key, situées au Sud-Est de la Nouvelle-Guinée. Grande fut, au commencement, l'opposition de la part des Mahométans, et on croyait que les efforts resteraient stériles. Mais Dieu bénissait les souffrances et les travaux des missionnaires, et la mission des îles-Key comptait déjà, en 1904, plus de 1100 catholiques.

Durant le Vicariat de Mgr Claessens, deux résidences furent encore fondées dans l'île de Sumatra, la première dans le district de Déli, en 1876, l'autre en 1888, à Tendjong Sakti, dans le district de Benkoelen.

Faisons encore mention de quelques fondations dans l'île de Java : les résidences de Chéribon (1877), de Magelang (1889) et de Buitenzorg (1885), dans cette dernière ville, un orphelinat de garçons fut ouvert en 1886 ; le nombre des orphelins qui y étaient élevés, était de plus de 450 en 1907.

Arrêtons-nous un instant à une œuvre très utile qui date de 1889. En cette année, plus de cinquante missionnaires se trouvaient dans le Vicariat. Sur ce nombre, il n'y en avait pas la moitié à recevoir des subsides du gouvernement. L'entretien des religieuses et des écoles, la construction des églises, etc., exigeait des sommes considérables. Les catholiques hollandais faisaient de riches aumônes à plusieurs missions, et oubliaient un peu trop la mission hollandaise des Indes. On fonda donc, en 1889, une association, qui fut mise sous la protection de St Pierre-Claver, le « St-Claverbond », dont le but est de subvenir aux besoins pécuniaires du Vicariat de Batavia. Sa Sainteté Léon XIII recommanda cette œuvre à l'Épiscopat et aux catholiques hollandais, et accorda, avec la bénédiction apostolique, de grandes faveurs spirituelles à tous ceux qui se feraient inscrire comme membres. Bientôt l'association compta des milliers d'adhérents. Quatre fois par an, on fait circuler, sous le titre de « Berichten uit Nederlandsch Oost-Indie », des lettres des missionnaires, on fait connaître par ce moyen, aux membres du Claverbond, les progrès et les besoins de la mission.

En 1893, Mgr Claessens donna sa démission de Vicaire apostolique de Batavia et fut remplacé par Mgr Staal, de la Compagnie de Jésus, évêque de Mauricastro. Tandis que celui-ci était encore en Europe pour la consécration épiscopale, eut lieu l'expédition militaire dans l'île de Lombok. Cette expédition coûta beaucoup de sang. Le gouvernement hollandais avait pris les précautions nécessaires pour que les soldats, à l'heure du danger, ne fussent pas

privés des secours de la religion. Le Père Voogel fut nommé aumônier des soldats catholiques. Il montra bientôt d'une manière éclatante quel courage et quelle générosité inspire à ses serviteurs la vraie religion. Dans cette terrible nuit du 25 au 26 août 1894, lorsque, par suite d'une trahison, l'armée fut surprise par l'ennemi, le Père fit tranquillement son devoir, tandis que autour de lui les soldats tombaient blessés ou tués. Il eut même le bonheur d'administrer les derniers Sacrements au général van Ham qui mourut quelques instants après. Et quand les Hollandais assaillirent la forteresse de Tjakra-Negara, le Père se trouva de nouveau dans les premiers rangs; il s'avança si courageusement qu'un des officiers s'écria: « Père Voogel, voulez-vous prendre à vous tout seul Tjakra-Negara? » — « Oh non, répondit le Père, seulement ce n'est que dans les premiers rangs qu'il y a des blessés à secourir. » Pourtant quoiqu'il eût une constitution robuste, le Père avait trop demandé à ses forces. Il tomba gravement malade. Ce fut le P. Smit qui vint le remplacer jusqu'à la fin de la guerre et durant le transport des blessés et des malades, au nombre de 2400, à Soerabaya. Ce dernier Père, après son retour de Lombok, prononça, le 15 janvier 1895 à Samarang, une oraison funèbre en l'honneur des héros tombés durant la dernière campagne. Un mois après à peine il succomba lui-même à une maladie qu'il avait prise dans l'île de Lombok.

Quelque temps après l'arrivée de Mgr Staal, dans son vicariat, le Père le Cocq d'Armandville fonda une première résidence dans la Nouvelle-Guinée. Déjà en 1892, il s'était approché dans ce but de cette île immense. Il s'était fixé, à cette époque, dans l'île de Céram, pour reconnaître le pays. Ce qu'il y souffrit, Dieu seul le sait. Enfin le six décembre 1895, il débarqua à Kapaur, dans la Nouvelle-Guinée, pays presque entièrement inculte et peuplé de sauvages. Deux Frères coadjuteurs avaient accompagné le Père. A peine arrivé, celui-ci tomba dangereusement malade. Il se rétablit toutefois et commença ses courses à travers le pays, dans le but de faire quelques conversions. Peu après, le Père Supérieur de la mission vint visiter la jeune résidence; voyant l'état du Père le Cocq d'Armandville, il voulut le ramener se reposer dans l'île de Java. Le missionnaire demanda avec instance et obtint la permission de faire encore un voyage. Il désirait explorer le pays, afin de trouver un endroit plus propre à la fondation d'une résidence. Il partit donc le 5 mars 1896, avec un voilier qu'il avait loué; il visita certains points de la côte de l'île et s'y arrêta pour étudier les mœurs des indigènes. Le 27 mai, voulant regagner son voilier, il prit place dans une petite barque avec quelques rameurs et un enfant Papou, qu'il avait

racheté et qu'il voulait emmener pour l'instruire dans la religion catholique. La mer était forte; tout à coup une grosse vague couvrit la barque et la renversa. Les rameurs virent le Père, portant l'enfant Papou sur ses épaules, nager rapidement vers la grève. Lorsqu'ils y arrivèrent eux-mêmes, ils ne trouvèrent que l'enfant. Ils lui demandèrent où était le Père. Pour toute réponse l'enfant montra du doigt les vagues. Que s'était-il passé? On ne l'a jamais su. Toutes les tentatives pour retrouver au moins le corps du Père furent inutiles.

Le Père le Cocq d'Armandville, né en 1846 à Delft, d'une famille d'origine française, entra au noviciat de Mariëndaal, le 27 septembre 1865. Durant la guerre franco-allemande, il fit ses études de philosophie à Laval, et, comme la moitié de la maison avait été mise à la disposition des blessés, il eut l'occasion d'acquérir quelques connaissances en médecine. Il apprit en même temps à soigner les malades; cette connaissance pratique lui fut d'une utilité très grande plus tard dans les missions. Il arriva dans les Indes en 1879. Un anthropologiste, le Dr Herman F. C. ten Kate, qui, durant ses voyages le vit à l'œuvre, dit de lui que c'était un homme « animé d'une sainte ardeur, ayant une volonté inébranlable, et non moins dur pour lui-même que généreux et dévoué à l'égard d'autrui. » Voici un exemple qui montre bien de quel zèle apostolique il était animé. Lorsqu'il était dans l'île de Céram, pays presque désert, il apprit un jour qu'un païen, demeurant à une distance de 17 heures, était dangereusement malade. Le Père, pour sauver l'âme de ce moribond, entreprit aussitôt le voyage et fit à pied les 34 heures de chemin, aller et retour. Durant plus de vingt heures, il dut marcher dans l'eau, quelquefois jusqu'à la ceinture; et il lui fallut traverser des courants si forts qu'il faillit être entraîné. On comprend quelle perte fut pour la mission, la mort d'un pareil missionnaire. Pour le moment il ne pouvait être question de le remplacer dans la Nouvelle-Guinée.

Un fait tout à fait mémorable du Vicariat de Mgr Staal, fut le commencement de l'évangélisation des Javanais proprement dits. Les indigènes de l'île de Java sont pour la plupart Mahométans, et par conséquent il est presque impossible de les convertir au Christianisme. La difficulté est d'autant plus grande que le gouvernement pour des raisons d'ordre politique, ne tolère pas seulement le Mahométisme et le droit mahométan, mais se garde scrupuleusement de favoriser toute tentative de propagande catholique. Pourtant une mission javanaise fut fondée. Voici comment. Un ministre protestant qui avait formé dans l'île de Java une petite chrétienté, se

convertit au Catholicisme, en 1894. Il fut suivi par ses chrétiens, et le premier branle fut donné. Depuis, on a fondé des résidences et des écoles au milieu de la population indigène et on a beaucoup d'espoir dans l'avenir.

Le 30 juin 1897, la mission fut douloureusement éprouvée par la mort de Mgr Staal. Sa Grandeur, fidèle à sa devise: « *laetentur insulae* », avait visité durant les trois ans de son Vicariat, presque toutes les îles où il y avait des chrétientés, pour confirmer et consoler les fidèles. Le 22 mai 1897, il avait quitté Batavia, pour faire une tournée pastorale dans les îles Key et dans le Minahassa. Quel bonheur pour lui, évêque, de porter à la Fête-Dieu, le Saint-Sacrement en procession, précédé et suivi d'une grande foule de chrétiens récemment arrachés au paganisme. Mais aussi quelles fatigues lui causèrent ces courses à travers un pays sauvage! Le 25 juin, revenant d'une de ces courses, il tomba gravement malade. Il n'y avait pas de médecin pour le soigner et les remèdes des missionnaires n'eurent pas d'effet. Le 30 juin, arriva le vapeur qui devait l'emmener. On l'embarqua et on se vit obligé de lui administrer immédiatement les derniers sacrements. Le vapeur partit pour Banda où se trouvait un médecin. Mais à une heure de l'après-midi, Monseigneur appela le Père qui l'accompagnait dans son voyage, et lui dit: « Je vais mourir, prenez le Rituel et dites les prières des agonisants, afin que je puisse les suivre. » Quelques heures après il expira doucement. Son corps, entouré d'un double cercueil, fut transporté à Batavia pour y être inhumé.

Dans cette même année, 1897, deux résidences furent fondées dans l'île de Java. C'est encore à Monseigneur Staal que sont dues ces deux fondations.

Le nouveau vicaire apostolique de Batavia, fut Mgr Luypen, S. J., évêque titulaire d'Orope, qui gouverne le vicariat depuis 1868. Son gouvernement a été marqué, entre autres choses, par la fondation d'un grand nombre d'écoles catholiques, malgré l'opposition que faisaient les francs-maçons à l'enseignement libre. On compte sept écoles ou pensionnats, dirigés par des Religieuses ou par des Pères, fondés entre 1898 et 1907 dans la seule île de Java.

Une autre preuve des progrès de la religion aux Indes, c'est le grand nombre d'églises bâties dans les dix dernières années et dont quelques-unes sont très belles; celles par exemple de Soerabaya, de Buitenzorg, de Malang, et surtout la superbe cathédrale de Batavia.

Ce fut grand jour de fête que la consécration de cette cathédrale, par Mgr Luypen, le 21 avril 1901. Son Excellence le Gouverneur-Gé-

néral, accompagné de ses *Adjudants*, le Vice-Président et les autres membres du Conseil des Indes, les Commandants militaires, les Directeurs des départements etc., assistèrent à la Messe pontificale et aux solennités. La nouvelle cathédrale, de style gothique, a 60 mètres de longueur sur 20 mètres de large; la grande porte d'entrée est flanquée de deux tours dont les flèches s'élèvent à une hauteur de 60 mètres. Elle est placée sous le patronage de la Sainte Vierge.

Un événement de grande importance fut la division de la mission que Mgr Luypen réussit à mener à bonne fin, après de longs pourparlers. La Province de Hollande envoyait autant de Pères qu'elle pouvait; mais le nombre des missionnaires-prêtres ne dépassait guère la soixantaine, chiffre bien petit pour un champ si immense, pour tant de millions d'âmes. Un décret de la Congrégation de la Propagande du 22 décembre 1902, ratifié par le Pape Léon XIII, sépara du Vicariat de Batavia, la Nouvelle-Guinée, l'île de Céram et les groupes des îles de Halmaheira, de Tenimber, de Key, de Aroe. Ces îles formeraient ensemble la « Préfecture apostolique de la Nouvelle-Guinée ». Leur évangélisation fut confiée à la province hollandaise des missionnaires du Sacré-Cœur. Ces Pères ont déjà fondé plusieurs résidences, et des religieuses de S. François, sont venues leur porter secours.

Un nouveau décret de la congrégation de la Propagande, du 11 février 1905, sépara du Vicariat de Batavia, l'immense île de Bornéo, qui sous le nom de « préfecture apostolique du Bornéo néerlandais » fut confiée à la province hollandaise des Pères Capucins. Plusieurs Pères et Frères coadjuteurs y travaillent déjà au salut des âmes aidés par des religieuses.

Le 25 mars 1900 vit de nouveau en fête tout le Vicariat de Batavia: deux hommes qui étaient venus prêcher la foi catholique aux Indes et l'avaient scellée de leur sang, furent élevés au rang des Bienheureux par Sa Sainteté Léon XIII. Ce sont les Bienheureux Dionysius et Rédemptus, tous les deux Carmes, massacrés en 1638, sur l'ordre du roi d'Atjeh.

Citons encore quelques œuvres qui font un bien considérable: C'est d'abord la société de St-Vincent de Paul qui dans plusieurs villes exerce une heureuse influence; ce sont les sociétés catholiques de bienfaisance; les différentes congrégations de la Ste Vierge, et, dans l'île de Florès, les *Confreria*, fondées autrefois par les missionnaires portugais et qui ont su garder chez le peuple, la foi et les pratiques catholiques, durant l'absence des missionnaires.

Pour s'opposer autant que possible à la divulgation et à la lecture

des mauvais livres, on fonde, partout des bibliothèques catholiques. Dans le but d'aider cette entreprise, il existe en Hollande une association, mise sous le patronage de St François-Xavier. Les membres se chargent de recueillir de bons livres pour les envoyer aux Indes.

Mais ce qui n'est pas moins nécessaire que de bons livres, c'est un bon journal. Au mois de mars 1903, parut à Batavia le premier numéro d'un journal hebdomadaire catholique: le « Java-Post », maintenant avantageusement connu dans toute l'Inde Hollandaise.

Voici pour terminer une statistique: actuellement (mai 1909) il y a, dans le Vicariat de Batavia: un Évêque, 57 Pères et 10 Frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus (de la Province de Hollande); 17 Frères de la Congrégation de St-Louis de Gonzague; 244 religieuses Ursulines; 133 religieuses Franciscaines de St-François d'Assise; 35 Sœurs de charité; 6 religieuses de la Congrégation de Jésus-Marie-Joseph.

La Préfecture apostolique de la Nouvelle-Guinée néerlandaise, compte un Préfet apostolique, 14 Pères et 11 Frères de la Congrégation des missionnaires du S. Cœur de Jésus (de la Province de Hollande); 7 religieuses Franciscaines.

La Préfecture apostolique du Bornéo Néerlandais compte: un Préfet apostolique, 13 Pères et 8 Frères Capucins; et 11 Sœurs de Charité.

Le nombre des Catholiques dans le Vicariat de Batavia, qui n'était que de quelques centaines, il y a cent ans, est d'environ 60,000 dont à peu près la moitié sont Européens.

Les grandes difficultés de l'Évangélisation dans les Indes, proviennent surtout du climat tropical, des grandes distances, du caractère et des mœurs des indigènes, du mélange confus de plusieurs races asiatiques et océaniques, et par conséquent du grand nombre de langues et dialectes; et enfin quelques fois aussi de l'opposition et du mauvais exemple des Européens. Malgré ces difficultés le Catholicisme s'est constamment développé depuis la fondation de la Mission, et l'état actuel promet encore un plus beau développement avec la grâce de Dieu.

A. Wessels, S. J.

Espagne.

L'Observatoire de l'Ebre. — *(Lettre du P. Rosanas au P. E. Merveille).*

Tortosa, 1 février 1909.

VOICI les principales nouvelles qui ont marqué l'année 1908, dans notre Observatoire de l'Ebre. Nous avons publié deux Mémoires: l'un du P. Balcells « l'Observatoire solaire » dont la Revue « Razon y fe » a fait un élogieux compte rendu, en novembre dernier; l'autre en français, du P. Merveille, « la Section Magnétique », ouvrage qui, au dire du savant astronome, M. Landerer, honore grandement l'Observatoire de l'Ebre. En outre, le P. Cirera a envoyé à l'Académie des Sciences de Paris, une Note relative à l'éclipse partielle du soleil, du 28 juin 1908, et une autre Note, au sujet du tremblement de terre tristement célèbre de Messine. Monsieur Bigourdan a présenté à l'Académie la Note de l'éclipse, en faisant passer en même temps sous les yeux des Académiciens quelques photographies qui représentaient les principales phases du phénomène.

La Revue allemande « Meteorologische Zeitschrift » a publié les observations pluviométriques, faites à Tortosa pendant les quatorze dernières années, et un résumé des observations météorologiques des trois années 1905, 1906, 1907; le tout rassemblé et mis en ordre par le P. Clusella. C'est ce Père qui s'occupe, chaque jour, du résumé des observations météorologiques communiqué aux journaux de Tortosa, ainsi que du télégramme envoyé à Madrid.

Les travaux du P. Carreras paraissent dans le Bulletin de la Société belge d'Astronomie qui publie chaque mois les perturbations magnétiques de notre Observatoire; on peut aussi voir dans le premier appendice de notre Mémoire sur la Section magnétique, le patient et minutieux travail des observations absolues de déclinaison, d'inclinaison et de composante horizontale exécutées pendant les années 1905 et 1907.

Il faut ajouter à ces travaux ceux auxquels tous ont collaboré, comme, par exemple, la Note que M. Angot, Directeur du Bureau central météorologique de Paris, a publiée, dans son bulletin mensuel, sur nos observations météorologiques, magnétiques et électriques, ainsi que la reproduction des courbes enregistrant le magnétisme, le potentiel atmosphérique et les courants telluriques, pour les jours de perturbation, courbes qui s'envoient tous les mois aux observatoires de Paris, Greenwich, Kew, Postdam, Bruxelles, Washington et Zi-ka-wei.

Je vous envoie maintenant quelques jugements et appréciations portés sur notre Observatoire et sur nos œuvres, et publiés dans des Revues qui ne sont pas à la portée de tous. Voici d'abord ce que dit M. Deslandres, Directeur de l'Observatoire de Meudon, près Paris, membre de l'Académie des Sciences de Paris et président actuel de la Société astronomique de France. Dans un discours sur les derniers progrès de l'Astronomie, il cite les nouveaux observatoires destinés à l'étude de l'astronomie physique et, s'arrêtant particulièrement à notre observatoire, il lui donne le titre de « grand observatoire, muni, continue-t-il, d'appareils perfectionnés qui enregistrent simultanément les phénomènes solaires et les éléments terrestres, tels que les champs magnétique et électrique, supposés en rapport étroit avec le Soleil ». Il rappelle en terminant la conférence donnée à Paris l'année précédente par le P. Cirera.

Voici ensuite ce que M. Brunhes, Directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme, disait dans une note envoyée dernièrement à l'Académie des Sciences de Paris. Parlant d'une comparaison qu'il a faite entre les observations du Puy de Dôme et celles de Tortosa : « Cette comparaison, dit-il, nous a été rendue facile par l'envoi qu'a bien voulu nous faire le P. Cirera, directeur à l'Observatoire de l'Ebre, de toutes les courbes qui pouvaient nous intéresser. Cette communication nous a été d'autant plus précieuse que l'Observatoire de l'Ebre est le seul, jusqu'ici à notre connaissance, où soient régulièrement enregistrés les courants telluriques. » (Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences, 21 décembre 1908.)

Enfin, M. Bigourdan, membre de l'Académie des Sciences, faisant passer entre les mains des Académiciens les photographies de l'éclipse, lorsqu'il les présenta à l'Académie, fit remarquer « qu'elles étaient fort nettes et montraient bien les aspérités du bord lunaire ».

A ces paroles de bienveillance ajoutez les témoignages de sympathie que nous donnent nombre de revues et de sociétés savantes, par l'envoi de leurs publications et de leurs annales. Parmi elles, nous pouvons citer la collection des annales du Bureau météorologique de France ; 90 volumes in-folio qui coûteraient plus de 1000 francs chez l'éditeur ; les annales de l'Observatoire de Nice, un atlas météorologique, très riche, de M. Eiffel ; les Mémoires de l'Instituto Geographico, en 10 grands tomes ; 20 tomes de l'Almanaque nautico ; la collection des Annuaires de l'Observatoire de Madrid ; une collection presque entière du « Monthly Notices » et tout récemment les collections du Ministère de l'Agriculture et de l'Intérieur de Washington, qui comprendront 140 publications. Ces jours-ci, le Bureau des Longitudes de Paris offrait dans une lettre au P. Cirera,

de lui donner trois collections : l'une, de la Connaissance des temps de l'année 1800 à 1910 ; les deux autres, de l'Annuaire et des Annales du Bureau, soit pour l'Annuaire, de l'année 1845 à 1909, et pour la seconde, six volumes.

Nous pourrions enfin ajouter la faveur que nous fait le gouvernement espagnol par la subvention annuelle de huit mille pesetas. Vous avez dû apprendre aussi avec quelles paroles aimables, notre roi a salué le P. Cirera, quand ce dernier eut prononcé devant Sa Majesté, au Congrès Scientifique de Saragosse, son discours sur les relations qui existent entre l'activité solaire et les phénomènes terrestres.

NÉCROLOGIE.

Le R. P. Sylvain Adigard 1839-1907.

LE P. Sylvain Adigard des Gautries, est né le 26 août 1839, à Sarzeau, près de Vannes, où son père était dans les Douanes. Il commença ses études au collège de Sainte-Anne d'Auray, puis, sa famille étant venue habiter Quimperlé, il les continua avec grand succès au Petit Séminaire de Pont-Croix. Il était d'une nature calme, d'un tempérament bien équilibré, d'une intelligence lucide. Aussi les pieux efforts de sa famille et de ses maîtres firent aisément germer et fleurir dans son cœur ces vertus chrétiennes qui aboutirent comme naturellement à la vocation ecclésiastique.

En 1858, il entrait au Grand Séminaire de Quimper et avait le bonheur d'y devenir l'élève et l'ami de M. l'abbé Chesnel, futur théologien du Pape au concile du Vatican. Durant les quatre ans qu'il y séjourna, il se fit remarquer par son assiduité à l'étude. Les sciences ecclésiastiques étaient d'ailleurs pleines de charmes pour lui ; sa très grande vivacité intellectuelle et sa mémoire heureuse lui permettaient de s'y distinguer entre tous. Déjà il se révélait le travailleur infatigable, le savant modeste, l'homme de bon ton, l'ami délicat, l'esprit large et prudent que nous avons connu ; aussi personne ne fut étonné au Séminaire quand Mgr Sergent, ayant décidé d'envoyer désormais deux prêtres de son diocèse suivre les cours du Collège Romain, le choisit pour l'un d'eux.

L'abbé Adigard partit donc pour Rome au mois d'octobre 1862, n'étant encore que diacre. Il est facile d'y suivre chacun de ses pas, car tout est noté fidèlement sur un calepin minuscule. Recueillons quelques souvenirs.

1 novembre. Messe et communion au tombeau même des saints Apôtres. J'y ai renouvelé mon engagement de fidélité à la Ste Église Romaine.

5 novembre. J'ai placé mon esprit et mon cœur sous la protection de S. Louis de Gonzague, dans sa chambre, au Collège Romain. Le même jour, ouverture des cours de théologie du matin, par le P. Cardella, le soir par le P. Franzelin.

28 novembre. Désigné pour la première fois, pour argumenter à la répétition, après avoir balbutié quelques paroles en dehors de la question, j'ai dû garder le plus profond silence.

Les élèves du Collège Romain étaient bien placés pour étudier la Ville Éternelle et ses merveilles, l'Église et la Science ecclésiastique, le monde romain, son influence et son prestige. Tous ceux qui ont vécu avec le P. Adigard, savent combien vivants il avait conservé les souvenirs de ce séjour privilégié; une part de son cœur resta toujours à Rome.

A la fin de 1863, il passa l'examen de licence pour la théologie et de baccalauréat pour le droit canon. Il reçut la prêtrise, le 19 septembre 1863, à St-Jean de Latran, de la main du Cardinal Patrizzi.

Le 1 mai 1864, l'abbé Adigard quittait Rome et rentrait dans le diocèse de Quimper où il était nommé vicaire à Ploaré. Ce n'était qu'un poste d'attente; car moins d'un an après, Mgr Sergent, qui connaissait sa valeur, lui proposait d'occuper au Collège de St-Pol, la place de sous-directeur, rendue vacante par l'entrée de l'abbé Guennegan, chez les Jésuites.

Mais l'abbé Adigard voulait, lui aussi, être Jésuite. De Rome il avait rapporté ce projet sans prévoir quand il pourrait le réaliser. Cette proposition de changement n'était-elle pas l'occasion providentielle pour se hâter! Quand il serait installé au collège de St-Pol, lui serait-il aussi facile d'obtenir l'autorisation de quitter le diocèse?

Il fit part d'abord à son père de son dessein et put bientôt écrire dans son agenda: « Mon père me donne son consentement pour la Compagnie, lettre bien humide de larmes, mais bien chrétienne; son chagrin est une expiation; il l'accepte comme tel. »

La réponse de l'Évêché fut plus longue à venir. Pourtant, Mgr Sergent, dans son esprit de foi, ne savait pas mettre obstacle à une vocation reconnue véritable et il s'estimait heureux de donner des religieux à l'Église, surtout des Jésuites. Tout en ressentant vivement la perte que faisait son diocèse, il donnait enfin son autorisation et, le 15 octobre, au soir, l'abbé Adigard arrivait au noviciat d'Angers.

L'année suivante, il se trouva à Laval, pour achever en deux ans

le cours de ses études et passer son examen *ad gradum*. Dès le status de 1868-1869, il est nommé professeur de philosophie, puis professeur de droit canon et de morale. Il inaugure ainsi dès l'abord cette longue carrière de l'enseignement qui sera l'apostolat de presque toute sa vie et qui convenait si bien à ses goûts et à ses aptitudes.

Il l'interrompt en 1874, pour faire à Laon son 3e an sous la direction du P. Dorr. Aucun souvenir ne nous permet de suivre le tertiaire dans le secret de cette année de réforme, qu'il continua généreusement toute sa vie. Nous en avons pour garants les nombreuses et intéressantes notes de retraites de ses dix dernières années. Elles nous le montrent déplorant ses imperfections, luttant contre certains défauts naturels et acceptant généreusement sans en rien manifester la torture intime d'une certaine mélancolie ou tristesse, assez commune, paraît-il, au vrai caractère breton.

Au sortir du 3e an, il est professeur de philosophie à Vannes, et bientôt, part pour Poitiers où s'offre à lui la chaire de droit canon à la Faculté de Théologie. Il y restera jusqu'à l'époque des expulsions en 1880. Alors, avec tant d'autres, il se réfugie au Scolasticat de Jersey où, pendant 15 ans, il professe différents cours, toujours prêt, selon les besoins, à s'adapter aux circonstances pour rendre service. En Chine encore il sera surtout professeur.

Vers la fin de sa vie, si pleine de ce labeur, un peu monotone sans doute, mais fructueux au premier chef, il dira dans les notes d'une dernière retraite : « Pour moi la position est, — et a toujours été — celle du vieil officier d'état major, professeur à l'école de guerre. Il doit aux siens le maximum de connaissances et de travail utile dont il est capable. Il leur doit en tout l'exemple de la discipline; la communication de l'esprit de patriotisme, de respect, de confraternité au corps, les traditions louables de ses devanciers. Il doit se tenir au courant de tout et s'effacer volontiers devant plus habile, plus fort, plus capable de faire l'œuvre du maître. » (Retraite de 1906).

Ces lignes auraient pu être écrites 36 ans plus tôt comme une formule du programme de toute sa vie.

Science, discipline, esprit de la Compagnie, respect et charité, autant de mots qu'il serait facile de justifier, sa vie en main, et dont l'explication constituerait son plus bel éloge. Ce profil de vieil instructeur, si sympathique et original, ne s'effacera pas du souvenir.

A propos du mot confraternité qui rendait mieux sans doute sa pensée et qu'il nous plaît extrêmement de laisser à sa place, un Père

écrivait: « Ce qui m'a souvent frappé dans les conversations du P. Adigard, c'est l'absence totale d'esprit de critique. Je ne l'ai jamais entendu dire la moindre médisance, même innocente et spontanée. Je ne l'ai jamais entendu juger personne d'une façon défavorable, ceci pendant les récréations. Causant seul avec lui dans sa chambre, il m'est arrivé plusieurs fois, pour me former le jugement, de lui demander si telle ou telle personne n'était pas blâmable: il ne m'a jamais rien répondu qui pût ressembler à un reproche pour les personnes.. »

Ce témoignage résume exactement la perfection de cette confraternité que le vieil officier prêchait d'exemple, et que tous ont admirée. Citons encore le témoignage d'un autre Père qui l'a bien connu.

« Il enseigna tour à tour ou simultanément le dogme, la morale et le droit canon avec une égale compétence. Il fut aussi professeur d'Écriture sainte. Il était toujours prêt à combler un vide. Mémoire inconfusible, jugement sain et circonspect, esprit curieux et doué d'une grande puissance d'assimilation, il se tenait au courant de toutes les questions et acquérait par ses lectures continuelles une érudition vaste, sûre et précise. Sa prudence le tenait à l'écart des nouveautés et lui inspirait une défiance instinctive, qu'il communiquait à ses élèves, contre les théories suspectes qui se faisaient jour dans certains milieux et ont récemment attiré les blâmes de Rome. Dans son enseignement dogmatique, fidèle aux bonnes méthodes, il exposait sans passion et avec loyauté tous les systèmes controversés, soutenant sa propre doctrine avec conviction et modestie, réfutant les adversaires avec une parfaite courtoisie, sans emportement comme sans acrimonie, respectant, du reste, assez la liberté de ses élèves pour ne pas leur imposer ses idées par une insistance importune. »

Le P. Adigard aimait la controverse et, dans les discussions qu'il faisait naître, son esprit, subtil à l'occasion, évoluait avec aisance. Ceux qui l'ont connu au scolasticat peuvent se rappeler son intervention dans les joutes théologiques. Il commençait généralement son attaque par quelques préliminaires insidieux dont le défendant devait se défier. Puis, quand il avait amené la question au point précis qu'il se proposait d'explorer, il soulevait un coin du voile et lançait son objection de manière à vous arrêter dans les mailles qu'il vous avait fait tresser avec lui. Il fallait jouer serré. Si, d'ailleurs, votre réponse le satisfaisait, il se retirait content.

Il possédait en droit canon des connaissances qu'on eût difficilement prises en défaut, car il s'était assimilé tous les vieux auteurs;

et aucun ouvrage nouveau ne paraissait qu'il n'en fît aussitôt l'analyse.

Comme professeur de morale, il aimait à élargir la question par l'ample exposition des principes et des opinions diverses, et si cette discussion théorique a pu jeter une note d'imprécision sur son enseignement, elle avait, disait-il, l'avantage de bien pénétrer pour plus tard de l'importance et de la difficulté de la question. En réalité, quand il appliquait le principe aux mille formes pratiques des cas particuliers, il savait admirablement éviter le double écueil des exagérations tant par excès que par défaut. Il suffisait pour s'en rendre bien compte de lui rendre visite et de lui soumettre ses difficultés. C'est dans l'intimité qu'on pouvait apprécier son tact et sa charité. Sans transiger avec les principes, il savait à merveille se montrer toujours l'avocat plein de miséricorde qui tire le meilleur parti des plus mauvaises causes.

Chez lui une grande réserve extérieure qui venait d'un certain mélange de tact, de modestie et de timidité, pouvait passer pour un peu de froideur aux yeux de qui ne le connaissait pas. Il aimait au contraire qu'on frappât à sa porte et se montrait toujours disposé à rendre service. Nul ne fut plus sympathique et plus encourageant pour ceux à qui l'âge ou les dispositions d'esprit rendaient les études moins faciles. Recourait-on à lui, il ne s'épargnait guère. Il consacra ainsi ses promenades de toute une année à préparer quelqu'un au dernier examen de morale. Non content d'encourager le traducteur du P. Le Gaudier, il accepta d'emblée de revoir au fur et à mesure ce travail assez considérable et pendant cinq ans, malgré ses occupations si nombreuses, il se fit un devoir de noter par écrit les corrections qu'il croyait nécessaires.

C'était lui faire plaisir que de lui fournir l'occasion de se rendre utile et agréable, et ce qui l'y aidait, c'était la variété de ses connaissances; il profitait de toutes les occasions pour étudier ou questionner sur les sujets qu'il ne songeait même pas à approfondir. Son heureuse mémoire lui en faisait conserver quelque chose et souvent des notions assez précises. D'ailleurs, toute sa vie, il prit soin de noter brièvement sur son agenda tout ce qui lui offrait quelque intérêt.

Très méthodique dans l'emploi de son temps, il était toujours en avance pour la préparation de sa tâche journalière; aussi n'était-il jamais pris de court par une surcharge imprévue, qu'il pouvait accepter grâce à sa santé vraiment étonnante. Il ne connaissait pas la fatigue qui suit l'effort et pouvait tour à tour étudier et enseigner indéfiniment. Durant le carême, sans rien retrancher du jeûne,

il fut plusieurs fois capable de mener de front deux cours différents et une station quadragésimale.

Missions, carêmes, retraites, triduums, sermons de circonstance, exhortations domestiques, tout ce bilan du prédicateur d'office lui plaisait beaucoup et était son meilleur repos pour ses jours de congé et pour ses vacances. Le nombre des divers travaux apostoliques accomplis ainsi, depuis son noviciat jusqu'à son départ en Chine, en plus de ses cours et sans leur nuire aucunement, est vraiment considérable.

Si pour la voix et les gestes il n'avait pas les dehors de l'orateur, en revanche la forme était irréprochable et la pensée parfaite. Il n'était jamais banal ni dans ses idées ni dans la manière de les exprimer. Maître en vraie et bonne doctrine, il l'exposait avec des aperçus grands et nouveaux. S'il avait peu pour l'imagination, toujours du moins il instruisait, donnait à réfléchir et intéressait. Nul aussi mieux que lui ne sut être délicat et parler au cœur.

Sa réputation méritée de théologien et de moraliste, sa science très étendue des choses ecclésiastiques, ses souvenirs de Rome, sa modestie, sa bonne éducation, son tact le faisaient rechercher des communautés religieuses qui, l'ayant une fois connu, avaient su l'apprécier.

Deux noms surtout reviennent fréquemment sur l'agenda de ses ministères, le nom de Blanchelande, maison de formation des Dames Auxiliatrices, et celui des Frères des Écoles Chrétiennes, qui faisaient un continuel appel à sa science et à sa prudence. Un des premiers il leur donna la Grande Retraite selon les Exercices de S. Ignace et consacra ordinairement à ce ministère si important la moitié de ses grandes vacances de 1876 à 1895, date de la dernière retraite à laquelle il ait pris part.

Et puisque nous parlons de ses relations extérieures, il n'est pas hors de propos de signaler sa correspondance. Elle n'était pas considérable mais soignée. Il faut avoir reçu quelques lettres du Père pour le bien connaître. Il s'y montre sous un jour particulier. Son empressement à répondre, le soin qu'il met à donner les renseignements qu'on demande, les recherches qu'il multipliera volontiers pour être irréprochable, voilà bien ce qui caractérise ses réponses à des questions de doctrine. Dans les autres lettres, il ne cache pas combien un souvenir, une délicatesse à propos d'une date qui le touche, lui sont agréables. Là il a une aisance, une facilité, un abandon qui ne paraissaient pas d'habitude; c'est l'ami, l'ami religieux, l'ami plein d'esprit même plaisant, l'ami lettré. Car il écrit d'une manière fort distinguée: style abondant, précis, imagé, curieux du

mot qui frappe, voire même de l'antithèse; mais il n'a pas d'effort à faire, on lit dans une de ses retraites : « ce qui est rustique et grossier m'est antipathique. »



Nous voici en l'année 1895. Au status, le Père cesse d'être professeur de morale et il remarque qu'il n'est même plus préfet des tons et de la bibliothèque! Il reste *exhortator* et reçoit le titre de *scriptor*. Dans sa retraite faite quelques jours après, il se montre impressionné et il dit en commençant : « c'est déjà une date pour moi, présage sans doute de dates plus importantes. » C'était parfaitement vrai. La Providence avait ses desseins sur lui. Dans ses impressions de retraite, avec une grande générosité, il accepte et envisage son nouveau status :

« A défaut d'un enseignement important, je dois, dit-il, à la communauté et surtout aux jeunes gens l'exemple de la régularité, de la vie pieuse et recueillie, de la cellule bien gardée, d'une parfaite soumission aux nouvelles autorités religieuses, cordiale, de belle humeur. De l'affabilité bienveillante, de l'humilité, du bon ton religieux. »

Mais voici qu'un mois n'est pas écoulé, et une lettre du R. P. Provincial arrive. Le P. Adigard est nommé aux Études, pour y occuper les fonctions de ministre et de procureur. Grande surprise pour lui!

« Là, dit-il, je me trouvai comme ministre en face de tous les détails matériels et, comme procureur, obligé de répondre à tout venant. Si j'avais déjà grande difficulté à entreprendre la rédaction d'articles, cela me fut moralement impossible au milieu de ces sortes d'occupations nouvelles, absorbantes et bien peu attrayantes...

« Bref, je fus tant bien que mal ministre, procureur; je ne pus être *scriptor*.

« Dieu permettait sans doute que je ne prisse aucune racine aux Études. Si j'avais rendu des services; à *fortiori* si j'avais pris de l'ascendant sur le clergé et acquis un rang sérieux parmi les écrivains ecclésiastiques, comme on le souhaitait, j'y fusse demeuré. Ministre-procureur, j'étais tout au matériel, sans relations, « Scimus quoniam diligentibus Deum... » Une fois de plus j'en fais l'expérience.

« Le 16 juin, j'étais allé à St-Ignace. J'y rencontrai près de la chapelle le R. P. Paris, supérieur de la Mission du Kiang-nan, venu de Chine à Paris à l'occasion de la Congrégation provinciale : —

Vous savez: je vous emmène en Chine! — Oui! Je veux bien, fut ma réponse.

« Après-midi, avant de quitter St-Ignace, ayant réfléchi et prié, je revis le P. Paris et lui dis: « votre proposition est sérieuse, mon *Oui* l'est également! »

« — Très sérieuse, répondit-il. — Dans ce cas, faites les démarches que vous voudrez, je vous y autorise.

« Au noviciat, j'avais eu l'âme inquiète tant que je ne m'étais pas mis à la disposition des supérieurs pour les Missions (Chine ou Cayenne). Et, en 1867, je m'étais offert à Mgr Languillat. Toujours j'avais conservé de bons rapports et une *estime* croissante pour la Mission et le dévouement religieux des Missionnaires. Je ne savais pas que le P. Sédille, alors supérieur, m'avait demandé comme professeur...

« Si imprévue que fût donc la proposition, elle ne me prenait pas à l'improviste.

« Le samedi, 20 juin, fête des Martyrs du Japon, appelé par le R. P. Provincial, je m'entretins avec lui, le P. Socius et le P. Paris. Mon objection était la *crainte d'être parfaitement inutile à la Mission*, de ne *valoir pas le port*. Ce n'était pas une phrase: c'était le devoir de faire savoir ce que je redoutais et croyais sentir de lourdeur, d'inertie, d'impuissance à de nouveaux travaux. Le R. P. Provincial voyait en tout cela un cachet absolument providentiel.

« On m'affirma avec insistance que comme professeur, comme directeur des communautés européennes, exhortateur des NN. etc., il y avait de très bons services à rendre et une utilisation plus complète qu'en Europe. Je confirmai mon acceptation et le R. P. Provincial prit les informations prescrites par l'Institut et les transmit à Rome. J'avais la consolation d'avoir loyalement ouvert ma pensée aux Supérieurs; et bien des fois depuis, — lisons-nous en note, — en face de mon impuissance, ma grande consolation a été 1° d'avoir été appelé providentiellement; 2° d'avoir franchement déclaré que je ne m'attendais pas à rendre de services sérieux à la Mission.

« La réponse de Rome me fut transmise par le R. P. Provincial en date du 24 juillet. Non seulement le T. R. P. Général acceptait; mais il trouvait fort bon qu'un ancien professeur partît ainsi pour les Missions. »

Le bel exemple de dévouement apostolique et d'abnégation religieuse que donnait le P. Adigard en quittant, à 57 ans, l'Europe, pour recommencer une vie nouvelle, fut recueilli avec édification par toute la Province, sans cependant étonner personne, car depuis

longtemps on savait tout l'intérêt que le P. Adigard portait à la mission de Chine.

« Longtemps avant de venir en Chine, écrit un missionnaire, le P. Adigard y pensait et la demandait. Quand j'allai lui faire mes adieux dans sa chambre à Jersey, il pleurait en m'embrassant. Il me montra au-dessus de sa cheminée une carte de nos deux provinces collée sur une planche. Chaque section, chaque district, chaque kong-souo y étaient marqués. Il les connaissait merveilleusement et piquait une fiche portant le nom de chaque Père dans le district qu'il administrait. Il refaisait le status tous les ans. »

***

Le 11 octobre 1896, le P. Adigard s'embarquait sur l'*Australien* en compagnie du R. P. Paris. Ses autres compagnons étaient les PP. Gratien, Le Bayon, les FF. Salmon et Arvier.

Quelques jours avant son départ, il écrivait : « Il faut, ô mon Dieu, la pensée de votre Providence, de votre amour, pour tout relever ; pour faire voir les voies divines, l'appel à une vie plus surnaturelle et plus dévouée ; le couronnement religieux très enviable d'une carrière jusqu'à 1895, peu agitée. L'avenir est à Dieu ; je dois l'aborder avec reconnaissance, confiance : tout est venu providentiellement. Je n'ai rien demandé, rien refusé. Que Dieu me donne le courage du sacrifice : *je ne lui en ai jamais demandé les joies.* »

Le P. Adigard reçut en Chine l'accueil le plus sympathique. Tout le monde le connaissait et l'appréciait hautement. Sa première année fut, comme de coutume, consacrée exclusivement à l'étude de la langue.

On ne fit point d'exception pour lui, ni en raison de son âge, ni en raison du ministère purement intérieur qui presque certainement le retiendrait toujours au scolasticat. A Zi-ka-wei, d'ailleurs, les professeurs n'ont-ils pas des rapports continuels avec les Chinois ? Le P. de Bussy, arrivé très tard en Chine, n'était-il pas devenu un sinologue exceptionnellement distingué ? Le P. Adigard fut donc envoyé à Ou-hou. Cela lui permit de voir beaucoup de Pères du Ngan-hoei qu'il ne verrait plus, de retour à Chang-hai. Au bout de quelques mois, il alla à Nankin et s'y trouva en compagnie des PP. Simon et Gaillard. Mais là non plus qu'à Ou-hou, malgré les efforts les plus dévoués du P. Suen, le Père n'arriva pas même à balbutier un embryon de conversation. Il n'en avait heureusement pas besoin pour s'occuper.

Après les vacances de Zo-cé et de Zi-ka-wei, il eut son status. « Je

suis, dit-il, lector theologiae dogmaticae et moralis, scripturae sacrae, solutor casuum conscientiae, examinator, exhortator, conf. NN. — Prédicateur et confesseur chez les Auxiliatrices : que Dieu m'accorde l'activité suffisante pour suffire à tout. »

Qui donc n'eût pas été écrasé sous une charge pareille? Ne tenait-il pas à lui seul la place de deux professeurs? Encore était-ce en Chine, sous un climat parfois torride et accablant, auquel ne résistent pas toujours les tempéraments les plus sains et les plus robustes.

Enfin, le Père avait 58 ans, âge respectable qui, sans doute, n'est pas encore la vieillesse, mais qui n'est plus la jeunesse. Age du savoir, de la sagesse, de l'expérience ; âge fécond, par conséquent. Mais ce n'est pas à 58 et 60 ans qu'on peut ordinairement doubler la mesure du travail proportionné aux forces humaines. Heureux celui qui peut y arriver ; heureux, dirons-nous donc, le Père Adigard qui, exceptionnellement partagé, rendait double service à la Mission de Chine en remplissant, à la satisfaction de tous, les offices de deux hommes au moins.

Et par la plus étrange des tentations, la plus pénible des épreuves, — véritable illusion, lui disaient les voix les plus autorisées, mais impression insurmontable, — le Père Adigard souffrait intérieurement de vraies agonies, à la seule et continuelle pensée qu'il était une bouche inutile, un bon à rien, une charge à la Mission.

Ce ne fut pas une souffrance passagère, une épreuve momentanée ; ce fut l'état habituel de son âme pendant les 12 dernières années de sa vie. Impossible de taire cette singulière particularité que personne n'aurait sans doute aisément soupçonnée, tant en raison du grand labeur qu'il fournissait qu'en raison de son extérieur toujours calme et souriant, aimable et charitable, jamais triste ni mélancolique dans ses rapports ; plutôt prêt à trouver le mot spirituel et gai qui rend cordiale et reposante l'heure de la récréation.

Ce que tout le monde put voir, ce fut l'effet du climat sur une santé qui en France avait résisté aux fatigues les plus excessives. Plus d'une fois, le P. Adigard fut trahi par ses forces. C'était surtout l'époque des chaleurs qui éprouvait le plus la santé du Père. L'appétit devenait nul, un malaise général paralysait son activité, des troubles digestifs suivaient bientôt et il fallait à tout prix se mettre aux mains des médecins.

Au mois de septembre 1900, le Père, après avoir séjourné près de deux mois à l'infirmerie à Chang-hai, écrivait dans son journal : « Ma santé générale est toujours bonne, mais le travail de bureau

prolongé et l'application prolongée me deviennent de plus en plus difficiles; je m'assoupis ou je demeure inerte là où il faudrait activité intellectuelle et ardeur. Que Dieu daigne m'accorder de bien vivre et de bien mourir. »

Un premier voyage à Macao avait rendu au Père assez d'appétit et de forces pour lui permettre de remplir son office pendant quelques mois; mais à l'approche des chaleurs, à la fin du mois de mai 1902, il fallut reprendre la route de Macao. Les troubles de l'estomac avaient fini par dégénérer en diarrhée chronique très épuisante; au déclin des forces physiques s'ajoutait comme nécessairement une prostration des énergies morales. Cependant, peu à peu, les grandes tristesses intérieures, engendrées par la crainte imaginaire d'être un homme inutile à la Mission, avaient diminué d'intensité et le Père avoue qu'il goûtait une paix au moins relative. Combien de fois le P. Zottoli ne lui avait-il pas répété que ces impressions n'avaient aucun sens et qu'elles n'étaient qu'une malencontreuse illusion!

Ce second voyage à Macao produisit de nouveau une certaine amélioration qui permit au Père de reprendre ses fonctions au mois de septembre. Quand, au mois de novembre 1902, mourut le regretté Père Zottoli, dont les travaux sinologiques sont si remarquables, le Père Adigard fut nommé Père spirituel et supérieur ecclésiastique des Carmélites. Cette grave fonction ajoutée aux autres n'était pas pour lui déplaire, car elle atténuait encore les craintes d'être inutile qui nous font sourire. Après une année de continuelles occupations très variées, en raison des retraites de toutes sortes données aux nôtres et aux religieuses, le Père Adigard fut, au status de 1903, nommé Instructeur du 3e an. Il garda le cours de dogme quand même et sa charge de Père spirituel. Cependant, en prévision de l'effort exceptionnel que nécessite la Grande Retraite et en raison de l'état toujours un peu précaire de sa santé, le R. P. Supérieur décida, selon l'avis du médecin, d'envoyer le Père à Tien-tsin et Pékin pour se reposer pendant un mois. L'absence de préoccupations, la liberté, le grand air, les visites en pays historique, surtout après la guerre des Boxeurs, ne pouvaient que lui faire le plus grand bien au physique et au moral; car si, comme il le répète, au point de vue religieux, il n'accepte cette médication privilégiée qu'en raison de l'obéissance qui la lui impose, d'autre part, naturellement parlant, les voyages lui plaisent beaucoup.

Grâce à cette villégiature, il eut assez de résistance pour passer tout le reste de l'année à Zi-ka-wei et mener de front ses fonctions importantes et nombreuses. Mais il retourna à Tsien-tsin au mois

d'août et alla visiter les Pères de la Mission du Tche-li. C'était toujours en raison de sa diarrhée chronique dont on ne pouvait définitivement se rendre maître. Quoiqu'à la fin de ce voyage, le Père ne trouve pas qu'il ait été pour lui d'un grand profit, nous remarquons cependant que les deux années suivantes ne furent troublées par aucun malaise considérable ni aucune aggravation de cet état médiocre qui lui permettait quand même de vivre utile et de remplir toutes ses fonctions.



Ce n'est qu'à la fin d'août 1907, que le Père fut soudain arrêté et frappé comme il ne l'avait jamais été. En montant l'escalier, il sentit tout à coup une faiblesse extraordinaire des jambes; il n'eut même pas le temps de s'asseoir, il tomba. Il fallut qu'on l'aidât à se relever et à marcher pour regagner sa chambre. Il tenta ensuite de lui-même, à 14 reprises, de faire quelques pas, mais il constata son impuissance et chaque fois ses jambes se dérobèrent sous lui. Il était frappé de paraplégie sans doute; d'autres complications aggravèrent promptement son état qui ne tarda pas à être désespéré, et le 23 Septembre 1907, au matin, il s'endormait dans le Seigneur au début de sa 69e année d'âge et dans sa 42e année de vie religieuse.

En le frappant tout d'un coup le Bon Dieu lui accordait une grande grâce, à lui que la pensée d'être inutile avait torturé comme un martyre; il s'éteignait comme une lumière au souffle d'un coup de vent. Il avait été professeur jusqu'à sa dernière heure, éclairant de sa doctrine, réchauffant de ses bons conseils, édifiant par son bon exemple.

Quand on lui proposa l'extrême-onction, il se montra surpris, mais il ajouta aussitôt: « J'obéis ».

C'était un mot qui sortait spontanément de ses lèvres et de son cœur. Pour lui, l'obéissance a tenu une place immense dans sa vie.

Elle fut sa force; elle l'aida à triompher d'une défiance de lui-même dont peuvent donner une idée les lignes suivantes extraites d'une sorte de testament spirituel:

« Béni soit Dieu le Père de N. S. J.-C. qui a daigné m'appeler à la lumière et à la société de son Fils! Il est bon d'avoir vécu dans la Compagnie; il est bien doux d'y mourir, et de tomber sur le champ d'apostolat où son incompréhensible miséricorde a daigné appeler.

« Ce qui attriste à la fin d'une vie religieuse, c'est de n'avoir pas

su la remplir, et d'avoir enfoui inutilement les dons de Dieu! Les péchés mêmes, échappés à la fragilité humaine, et pardonnés par la divine bonté, ont quelque chose de moins effrayant que la stérilité de la grâce et des talents donnés par Dieu. Que mes frères en religion veuillent bien implorer la divine miséricorde pour un pauvre religieux qui a beaucoup reçu et n'a jamais rendu rien de beau ni de digne de Dieu et de sa vocation! J'adore les jugements de Dieu, confessant que des années de Purgatoire seraient dues aux années d'une vie inutilement passée en religion, dans la sainteté du sacerdoce, dans des situations propres à perfectionner le cœur, l'âme, l'intelligence, l'activité. — Intelligence pratique, résolution, activité, générosité: tout m'a manqué, en dépit d'une bonne volonté générale, mais sans énergie, comme sans application pratique; que les prières de mes frères aident devant Dieu ma très pauvre âme ».

Aucun de ceux qui ont connu en Europe le P. Adigard ne souscrira à ce jugement dicté par son humilité. Quant à son œuvre en Chine, voici comment au lendemain de sa mort, la résumait un missionnaire:

« La mort du P. Adigard laisse un grand vide dans la Mission et à Zi-ka-wei; morale, dogme du soir, exhortations, cas de conscience, droit canon, supérieur au Carmel; toujours prêt à donner ici et dans les différentes communautés de Zi-ka-wei et de Chang-hai, exhortations, triduums et retraites. Puis on le consultait beaucoup, et de toute la Mission. Ses onze années de Chine ont été bien remplies et le Bon Dieu a dû magnifiquement le récompenser au ciel. »

S. Bizeul, S. J.

Le R. P. Charles Lacouture

(né le 1 nov. 1832; entré dans la Comp. le 8 nov. 1852; mort le 7 nov. 1908).

Le Père Charles Lacouture, par l'originalité de son talent, la variété, la continuité et la méthode de ses travaux, est un de ces bons serviteurs de Notre-Seigneur, dignes fils de la Compagnie, dont le souvenir ne doit point se perdre parmi nous.

Il terminait ses études littéraires, en 1851, au collège municipal de Troyes, vieille maison fondée sous Henri IV, par les frères Pithou, *Collegium Trecopitheanum*, comme disait la plaque de marbre qui surmontait la porte d'entrée. Il avait suivi les classes en qualité d'élève externe; libre d'employer à sa guise ses récréations et ses promenades, il en profita pour cultiver des aptitudes, qui devaient

plus tard se développer à fond et fournir de précieuses ressources à son apostolat. La ville de Troyes est aujourd'hui industrielle; la bonneterie surtout lui donne sa notoriété; mais elle eut un beau passé artistique: ses nombreuses églises ne lui laissent rien à envier à aucune autre ville. Elle vit naître Mignard et Girardon et reste encore riche de leurs chefs-d'œuvre. Le sens esthétique du jeune homme s'éveilla au milieu de ces belles choses; à les contempler longuement il s'enrichissait d'impressions nobles et justes; à les copier patiemment il acquérait, avec une grande facilité de main, l'art d'analyser par les yeux, la pénétration des détails et l'appréciation de leurs valeurs. Peut-être faut-il rattacher à ces récréations d'écolier des travaux qui parurent de longues années après: *L'Esthétique fondamentale* et le *Répertoire Chromatique*, car le jeune écolier d'alors savait recueillir tout ce qu'il trouvait, le ranger en bel ordre, le conserver soigneusement; et nous verrons que l'homme, qu'il deviendra, n'aimait pas à laisser inutile la moindre parcelle de ses réserves.

Il était déjà collectionneur d'histoire naturelle; il commença comme un enfant, par les coléoptères et les papillons; mais comme un enfant ingénieux, curieux, tenace, ce qui était sa manière d'être patient. Il ne collectionnait pas simplement pour collectionner, mais pour apprendre et pour conserver ce qu'il apprenait; on pourrait même dire: pour contempler, si toutefois l'admiration que le P. Lacouture vieilli professait pour les *Hépatiques*, une des plus humbles familles de la nature, s'éveillait déjà dès son jeune âge.

Mais c'est parler trop tôt du vieillard, voyons-le d'abord devenir novice. Pendant qu'il faisait sa rhétorique à Troyes, la Compagnie avait ouvert le collège d'Amiens, en 1851, seulement pour des externes. L'année suivante, les pensionnaires furent admis; et les parents de Charles s'empressèrent de le présenter pour le cours de Philosophie.

Ce fut l'année décisive de toute sa vie. Il se produisit dans son âme, écrit le P. Henri, son frère, au contact des Pères, qu'il apprenait à connaître, une métamorphose comparable aux modifications qu'il avait étudiées dans la nature. Sa vie spirituelle prit des ailes et s'éleva dans un fervent essor dont témoigne sa correspondance avec sa famille. Il ne laissa jamais se perdre, dans la suite de sa vie, cette fraîcheur et cette tendresse de piété.

Au mois de novembre suivant, 1852, il entre au noviciat de St-Acheul. A la fin de ses deux ans, envoyé au collège de St-Clément de Metz, son status l'orientait vers les études scientifiques, les sciences naturelles d'abord, puis les sciences physiques et mathé-

matiques. L'obéissance le mettait dans son élément de prédilection; ce qui avait été l'amusement du l'enfant, devenait le devoir du religieux, et il s'y adonna avec l'esprit de méthode, l'intérêt profond et la persévérance qui conviennent au devoir.

Il se remit à ces collections qu'il continua toute sa vie. Pour y réussir, il possédait de rares qualités et surtout le don précieux de savoir aborder et questionner les hommes sur tous les sujets; il se créait ainsi des relations aussi sérieuses que courtoises. Une grande franchise de ton, un tact très fin, une bonne grâce distinguée le faisait tout d'abord accueillir comme un homme dont les relations ne pouvaient que faire honneur; sa compétence évidente intéressait à ses travaux les hommes de science, qui trouvaient leur profit propre dans les échanges de renseignements ou de matériaux qu'il sollicitait. Il obtint pour ses études et ses collections des concours très utiles. Par exemple, lorsque le Great-Eastern procéda à la pose du câble transatlantique, le commandant du navire prit soin de réserver, pour le P. Lacouture, des échantillons du sol sous-marin recueillis dans tous les sondages. Ce fut la fortune de sa collection de diatomées.

Le temps de la théologie était venu. Après la seconde année passée à Laval, le P. Lacouture obtint d'achever ses études à St-Beuno's pour y apprendre l'anglais, en vue des missions lointaines où il espérait être envoyé.

La Providence divine lui avait marqué un autre champ d'apostolat, et un autre genre de dévouement. Rentré prêtre à St-Acheul, en 1866, il se livra d'abord aux ministères ordinaires des résidences: retraites, stations, missions, selon les circonstances. Sa jeunesse pleine de feu, le tour original de son esprit, l'abondance de ses pensées, la netteté de sa parole, les ornements variés et neufs que lui fournissait la science de la nature, lui permettaient d'espérer bon accueil auprès des âmes. Mais en somme il n'avait pas à un haut degré ce qui fait le grand orateur; et dans ce genre d'apostolat, il ne pouvait utiliser le meilleur de son talent.

Or il était travaillé de cette idée, que la prédication traditionnelle n'atteint que fort peu d'hommes. La plupart, avant leur mort, n'entendent presque jamais les vérités essentielles au salut, parce qu'ils fuient les occasions de rencontrer le prêtre, et ferment leurs oreilles aux enseignements donnés au nom de la religion chrétienne.

Cette idée fortifiée par les conseils et les encouragements de plusieurs hommes graves, le conduisit, les circonstances aidant, à ses « *Quinze années d'apostolat pour les hommes.* » C'est le nom

qu'il donne dans ses mémoires, où il le décrit, à ce ministère d'un genre nouveau, quelquefois critiqué, le plus souvent applaudi.

Aller aux hommes partout où il pourrait, les grouper, leur parler de toute manière qu'ils consentiraient à écouter; les prendre hors des églises pour les amener à l'église; les charmer d'abord, saisir leurs esprits par la curiosité, les conquérir par la raison et la science, pour (de là) les conduire à la foi; prendre empire sur eux, toute abstraction faite de son caractère ecclésiastique, pour, ensuite, les retenir autour du prêtre: le plan était beau, mais l'exécution en était périlleuse. Il y fallait, pour ne pas scandaliser, toute la droiture d'une âme absolument désintéressée dans son dévouement; pour ne pas sombrer dans le ridicule, toute la dextérité d'un génie absolument souple et avisé; et enfin à un très haut degré, « la simplicité de la colombe », unie à « la prudence du serpent ». Le Père Lacouture resta fidèle à cette méthode évangélique; et certainement il lui dut de réussir dans une carrière d'autant plus hérissée de difficultés qu'elle était encore inexplorée.

Une description sommaire fera mieux comprendre le labeur de l'entreprise et le mérite de l'ouvrier.

Comment s'engageait ce que le P. Lacouture appelle militairement *une campagne?* Il fallait, d'abord, obtenir l'assentiment de l'autorité ecclésiastique. Quelquefois il s'offrait spontanément; d'autres fois il était nécessaire de le solliciter avec instances, et après l'avoir obtenu, on devait encore se préparer à le reconquérir si parfois il échappait.

A Bourges, l'archevêque, Monseigneur Marchal, avait de lui-même invité le conférencier; puis, sur l'exposé du plan de campagne, il se reprend à réfléchir, à hésiter; il délibère avec son conseil; finalement il ne donne son autorisation que pour une station quadragésimale ordinaire, comportant un sermon réservé aux hommes, chaque semaine.

« Cela ne faisait pas mon compte, écrit le P. Lacouture; néan-
« moins je pars pour Bourges. Là, Monseigneur me répète que son
« conseil, sauf une voix, est absolument opposé à mon projet; que
« les notabilités laïques convoquées pour l'examiner, ont été una-
« nimes à le rejeter. — Monseigneur, lui répliquai-je, vous voulez
« que je m'occupe surtout des hommes; vous savez qu'à Bourges,
« plus encore qu'ailleurs, c'est en vain qu'on les appelle à l'Église.
« Le moyen que je propose, offre des inconvénients, paraît fort
« chanceux, choque les idées des meilleurs chrétiens; mais encore,
« Votre Grandeur en voit-elle un autre? — Non, je n'en vois pas. —
« Eh bien! Monseigneur, mon procédé a déjà fait ses preuves; sans

« le croire infaillible, je serais infidèle à la grâce qui m'a soutenu « jusqu'ici, si je ne faisais pas tout au monde pour l'appliquer de « nouveau, en la circonstance présente. Les fruits à espérer dé- « passent de beaucoup les inconvénients redoutés ; et après tout, « en mettant les choses au pis en supposant un échec complet, « cet échec n'atteint réellement que moi ; la cause de la religion « n'est pas compromise ; je m'en vais, et tout est dit. Je vous en « conjure, Monseigneur, ayez pitié de tant d'hommes que l'igno- « rance, les préjugés, ou le respect humain retiennent loin de « l'église ; et laissez-moi faire. — Soit, me dit enfin l'Archevêque, « je vous laisse faire ; on saura que je ne m'oppose pas. J'en tremble, « ma situation sera difficile vis-à-vis de mon conseil et de nos « meilleurs catholiques. »

Tel fut l'accueil ; disons tout de suite quels furent les adieux : « Mon Révérend Père, c'est de toute mon âme que j'ai remercié Notre-Seigneur des succès de votre station, qu'il a véritablement bénie... On vous l'a dit, mais je veux vous le répéter, parce que c'est là le fruit spécial et béni de votre méthode : jamais, si haut que remontent les souvenirs, on n'a vu pareille affluence d'hommes dans notre cathédrale, jamais au pied de la chaire, pareille réunion d'auditeurs qui ne savaient plus le chemin de l'église, etc... »

Le Père ne devait recevoir ce chaud témoignage que six semaines après sa première entrevue avec l'Archevêque, il lui fallut débuter par conséquent sur une impression plutôt froide.

Il quitte donc l'évêque pour se chercher un logement. Ce n'est pas qu'il fut délicat sur le choix ; mais il lui importait de se présenter devant le public absolument libre de toute mission, et même de toute accointance ecclésiastique. De la sorte, il pouvait dire à l'évêque : « en supposant un échec complet, il n'atteint réellement que moi, la cause de la religion n'est pas compromise ; » et aux libres-penseurs ou autres hétérodoxes : « je viens purement et simplement au nom de la raison et de la science. »

Evitant donc les presbytères et surtout les maisons de la Compagnie, ce n'était qu'à la nuit close qu'il venait traiter avec le clergé ou avec ses supérieurs ; et il choisissait de préférence quelque chapelle ou église obscure pour célébrer le saint Sacrifice, dès la première heure possible. Son logis était une hôtellerie de second ou de troisième ordre, où la vie ne fût pas trop chère, car il avait à compter de très près avec des ressources plus que précaires. Si le tenancier était un libre-penseur notoire, un politiqueur dans le mouvement, tout était pour le mieux ; son nom servirait de passeport auprès des journalistes et des fortes têtes du

parti. Il y avait bien quelque péril à hanter ces couches sociales. A Bordeaux, par exemple, l'hôtelier s'était trouvé libre-penseur à souhait; mais il se trouvait aussi débiteur très véreux, si bien que le Père rentrant au gîte après sa première conférence, sur les dix heures du soir, trouva le mobilier de l'hôtel saisi par ministère d'huissier, et dut chercher ailleurs un lit et un toit.

Le conférencier a déposé sa valise dans son logis quelconque, mais très laïque. Il se met en route maintenant pour organiser son œuvre. Il a besoin de la placer sous le patronage de quelques noms connus, dont il puisse se recommander devant son public, un public inabordable pour le prêtre. Ce n'est pas le dévouement, ni même les sympathies qu'il invoque, des noms lui suffisent, des noms qui se laissent imprimer au-dessous d'une courte formule d'invitation. Le Père a rédigé d'avance cette formule, en termes soigneusement choisis pour n'effaroucher personne: « Monsieur, des conférences scientifiques, exclusivement réservées aux hommes, seront données: les (tels jours) en (telle salle), par l'abbé Ch. Lacouture, ancien professeur de sciences physiques et naturelles. Les portes seront ouvertes à 7 heures et demie. La séance commencera à 8 heures sonnant. Les sujets successivement traités seront les théories formulées par le positivisme et la libre-pensée sur l'Origine des choses, les Générations spontanées, l'Homme-singe, l'Homme-machine, etc. Le conférencier s'offre à répondre aux objections qui lui seront faites par écrit. S'appuyant uniquement sur les données de la Raison et de la Science expérimentale, ces conférences sont de nature à intéresser tout ami de la vérité, et doivent trouver auprès des esprits libéraux un appui que, pour notre part, nous sommes heureux de donner. Les laïques seront seuls admis. » Puis les signatures.

Il s'agissait de les obtenir, et souvent tous les dons naturels et toute la vertu du P. Lacouture devenaient alors nécessaires; sa prudence avec sa hardiesse, sa réserve et sa ténacité, sa simplicité avec la plus adroite souplesse, sa patience inlassable avec la bonne grâce la plus séduisante. Les personnages dont il demandait l'appui, étaient de telle condition qu'il ne pouvait leur révéler son but final, ni même le sens de ses conférences, sous peine d'être immédiatement éconduit; il n'avait d'autre déclaration à leur faire que la promesse loyale de remplir son programme sans le déborder, et il devait faire en sorte qu'ils en fussent satisfaits. Or, les termes du programme sont intentionnellement si vagues que chacun peut les interpréter dans le sens qu'il lui plaît. Plus d'une personne crut que l'abbé Lacouture allait faire des conférences positivistes et

libres-penseuses. Cette hypothèse erronée lui valut peut-être quelques adhésions; elle lui valut aussi des rebuffades. « Un ancien bâtonnier, écrit-il, ayant entendu mon boniment, se redressa emporté dans un beau mouvement d'indignation: Comment, s'écria-t-il, c'est à moi que vous venez vous adresser pour patronner des conférences que vous, prêtre, iriez donner dans un théâtre? Monsieur l'abbé, vous vous êtes trompé de porte, etc.... »

Quelquefois le Père pouvait s'introduire avec la recommandation d'une personne plus ou moins chrétienne qui avait pris intérêt à son entreprise; le plus souvent il devait explorer seul, se présenter lui-même, inconnu, à des inconnus; content d'obtenir l'adresse d'un autre personnage, là où il était éconduit; heureux d'une adhésion conditionnelle, quand il ne pouvait l'obtenir ferme. L'un veut bien marcher si un tel marche aussi; un autre au contraire n'en sera à aucun prix, si tel autre s'en mêle. « Bref, dit le pauvre solliciteur, je dus faire nombre de démarches inutiles, avaler maints crapauds. »

Enfin, il a quelques signatures à imprimer au bas de sa lettre d'invitation. Ce sont des officiers en retraite, des industriels, d'anciens ingénieurs, des médecins civils ou militaires, des avocats, libres-penseurs avérés, ou protestants, rarement un catholique, à moins que son renom scientifique ou son importance sociale ne couvrent assez sa religion.

Sans retard le Père court à une imprimerie et aux bureaux de la presse locale. Il faut qu'il se hâte de publier le fait acquis; car il y a grand péril que l'une ou l'autre des adhésions si péniblement cherchées, et données non moins péniblement, ne soit promptement retirée. Les lettres d'invitation sont imprimées, lancées dans le public, reproduites dans tous les journaux, bons ou mauvais, surtout dans les mauvais, puisqu'elles s'adressent particulièrement à leurs lecteurs.

Sans perdre de temps, le Père va se promener, n'importe où, sans le dire à âme qui vive, évitant sur toutes choses les environs de son hôtel, comme parages dangereux, pendant tout le reste du jour. Que redoute-t-il donc? Il redoute d'être atteint ce jour-là, avant que la publicité ne soit faite, par des lettres comme celle-ci, qu'il trouvera nécessairement chez lui, car il faudra rentrer, mais tard: « A monsieur l'abbé Lacouture. Monsieur l'abbé. Depuis hier matin, je cherche votre adresse et n'ai pu l'obtenir qu'aujourd'hui. Lorsque vous êtes venu, samedi, me demander mon patronage pour vos conférences, je vous l'ai accordé après quelques hésitations, en considération de plusieurs personnes, dont les noms étaient déjà sur votre liste. Mais j'ai appris que ces personnes ne vous con-

naissent pas plus que moi. Dans ces conditions, Monsieur, je désire rester à l'écart. Je serai heureux de vous entendre, mais je ne veux point donner mon nom pour une œuvre que je n'ai pas encore appréciée. Vous comprendrez, je l'espère, ma réserve, Monsieur l'abbé. Elle n'a rien d'hostile à votre égard, et je la regretterai peut-être, quand je vous aurai entendu ; mais auparavant je désire rester dans la neutralité. M. S.... avec qui j'en ai causé aujourd'hui, partage mes sentiments et désire également s'abstenir. »

Le lendemain, lettre de même encre, du M. S., demandant que son nom fût effacé des invitations qui ne seraient pas encore distribuées.

Cette correspondance, pour le noter en passant, est un témoignage très flatteur pour le P. Lacouture. Ce S. était un avocat, adjoint de la ville, positiviste sectaire. L'auteur de la lettre citée, également avocat, n'était pas dans de meilleures idées. Or, ils ne sont tentés, ni l'un, ni l'autre, de se plaindre d'aucun procédé blâmable, d'aucune dissimulation, d'aucune ruse. C'est qu'ils n'avaient pas sujet de récriminer, quoique l'occasion leur fût bonne ; au contraire, ils estiment honorable pour eux de professer à l'égard du Père une courtoisie qui va presque jusqu'à la bienveillance.

Mais au reçu de pareilles lettres, il fallait faire de la diplomatie sur nouveaux frais, donner satisfaction aux plaignants, fournir des explications aux hésitants. Ce n'était pas pour embarrasser beaucoup le P. Lacouture. Il ne jouissait jamais si pleinement de tous ses moyens, que dans les situations difficiles et délicates ; souvent il sortit de ces entrevues, ayant conquis un ami de plus.

Obtenir d'influents patronages était tâche ardue : trouver une salle de conférence n'était guère plus facile. L'attitude prise par le Père limitait son choix. Il ne pouvait s'installer dans un local dépendant d'aucun établissement religieux ; il lui fallait donc une salle laïque, assez vaste, d'acoustique supportable, d'un loyer abordable, d'honnête renom, s'il était possible. Hélas ! ce n'était pas toujours possible ; mais il est vrai de dire que le P. Lacouture surmontait délibérément tous les scrupules, confiant dans l'impression édifiante que donnerait sa parole, même prononcée dans un lieu où plus d'une bonne âme s'étonnait de l'entendre. Un cirque, un théâtre, un bal public, un café chantant, à défaut de mieux, ne le déconcertait pas le moins du monde. Peut-être même s'applaudissait-il des nécessités qui lui imposaient un choix plus inattendu : la curiosité de la foule ne serait-elle pas d'autant plus stimulée que le contraste serait plus accusé entre sa soutane et le décor qui l'encadrait ?

La salle est louée; le Père l'a pourvue d'un éclairage quelconque, d'une petite table pour lui et de sièges pour l'auditoire; 7 heures et demie sonnées, les portes sont ouvertes. Derrière les portants de la scène, le conférencier se promène attendant, priant. C'est l'heure où il sent qu'il est seul en face de la foule si étrangère pour lui, faible devant sa tâche, incertain de ce qu'il saura faire. Avec quelle piété, quelle confiance, quelle humilité il se réfugie aux pieds de son Dieu, avant de voir entrer cette foule qu'il appelle, et qu'il craint, dans son cœur, cette foule dont il ne connaît rien sinon qu'elle est d'avance hostile au but où il veut la conduire.

Le Père Lacouture était certainement un audacieux, mais par la seule vigueur de la volonté, décidée à surmonter tout pour atteindre son but apostolique; d'impression il était timide; il se sentait glacé et paralysé, il pâlissait, il éprouvait des appréhensions angoissantes; mais c'était alors que, fort de sa confiance en Dieu, il se dominait soudain, si pleinement, que l'audace paraissait en lui naturelle.

A l'heure annoncée, le Père s'avance, salue, s'assoit. Que voit-il devant lui? un auditoire toujours assez nombreux, très mêlé, ordinairement attentif, curieux de ce que ce prêtre, en ce lieu, pourra bien dire, défiant et froid selon que les journaux ont plus ou moins parlé contre les conférences annoncées. A Toulon, huit jours auparavant, dans le même local, la même foule était réunie; la citoyenne Paule Minck pérorait. Or, on lui avait lancé à la tête un pied de banc cassé. « Que va-t-il m'arriver, à moi? » se disait le P. Lacouture. Les chefs socialistes et anarchistes étaient là avec un fort contingent de leurs troupes. Mettons les choses au pis; supposons qu'au moment où je voudrai prendre la parole, tous ces hommes se mettent à rythmer « les Lampions » à pleine voix, que feras-tu? — Je battrai la mesure... je mettrai tout le monde en belle humeur; dirigeant le mouvement, j'en deviendrai le maître. » Voilà les rêves agréables qu'éveillait le premier coup d'œil jeté sur l'auditoire. Dieu aidant, ils ne se réalisèrent pas; le silence se fit aux premiers mots de l'orateur, et se maintint absolu pendant toute la durée de la conférence que couronnèrent les applaudissements. Les chefs révolutionnaires sortirent furieux de voir un prêtre conquérir à leur barbe la faveur de leurs adhérents.

Un si prompt succès n'était pas destiné à toutes les conférences de début; il se faisait attendre parfois; dans quelques villes même, il fut médiocre, presque jusqu'à la fin. Mais grand ou faible, à quels moyens était-il dû? L'on aurait tort de croire qu'il est indispensable, pour se présenter aux hommes, aux incrédules, d'avoir à soi un

fond de science extraordinaire, ou d'être en état de rénover la philosophie et l'apologétique. Le P. Lacouture n'était ni si riche, ni si puissant. Il n'avait point d'aperçus nouveaux à produire, ni des solutions imprévues et saisissantes, sur toutes les graves questions qu'il abordait. Mais il savait, ce qui est essentiel, se poser parfaitement bien en face du point de vue qu'il avait choisi, et forcer en quelque sorte l'auditoire à fixer ses yeux sur le même objet, à le considérer sous le même angle, comme s'il n'y eût au monde que cet aspect possible. Il connaissait à fond sa matière ainsi délimitée; il pouvait en manier avec aisance tous les détails et leurs rapports mutuels; tous les aboutissants et les points de contact de la vérité philosophique avec les sciences expérimentales, enfin la littérature et la bibliographie de son sujet. Dans de telles conditions, non seulement il apparaissait maître de sa parole, mais il en imposait aussi à son auditoire, dont les membres les plus savants, en quelque branche que ce fût, devaient s'avouer moins bien informés que lui, au moins à cette heure et pour le sujet précis traité.

Il avait donc l'autorité; et il la faisait valoir. Les qualités naturelles trouvaient ici leur meilleur emploi; elles n'avaient pas à se forcer et pouvaient se déployer à l'aise. « L'abbé Lacouture est un charmeur, dit un journal républicain; impossible de ne pas l'écouter, quand il parle, et ne point être ravi, quand on l'écoute. Sa tête fine, son visage où se reflètent les qualités maîtresses de son talent, la distinction, l'exactitude, l'esprit et la bienveillance, préviennent d'abord en sa faveur. Sa voix fraîche, claire, suffisante pour que l'attention ne soit pas tendue, et sans ces éclats qui assourdissent, complète cette favorable impression. Quant au fond même du discours, il allie deux choses qui se rencontrent bien rarement ensemble: la science et l'esprit. Intéresser, amuser même, le public avec le calcul intégral, l'astronomie, la physique et la géologie, c'est un véritable tour de force; et pourtant il est exécuté avec tant de facilité, que l'on ne sent pas l'effort. Le public est ravi, séduit, fasciné... »

Pour la seconde conférence et les suivantes la solution promise des objections offrait une attraction nouvelle. Le Père entendait ne répondre qu'aux objections adressées par écrit; l'on comprend la prudence d'une telle condition, et l'auditoire l'acceptait volontiers. « Un jour, à Bourges, à la fin de la conférence, une voix avinée se fit entendre du haut d'une tribune: « Monsieur le Conférencier!... » La salle entière se tourne vers l'interpellateur, et avant qu'il n'eût achevé, tout le monde lui crie: « Par écrit, par écrit. — Mais je ne sais pas écrire! » — Bravos et éclats de rires universels. Le P. La-

couture apprit le lendemain que l'individu était épaulé à la tribune par le commissaire central, et très probablement soudoyé par la municipalité pour soulever un incident et créer un prétexte d'interdire la conférence. Tout le temps que le Père avait tenu la parole, le malotru avait été en suspens, cherchant à profiter d'une pose pour placer son mot. Malheureusement pour lui, la pose ne s'était point produite, et quand il voulut parler, le conférencier était descendu de l'estrade.

C'était au début de la séance qu'étaient données les réponses, on pourrait dire plutôt les reparties, aux objections proposées. Elles étaient une chaude préparation pour la conférence qui allait suivre : la finesse, la vivacité, la bonne humeur d'un mot toujours bien appliqué, du moins *ad hominem*, charmait l'auditoire. « Que pensez-vous, monsieur l'abbé, de l'âme des bêtes ? — Je pense que la question est encore un peu obscure. En tous cas, ce n'est pas dans l'âme des bêtes que j'irai étudier la mienne. »

« Parmi les dieux enfantés par l'imagination de l'homme, quel est celui que vous reconnaissez ? — Aucun ! Je ne reconnais que le Dieu qui s'impose à mon intelligence aussi clairement que la lumière à mes yeux. »

Dans sa conférence sur l'*homme-singe*, il avait posé en fait, qu'il n'y a pas de race hybride. On lui objecte le mulet. « Je conseille à mon correspondant, réplique-t-il, de fonder un haras de mulets. »

« Dieu a créé toutes choses, mais qui a créé Dieu ? — La lumière éclaire tous les objets, qui éclaire la lumière ? »

On applaudissait, la salle s'échauffait, la préparation de l'auditoire pour la conférence était excellente.

De séance en séance la confiance allait croissant. Venait enfin ce que l'on pourrait nommer l'heure psychologique. Se sentant assez maître de la foule, le P. Lacouture annonçait qu'il y a une vérité plus haute, et d'un intérêt plus essentiel à la vie ; qu'il voulait la livrer à ceux qui l'avaient suivi, avec une attention si intelligente, dans les profondeurs de la science humaine. Pour conclure, il invitait son cher auditoire à une seconde série de conférences sur la religion, donnée, comme il est convenable, dans la plus grande église de la ville. Le rendez-vous était favorablement accepté ; l'assistance, sans être absolument la même, n'était guère diminuée par le changement de sujet et de local.

Il arriva que pour se faire ouvrir une église le P. Lacouture eût plus de peine que pour introduire sa soutane dans un cirque ou un théâtre. « Vous êtes un homme de talent, tout le monde en convient, lui répondait un archiprêtre, mais je n'aime pas les détours

jésuitiques de votre entreprise actuelle. Pourquoi vous installer au Grand-Hôtel, porter un costume étrange [1], afficher la couleur laïque en vos invitations, recourir au patronage des protestants et des libres-penseurs? Je ne veux pas me rendre complice de pareils trucs en vous prêtant la chaire de la Cathédrale au sortir du cirque. » Tel fut le premier accueil du bon curé, heureusement ce ne fut pas son dernier mot.

Dans la seconde phase de son œuvre, le P. Lacouture abordait franchement l'apologétique chrétienne, les miracles, la révélation, la divinité de Jésus-Christ, la divine institution de l'Église. C'était tout ce que pouvait porter à ce moment le plus grand nombre de ces hommes qui étaient, si peu de jours auparavant, dans l'ignorance complète des premiers principes, ou même dans l'hostilité la plus aveugle contre la religion.

Le Père, après le succès de ses deux séries de conférences, se faisait facilement inviter à la prochaine station quadragésimale. Il réservait pour cette troisième phase de son action apostolique l'attaque directe des âmes, et les motifs intérieurs de conversion. Il ne se contentait pas d'avoir semé, il voulait travailler le même champ jusqu'à la moisson. Du milieu des ronces et des herbes folles, les épis avaient poussé, quelques-uns déjà mûrs, d'autres encore en fleur, d'autres même, plus lointaine espérance, n'étaient encore qu'une tige à peine reverdie. Le bon ouvrier n'en délaissait aucun; après les conférences et la station il revenait souvent, de sa personne ou par ses lettres, achever la culture des âmes qu'il avait vues germer pour la foi: combien de précieuses gerbes sut-il ainsi glaner?

Mais ces sollicitudes du zèle se ramènent au type ordinaire de nos travaux. Après quinze années, le Père Lacouture jugea que le moment était venu pour lui de « rentrer dans le rang ». On n'est pas toujours jeune, écrit-il, chaque homme, chaque chose a son heure. Aussi longtemps que je me suis senti de la sûreté dans le coup d'œil, de la décision dans la volonté, de l'audace au cœur, j'ai pu espérer servir les intérêts du Seigneur Jésus; et volontiers j'ai affronté les risques à courir. Mais quand, à la veille d'une nouvelle expédition, je me suis surpris indécis et perplexe, j'ai, non sans regret, pour ne pas compromettre l'œuvre du Bon Maître, dit adieu à cet apostolat désormais au-dessus de mes forces. Je ne voulais pas amener supérieurs et amis à devoir dire, en me voyant continuer: « Hélas »! et encore moins, « Holà! »

1. Comme Jacob s'était déguisé sous des peaux de chevreaux, le P. Lacouture avait cru bien faire en cachant sa profession de religieux avec une petite bordure d'astracan au collet et aux manches de sa roupe.

Le zèle exercé par le livre appartient à l'apostolat normal de la Compagnie, le P. Lacouture s'y adonna lorsqu'il fut, comme il disait, rentré dans le rang. L'on conçoit facilement que la vocation d'auteur venue à un *operarius* qui se sent vieillir, ne le transforme pas soudain en écrivain parfait; *s'il ne ressent du ciel l'influence secrète*, il doit renoncer à acquérir les finesses du métier; encore peut-il faire œuvre utile, et apostolique, ce qui est l'essentiel.

Le P. Lacouture ne manquait pas de matériaux; il avait constamment collectionné les idées aussi bien que les minéraux et les plantes; l'ordre parfait de ses collections et de ses notes les rendait immédiatement intelligibles et immédiatement disponibles. Sa persévérance au travail lui donnait la confiance qu'après avoir commencé quelque chose il irait jusqu'au bout, ce qui est un grand encouragement à commencer. Son premier ouvrage est le « *Répertoire chromatique* », où il met en œuvre ses anciennes études de professeur et les lectures étendues de ses loisirs. Il paraît que la science pratique de la couleur n'est pas encore parvenue au niveau des besoins de l'art et de l'industrie. Chevreul l'a débrouillée du chaos, dit-on, mais son œuvre n'a été rendue parfaitement utilisable que dans la manufacture des Gobelins, grâce à une merveilleuse collection de laines teintes qui y est conservée. Le P. Lacouture voulut étendre à l'univers entier l'avantage assuré par les travaux de Chevreul à notre usine nationale. Un premier volume expose ses théories, il est le moins précieux, disent les juges sévères; mais le second offre ce qu'il y a de plus réussi en ce genre; des tableaux parfaitement nets et intelligibles où l'on peut retrouver près de mille teintes et à l'aide desquels, d'un bout du monde à l'autre, artistes, industriels et commerçants sauront s'entendre, apprécier les valeurs de leurs matières colorantes et reproduire exactement une nuance demandée. C'est presque l'équivalent de la collection de laines des Gobelins mise à la disposition de tous.

Les louanges et les encouragements ne furent pas ménagés à ce beau travail. Le travail suivant fut accueilli plus froidement. Le Père Lacouture rêva longtemps à son *Esthétique fondamentale;* le sujet était pour lui plaire de toutes façons; il trouvait ici encore un terrain neuf, au moins par le côté d'où il le regardait; il avait conscience que les idées ne lui manquaient pas; et il espérait faire du bien. Mais sans doute le public dans une philosophie du beau, désirait trouver plus de beau que de philosophie; et vraisemblablement il y eut manque d'entente entre le public et l'auteur. Le succès fut médiocre.

Au contraire deux petits volumes de méditations sur les para-

boles de l'Évangile reçurent l'accueil le plus empressé. Trois autres : *Les miracles*, *La vie souffrante*, *La vie glorieuse et Eucharistique de Notre-Seigneur*, furent encore menés à bonne fin et doivent paraître au premier jour favorable. C'est la dernière œuvre complète du Père Lacouture. Il eut le temps d'y mettre la dernière main, et d'en faire tirer le texte, mais il mourut avant que les feuilles ne fussent réunies en volumes.

Il avait aussi sur le métier un travail beaucoup plus considérable, dont il faut parler un peu, avant de finir; car c'est la meilleure preuve du courage qui anima jusqu'à sa mort ce bon et généreux ouvrier.

En 1902, dans une excursion au long de la vallée de la Meuse, le Père Lacouture faisait cette confidence à son compagnon : « Je n'ai plus que quelques années à vivre; les ministères s'espacent et ne m'occupent plus suffisamment. Alors j'ai cherché, parmi les plantes, un petit groupe que je puisse connaître à fond et épuiser en quelques années. Les Mousses, c'était trop vaste; j'ai choisi les *Hépatiques.* »

Il avait 70 ans. Des Hépatiques, il connaissait tout juste le nom, quelques caractères généraux, quelques formes communes. Moins d'un an après ces débuts, il songeait déjà, un peu hâtivement peut-être, à publier en tableaux synoptiques, avec figures dessinées par lui d'après nature, au microscope, les *Hépatiques de France.* C'est l'ouvrage paru en 1905, très bien accueilli des savants.

L'ardeur et l'activité qu'il déploie sont incroyables, comme s'il n'y eût pour lui d'autre affaire au monde; et pourtant combien de retraites donnait-il encore, et combien il était assidu à son confessionnal! Outre ses excursions en France, ses relations avec les botanistes étrangers et sa correspondance avec les missionnaires lui fournissaient un grand nombre d'échantillons. Le grand travail était l'examen microscopique de chacun de ces matériaux, leur identification, leur description, leur classification. On lui demandait parfois ce qu'il prétendait faire de tout ce « fourrage », de quoi serviraient au genre humain ces brindilles, quand il serait parvenu à leur donner des noms en latin. Il convenait de bonne grâce que le point de vue utilitaire lui importait fort peu; et que c'était bien assez pour lui, de connaître un peu plus en détail une petite œuvre du Bon Dieu, d'y admirer la fécondité de sa puissance et d'en dire quelques mots aux hommes.

Cependant la maladie que le P. Lacouture portait depuis de longues années et dont il avait pu enrayer les progrès par un régime extrêmement rigoureux, revêtait une acuité de plus en plus vive; les

remèdes n'y pouvaient plus rien, l'estomac s'était ulcéré, les hémorragies devenaient périodiques, et l'abstinence de nourriture qui s'imposait, faisait prévoir une fin prochaine. Le Père ne pensa pas qu'il eût rien à changer de sa vie habituelle pour préparer le passage à l'éternité. Depuis longtemps il était habitué à exercer simultanément trois actes qui communément se nuisent l'un à l'autre : une constante union avec Dieu, une patience joyeuse dans des tortures affreuses, et un travail indomptable. Encore quelques jours, et il voyait son union avec Dieu consommée, sa patience couronnée ; mais qui finirait ses travaux ? Il voulut du moins les avancer le plus possible, les mettre en ordre, et les laisser aux mains d'un successeur initié. Il obtint l'assistance d'un jeune Père qui l'avait déjà accompagné dans quelques excursions scientifiques. « Tout baisse en votre serviteur, lui écrivait-il, la tête se fatigue, la mémoire défaille, l'estomac est de plus en plus rebelle. Quoi qu'il en soit, tout est pour le mieux, puisque le Bon Maître le veut ainsi. Qu'il fait bon se reposer entièrement en sa Providence ! Aussitôt que vous le pourrez, venez. Mais en cela, comme en tout le reste, que le bon plaisir divin s'accomplisse ; il n'y a que cela de vraiment désirable. »

Le 26 octobre 1908, lorsque le P. X. put arriver à Dijon, le malade était au lit, ayant vomi plus d'un litre de sang. Des douleurs si atroces le torturaient qu'un visiteur, qui l'avait vu dans une de ces crises, disait : on sort de ce spectacle physiquement malade. A l'entrée de son collaborateur : « Dieu soit béni, dit-il, et après quelques compliments d'usage : demain à quelle heure êtes-vous libre ? — Vers 7 heures. — A 7 heures donc. Je me lèverai, je m'installerai dans mon fauteuil, et nous travaillerons. »

Il était pourtant bien faible ; depuis des semaines il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de bouillon d'herbes, de l'eau de Seltz et quelques morceaux de glace.

« Le lendemain, écrit le P. X., j'arrivai à l'heure dite. La nuit avait été assez bonne. Le cher malade me dit de préparer ce qu'il fallait pour écrire. Puis il me dictait ses directions pour plusieurs travaux concernant son herbier, sa bibliothèque, sa correspondance et son dernier ouvrage, en cours d'impression. Sur ses indications, je me mis à travailler. Lui se remit en prière ; cette prière était d'ailleurs pour ainsi dire ininterrompue ; la conversation même était coupée de ses exclamations favorites : « Que N.-S. est bon ! Béni soit Dieu ! » Ainsi s'écoula la matinée dans le travail et la prière, puis l'après-midi ; puis, quatre journées entières, avec une activité ralentie quelque peu par la souffrance et l'épuisement, mais parfaitement ordonnée et méthodique. Ses pénitents et ses amis venaient encore à lui, de-

mandant un dernier conseil et une suprême bénédiction. L'évêque de Nantes, qu'il avait connu vicaire général de Dijon, au temps de ses conférences, voulut le visiter, et lui rappela aimablement tel bon chanoine qui dans sa stupéfaction se demandait si vraiment ce conférencier extraordinaire était un bien bon prêtre.

« Les jours devenaient de plus en plus pénibles ; le Père était plus affaissé, sa parole difficile, il lui fallait chercher le mot exact, dont il eut souci jusqu'au bout. Je l'engageai à se reposer au moins quelque temps : « Continuons, répondait-il, il faut achever. »

Et il acheva, — presque au même jour, — son travail et son existence ; ce bon travailleur et ce vrai Jésuite n'avait quitté sa tâche que pour mourir.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. — LILLE-PARIS-BRUGES.